The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

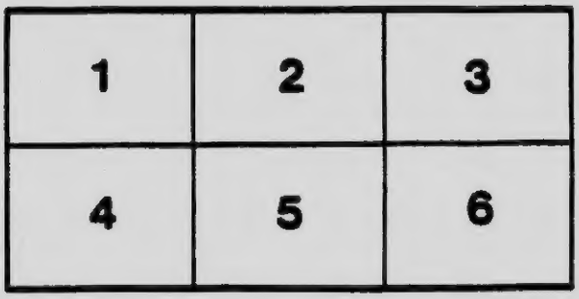
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



LA FILLE DES CAMELOTS

PAR

PIERRE ZACCONE

TOME II

MONTREAL

Les Editeurs de "La Lecture"

42 Place Jacques-Cartier

BOITE DE POSTE 653.

Liste des Romans publiés par

LA LECTURE

durant l'année 1906

LE REVE DE SUZY, par H. Ardel.
LA NUIT DU 13 AOUT, par A. Matthey.
LA BOURGEOISE D'ANVERS, par C. Guéroult.
LE CHEVALIER DU POULAILLER, par E. Capendu.
COTILLON II, par E. Capendu.
LE COMTE DE ST-GERMAIN, par E. Capendu.
LES SEPT BAISERS DE BUCKINGHAM, par E. Gonzalès.
LES AVENTURIERS DE PARIS (Epuisé), par P. Zaccone.
LA CHASSE ROYALE—TOME I, par A. Achard.
" " II, "
" " III, "
UNE AFFAIRE MYSTERIEUSE, par Du Boisgobey.
LA VIE D'UNE MORTE, par P. Saunière.
UN DRAME SOUS LA REGENCE, par P. Saunière.
LES SEPT HOMMES ROUGES, par A. Lapointe.
LE TROU DE L'ENFER, par Paul Combes.
DENT POUR DENT, par Gab. d'Arvor.
LES CHEVALIERS DU POIGNARD—TOME I, par X. de Montepin.
" " " II, "
LE COUTEAU DU BANDIT, par Maricourt.
LA TRESSE BLONDE, par Du Boisgobey.
COUPS D'EPEE DE M. DE PUPLINGE, par C. Buet.
LE PAGE FLEUR-DE-MAI, par P. du Terrail.
LES SABOTIERS DE LA FORET NOIRE, par E. Gonzalès.
UN EMPOISONNEMENT, par X....
SERMENT DES HOMMES ROUGES—TOME I, par P. du Terrail.
" " " " II, "
LA RECLUSE, par P. Zaccone.
L'ŒIL DE DIAMANT, par E. Berthelet.

Ces ouvrages sont en vente au bureau de LA LECTURE, et seront expédiés, franc de port, sur réception de 20 centins le volume.

Ouvrages en vente aux bureaux de LA LECTURE et envoyés, franco de port, sur réception de 40 cents:

CHASTE ET FLÉTRIE, par Charles Mérouvel.
LE CRIME D'UNE SAINTE, par Pierre Decourcelle.
LA CORDE AU COU, par Emile Gaboriau.
AIMÉ DE SON CONCIERGE, par Eugène Chavette.
LE PÉCHÉ DE LA GÉNÉRALE, par Charles Mérouvel.
MIGNON, par Michel Morphy.
LA FEMME DE FEU, par Adolphe Belot.
LES NOCES DE MIGNON, par Michel Morphy.
AVEUGLE, par René de Pont-Jest.
LE BOSSU ou LE PETIT PARISIEN, par Paul Féval.
LE CHEVALIER DE LAGARDÈRE, par Paul Féval.
MORTEL AMOUR, par Charles Mérouvel.
LA CHAMBRE D'AMOUR, par Pierre Decourcelle.
LE PETIT MUET, par Henri Kéroul.
LE DOSSIER No. 113, par Emile Gaboriau.
LES FILLES DU SALTIMBANQUE, par X. de Montépin
LA MOME AUX BEAUX YEUX, par P. Decourcelle.

G. Lavigne 1913

LA FILLE

DES

CAMELOTS

PAR

PIERRE ZACCONE

MONTREAL
LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier

PQ2484
Z2F5
1906
V.2

LA FILLE

DES

CAMELOTS

XVIII

Le lendemain, Caminade se trouvait seul dans la modeste chambre qu'il occupait à l'*Hôtel Brady*.

Il était neuf heures du matin; l'ex-baryton venait de se lever, et il commençait à procéder à sa toilette.

Mais avant de poursuivre, il est utile de donner au lecteur une idée de cet *Hôtel Brady*, qu'il ne connaît probablement pas, et qui est bien cependant une des choses les plus originales et les plus curieuses du Paris contemporain; car c'est là que viennent se remiser, pendant une bonne partie de l'année les comédiens de province, en quête d'engagements. On comprend quel cachet spécial doit donner à cet immeuble l'étrange population qui l'habite, et quel grouillement il s'y produit à certains mois du printemps et de l'été.

Ouvrez le livre si bien fait de M. Georges Grison

intitulé *Paris horrible et Paris original,* et suivez l'indication qu'il donne. Vous ne pourrez assurément trouver un meilleur guide, et, après l'avoir lu, vous connaîtrez l'hôtel en question, aussi bien que si vous l'aviez habité vous-même.

" Prenez, dit M. George Grison, le boulevard de Strasbourg, à gauche et quand vous aurez passé une quinzaine de maisons levez la tête, vous lirez sur une lanterne ces mots : *Hôtel Brady.* Prenez à votre gauche le passage ; au milieu, au n° 67, vous lirez encore *Hôtel Brady.* Continuez jusqu'au faubourg Saint-Denis et regardez encore à gauche, pour la troisième fois, la même enseigne : *Hôtel Brady,* frappera vos yeux.

"L'*Hôtel Brady* occupe, en effet, tout l'espace contenu entre le boulevard et le faubourg. Et encore a-t-il été diminué par les expropriations. Avant le percement du boulevard de Strasbourg, il s'étendait jusqu'auprès du faubourg Saint-Martin.

Il se compose actuellement de cinq corps de bâtiment encastrés, étouffés entre de hautes murailles qui lui cachent le soleil. Chacun de ces bâtiments, séparé du suivant par une cour, présente une structure particulière. Un long et étroit couloir, traversant les quatre cours et allant d'un bout à l'autre de l'hôtel, établit une communication entre les diverses parties. Les deux entrées du boulevard et du faubourg ont chacune un concierge et ce concierge ne s'occupe que du corps de bâtiment dans lequel il est placé.

" Le reste, c'est-à-dire le centre, est sous la haute direction du gérant de l'hôtel, lequel a son bureau dans le passage. Pour plus de sûreté, dès huit heures du soir, une grille de fer coupe en deux le couloir. Tant pis pour les locataires attardés, qui demeurant du côté du faubourg, se trouvent sur le boulevard et *vice versa;* on ferait plutôt remonter la Seine vers Bercy que de faire ouvrir la grille. Le locataire même, qui, causant chez

un voisin, ne s'enfuit pas avant la chute de la terrible grille est forcé de faire le tour pour rentrer chez lui.

"Les cinq corps du bâtiment, ai-je dit, ne se ressemblent pas. Celui qui donne sur le boulevard de Strasbourg est particulièrement curieux. C'est un compromis entre la pagode chinoise et le chalet suisse. Au-dessus d'un petit entresol vitré, tellement exigu qu'une personne un peu forte y serait mal à l'aise, sont étagées cinq galeries en retrait pouvant *ad libitum*, être considérées comme terrasses ou comme balcons. Une porte microscopique et une fenêtre y donnent accès. Comme on a très sagement prévu que les locataires, se mettant à ces galeries, se pencheraient pour regarder sur le boulevard, on les a faites très basses d'étage. Des petites tables disposées sur les côtés et quelques ustensiles de cuisine pendus au mur, indiquent à l'observateur que, lorsqu'il fait beau, les habitants des chambres dont dépendent ces galeries, s'en servent comme de salles à manger.

"Quant à la partie de l'hôtel qui donne sur le faubourg, elle n'a rien de particulièrement intéressant, mais celle qui constitue les constructions du centre, est à décrire, car c'est le plus invraisemblable enchevêtrement de corridors, de plates-formes, d'échelles de meunier qui vont se raccorder par des voûtes audacieuses aux cinq étages du bâtiment.

"Du rez-de-chaussée au cinquième, les bâtiments que dessert cet escalier sont divisés en cabinets numérotés. Qui en a vu un les a tous vus... C'est uniformément la même cellule, sombre, humide, où le jour vient de dix heures du matin à quatre heures du soir, où le soleil est inconnu. Comme ameublement, un lit dont il ne faut rien dire, une vieille commode dont les tiroirs ne s'ouvrent qu'avec peine et à la condition de ne plus se refermer, un tabouret souvent sans paille, un miroir, une petite cheminée, objet de luxe... et voilà tout.

" Ces chambres sont peu agréables, mais elles ont un avantage immense : elles coûtent peu, 16 à 18 fr. par mois, 20 fr. au maximum pour celles qui donnent sur la cour et ont un peu plus d'air que les autres. Or, pour les artistes qui n'ont pas le gousset bien garni, c'est précieux. D'autant plus qu'ils sont si peu chez eux ! Ils laissent leurs bagages en consignation au chemin de fer, ils sortent dès l'aube, déjeunent et dînent dehors, s'occupent de leurs affaires et ne rentrent qu'à minuit pour se coucher. Ils n'ont pas le temps de voir si la chambre est laide ou jolie.

" Par exemple, il ne faut pas oublier de payer d'avance. Le déménagement "à la cloche de bois" est trop facile. Aussi le gérant a-t-il à ce sujet des instructions avec lesquelles il ne transige jamais.

" Tel est l'hôtel ; telle est la cage où, chaque fin d'hiver, s'abat comme une volée d'oiseaux, hirondelles de carême, la bande joyeuse des comédiens de province. A peine sont-ils arrivés que l'aspect de l'hôtel change ; de sombre et monotone, il devient pittoresque et bigarré, et pendant tout le temps que durent les vacances et le chômage, il y règne un mouvement, une animation, une promiscuité *sui generis* qui n'a d'équivalent dans aucun autre établissement hospitalier !"

Caminade était fort connu à l'hôtel Brady ; il y avait habité souvent, à diverses reprises, et c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'il y revenait—et qu'on l'y voyait revenir.

Il habitait le corps de logis qui donne sur le boulevard de Strasbourg et occupait une de ces chambres à balcon dont nous avons parlé.

Ce matin-là, quoique rentré trop tard, il s'était levé de bonne heure, et à peine debout, il avait procédé à sa toilette.

Il étala sur son lit l'une des deux chemises qu'il possédait, piqua autour du col, à coins cassés, une belle

cravate noire, à pois groseille, passa les boutons de nacre aux boutonnières du plastron et des manchettes, et ce soin pris, il alla tirer d'un coffre, dissimulé sous le lit, un pantalon noir qu'il suspendit à l'espagnolette de la fenêtre, pour le brosser avec énergie.

Puis, il s'occupa de ses bottines qu'il se mit à cirer minutieusement; examina son gilet un peu râpé et qui montrait la corde, la frotta d'encre aux coutures blanchies, et fit subir la même opération à son veston.

Tout cela demandait du temps.

Il était huit heures, quand il s'était levé; maintenant neuf heures venaient de sonner.

Déjà l'hôtel s'éveillait.

Un certain mouvement se faisait entendre alentour. Du fond des chambres voisines, des voix s'élevaient avec des intonations diverses, s'appelant, se répondant à travers les couloirs, lançant dans le premier désordre du réveil des lazzis empruntés à une langue spéciale, connue des seuls échos de cet étrange hôtel.

—Ohé! Ducarre! es-tu là? Et toi, là-bas, Reynier? Comment va Suzanne ce matin? Et Luciani! Vasseur! Maria! Rose! par quel train partez-vous? Est-ce à Bourges, à Nevers ou à Carpentras que nous allons! Ah! mes enfants! quelle noce hier! je ne vous dis que ça! etc., etc...

Et tout en continuant de s'apprêter, Caminade écoutait et souriait à ce bourdonnement qui lui rappelait son bon temps.

Il connaissait tous ses voisins, ou à peu près; il savait que l'un venait de Liège, que l'autre allait à Lyon; il aurait raconté le succès de celui-ci, les chutes de celui-là. Vasseur était un jeune premier rôle... Luciani, un ténor léger... des Capoul!... Ducarre tenait l'emploi des premiers comiques en tous genres; Reynier, celui des premiers rôles marqués, père noble... Quant à

Suzanne, elle était première soubrette Déjazet, et Maria, amoureuse comique... des jeunes premières.

Caminade les avait vus ici ou là; il avait vécu longtemps cet éternel roman comique que ceux-ci finissaient ou commençaient, et à les entendre ainsi toujours gais ou gouailleurs, narguant la misère et rêvant des chances inespérées et impossibles, il lui semblait que sa propre vie repassait devant lui et que son passé tout à coup évoqué lui apportait comme un renouveau de jeunesse et de talent.

Un moment même, ces souvenirs s'imposèrent avec une telle intensité d'impression, que, sans tenir compte du lieu où il se trouvait, redevenu pour un instant le roi Alphonse de la *Favorite,* il lança aux échos sonores des couloirs la phrase célèbre qu'autrefois il avait si souvent fait applaudir:

Léonor, mon amour brave
Et la terre et le ciel pour toi.
A tes pieds, je suis esclave.
Mais l'amant se relève en roi.
Rien ne peut finir l'ivresse
De mes jours liés aux tiens.
Pour toujours, belle maîtresse,
Pour toujours, tu m'appartiens!

Chose singulière et qui témoignait au besoin des succès qu'il avait dû remporter naguère, à peine les premières notes se furent-elles élevées, qu'un grand silence se fit de tous côtés, et lorsqu'il eut fini, des applaudissements enthousiastes éclatèrent, pour acclamer l'ex-baryton.

Tout le monde était accouru et on lui fit une véritable ovation. Caminade!... C'est Caminade! ah! quel dommage que tu aies renoncé à la province!... On parle encore de toi, à Toulouse, à Bordeaux, par-

tout! Quelle voix! Quel talent! Non, ce n'est pas pour dire... mais on ne chante plus comme ça.

Caminade leur serrait la main à tous, avec une émotion visible; même ses yeux s'étaient voilés de quelques larmes et il remercia avec effusion.

—Non! non! disait-il, c'est fini, il faut savoir se retirer à temps, et c'est ce que j'ai fait.

—Tu t'habillais?

—Je vais déjeuner en ville.

—Et c'est tout ce que tu payes?...

—C'est tout pour aujourd'hui, répondit Caminade, mais on pourra se revoir et alors...

Et il se remit à sa toilette, pendant que les autres se retiraient.

Il était près de dix heures, et il ne se laissa plus détourner.

Il avait du reste à peu près fini, et venait de nouer sa cravate, quand le couloir s'emplit de nouveau de bruit et qu'il entendit des pas s'appuyer sur le plancher du palier.

En même temps, quelques portes s'ouvrirent, et les pas s'arrêtèrent.

—Monsieur Caminade? demanda alors une voix qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

—Au fond du *colidor,* la porte à gauche, répondit le comique en tous genres.

Quelques secondes après, on frappait chez Caminade.

—Entrez! fit ce dernier fort intrigué.

Et il jeta un cri de satisfaction et de surprise en apercevant celui qui entrait.

C'était Horace...

—Eh quoi! vous, monsieur le vicomte, dit-il; vous! dans mon humble demeure!

Inconsciemment ou à dessein, il avait appuyé sur *monsieur le vicomte,* et il vit bien l'effet qu'il produisait

sur les quelques curieux qui avaient accompagné Horace sous prétexte de lui montrer le chemin.

Le jeune homme avait refermé la porte.

—Eh! oui... c'est moi! répondit-il. Je t'ai laissé hier en compagnie de Lambert, et j'étais impatient de savoir...

—Bon! ça n'en valait pas la peine!... Nous avons causé en effet, Lambert et moi jusqu'à deux heures du matin; mais je n'ai pas réussi à le faire jaser... cependant, ou je me trompe fort ou il y a quelque chose.

—Quoi?

—Je ne sais pas, mais je le connais! il n'était pas dans son assiette, on aurait dit qu'il se sentait mal à l'aise. Chaque fois qu'il entrait au caboulot, il avait comme un frisson, et je voyais bien qu'il louchait, il a dû faire quelque mauvais coup, c'est sûr.

Horace frappa sur l'épaule de Caminade.

—Tu ne te trompes pas! dit-il; car cette nuit on a tenté d'empoisonner M. Desgranges qui habite le pavillon de l'hôtel Pradié d'où nous avons vu sortir Lambert.

—Est-ce possible! qui vous l'a dit?

—Un billet que j'ai reçu ce matin, à la première heure.

—Un billet de qui?

—Il n'est pas signé... mais j'ai comparé l'écriture... et j'ai reconnu celle de Brunette... elle ajoute que M. Desgranges doit être transporté aujourd'hui au château de Pratmeur.

—Brunette est donc dans le secret...

—Il faut croire.

—C'est invraisemblable...

Horace eut un sourire énigmatique:

—Non, répondit-il... car il se pourrait bien faire que Brunette et Raymonde ne fussent qu'une seule et même personne.

Caminade eut un haut-le-corps.

—Oh! oh! c'est que ce serait grave, savez-vous.

Horace ne répondit pas et un pli sombre creusait son front:

—Oui, dit-il, peu après; mais malheureusement, ce n'est pas la seule chose qui m'inquiète...

—Qu'y a-t-il donc?

—René.

—Eh bien!

—Il a disparu.

—Allons donc!

—Il avait promis de me venir voir aujourd'hui, à la première heure.

—Vous ne l'avez pas revu?

—Non... et comme j'étais inquiet, je suis allé rue Taitbout.

—Et il est sorti?

—Il n'est pas rentré.

Caminade fit un mouvement.

—Diable! dit-il, je ne m'attendais pas à celle-là... où peut-il être... que s'est-il passé entre Brunette et lui!... Moi, vous savez... le père Bricole ne me dit rien de bon.

—Moi, non plus...

—Enfin... qu'allez-vous faire?

—Eh! je n'en sais rien et cependant je cherche depuis une heure.

Tout en parlant de la sorte, Horace observait Caminade et, au bout de quelques secondes, il laissa échapper un geste de surprise.

—Mais, tu allais sortir, dit-il alors, et je remarque que tu as fait des frais exceptionnels de toilette.

—Comme vous dites, monsieur le vicomte, je suis invité à déjeuner.

—Ah! ah!

—Et peut-être la personne qui me fait l'honneur de

m'admettre à sa table, ne sera-t-elle pas fâchée d'apprendre ce qui est arrivé cette nuit à l'hôtel Pradié.

—Serait-ce la Cagnotte?

—Elle-même, monsieur Horace.

—Et à quelle heure dois-tu te rendre chez elle?

—A onze heures.

Horace consulta sa montre.

—Eh bien, il est dix heures et demie, dit-il ;j'ai une voiture sur le boulevard, je vais t'y conduire.

A cette proposition, inattendue, Caminade se redressa.

—Est-ce sérieusement que vous me faites cette offre? dit-il en regardant Horace, pour s'assurer qu'il ne se moquait pas.

—Tu en doutes!

—Non! monsieur Horace, non; je [illegible] que vous n'êtes pas fier, vous! mais tout de même, traverser le boulevard, comme ça, dans une victoria de maître.

—Allons, partons-nous? viens-tu?... interrompit le jeune gentilhomme en riant.

—Si je viens! fit Caminade; nous passerons devant la *Chartreuse*, n'est-ce pas; c'est ça qui va joliment épater les populations! Ah! on en parlera quelque temps dans Landerneau.

Et il passa devant Horace pour lui montrer le chemin.

Une demi-heure après, Caminade arrivait chez la Cagnotte.

XIX

La Cagnotte habitait avenue Gabrielle un hôtel qu'elle avait été engagé. C'était charmant, et la jolie artiste en avait fait un nid délicieux.

Vingt fois déjà, si elle eût voulu, l'hotel lui aurait appartenu; mais la Cagnotte n'était pas une femme comme une autre, et bien qu'elle n'eût jamais prétendu au moindre prix de vertu, cependant elle avait le sentiment de sa propre dignité poussé à un degré très élevé. Elle ne se faisait d'ailleurs aucune illusion sur sa situation; seulement elle avait certains principes bien arrêtés, sur lesquels elle était résolue à ne pas transiger

Ce matin, quand Caminade fut introduit dans le boudoir où elle venait d'achever sa toilette, elle tourna vers lui son visage souriant.

—C'est toi! dit-elle, à la bonne heure !tu es exact... C'est une qualité... M'apportes-tu des nouvelles?

—Beaucoup de nouvelles, répondit Caminade, et des plus intéressantes.

—Eh bien, passons dans la salle à manger... tu me raconteras tout cela, en déjeunant... tu dois avoir faim...

L'ex-baryton se mit à rire.

—Oh! tu sais, répondit-il avec enjouement, l'appétit! ça ne se commande pas! et le mien malheureusement n'attend jamais que le repas soit servi.

—A table, alors, mon vieil ami... à table... dépêchons-nous...

Et passant son bras sous le sien, elle l'entraîna gaiement vers la salle à manger.

La table y était dressée, et Caminade eut comme un éblouissement dès qu'il aperçut sur la blancheur mate du linge damassé, les cristaux, l'argenterie, les flacons ciselés, et surtout une écrevisse éventrée, qui montrait sa chair appétissante sur le côté droit de la table, tandis qu'à gauche s'élevait un pâté de foie gras, dont la forme majestueuse et le fumet pénétrant charmaient en même temps le regard et l'odorat.

L'ex-baryton en avala sa salive.

—Et dire que rien de tout ça n'est en carton! s'écria-t-il en s'asseyant en face de la Cagnotte, ainsi que celle-ci l'y invitait.

La Cagnotte s'assit à son tour, et Caminade commença par l'écrevisse.

C'était sa passion!... il y avait bien cinq ou six ans, qu'il ne s'était trouvé à pareille fête.

Aussi, pendant le premier quart d'heure, ne perdit-il pas une bouchée; même, on aurait pu croire qu'il avait tout à fait oublié les confidences annoncées.

Mais quand on eut emporté la carapace de l'écrevisse et qu'on eut servi les côtelettes Soubise, dressant autour du plat d'argent leurs papillotes coquettes en dentelle de papier, l'ex-baryton s'ingurgita le contenu d'un joli verre de mousseline et souffla un moment, en enveloppant sa camarade d'un oeil bienveillant et doux.

—Ma foi! dit-il, ça va déjà mieux! et je crois que, maintenant, nous pourrions entamer le chapitre des faits divers.

—Oh! j'ai le temps.

—Non! non! il ne faut pas abuser des meilleures choses... au surplus, sois tranquille, je n'y perdrai rien et quand sonnera l'heure du pâté de foie gras... tu verras quel accueil je lui réserve.

—Alors, comme tu voudras... dit la Cagnotte.

Caminade commença donc le récit des événements qui s'étaient accomplis la veille; l'affaire de la rue du

Croissant, celle de l'hôtel Pradié, la visite qu'il avait reçue le matin à l'*Hôtel Brady*, et enfin la disparition de René.

La Cagnotte écoutait avec une profonde attention, mangeant à peine du bout des dents, posant parfois ses deux coudes nus sur la table, pour prendre sa jolie tête dans ses longs doigts effilés, ou parfois encore fermant les yeux comme pour suivre une pensée qui pesait sur son esprit.

Cela dura une demi-heure, et ce fut seulement quand Caminade eut cessé de parler, qu'elle releva le front et parut revenir à elle-même.

—Ainsi, dit-elle en résumant ses diverses impressions, cette nuit on a tenté d'assassiner M. Desgranges et M. d'Harville a disparu...

—Voilà ce qu'assure M. Horace.

—Horace! René! répéta la Cagnotte d'un ton vague, pendant qu'une vive rougeur montait à ses joues.

Caminade l'observait en ce moment, et il fut frappé de son attitude. Mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à son étonnement, car on venait de servir le pâté de foie gras, il redevint sérieux et presque grave.

Le pâté de Strasbourg était aussi sa passion... il s'était engagé à lui réserver un bon accueil, il tint son engagement.

Et ce ne fut que lorsqu'on lui eut enlevé sa dernière assiette, qu'il revint à la réalité de la situation.

La Cagnotte n'avait pas bougé: Caminade en resta tout ébahi.

—Eh bien, eh bien, dit-il de sa bonne voix de belle humeur, qu'as-tu donc, ma fille... est-ce que tu es sortie?...

La Cagnotte secoua la tête avec force et ébaucha un sourire mélancolique:

—Non, répondit-elle avec une expression douloureuse, seulement je songeais...

—A quoi?

—Oh! j'ai comme ça, depuis quelque temps, un tas de choses dans la tête.

—Et dans le coeur, peut-être.

—Peut-être là aussi.

—Est-ce que nous serions pincée?

—Je ne sais pas.

—Ah! mais, c'est qu'il faut savoir.

—Tu as raison: mais il y a des jours où l'on ne voit pas bien clair dans ce qui se passe là, et alors...

Elle reprit sa tête dans ses mains et la pressa avec energie.

—Allons, dit-elle comme se parlant à elle-même, je suis folle; c'est impossible. Ce serait mal et j'en aurais trop de remords!

—D'ailleurs, poursuivit-elle sur le même ton et avec un pli amer au coin de la lèvre, est-ce que nous devons aimer, nous autres, ou plutôt, est-ce qu'on peut nous aimer?

Caminade dégustait une gorgée de moka; il s'arrêta brusquement:

—Décidément! interrompit-il... tu es malade, ma fille, et il faudra soigner ça...

On ne peut t'aimer, dis-tu... Ah! tu me la donnes belle, par exemple, car j'en connais un... moi!

—Horace! fit la Cagnotte.

Et elle ajouta d'une voix si basse que Caminade ne l'entendit pas.

—Oui... lui! mais l'autre...

Ce fut tout.

Presque aussitôt, elle se dégagea de ces pensées qui la troublaient, et quand elle releva son regard sur Caminade, ce dernier remarqua avec satisfaction, que toute sa sérénité était revenue.

—A la bonne heure! dit-il, avec enjouement, je t'aime mieux come ça et j'en suis pour ce que j'ai dit: ce-

lui qui prendra livraison du lot tout entier, ne sera pas à plaindre!

La Cagnotte sourit à cette flatterie de coulisses.

Elle était revenue tout à fait de son trouble passager.

—Voyons! dit-elle d'un ton bref et un peu nerveux; parlons sérieusement, et tâchons d'être utiles à nos amis. Dans ce que tu m'as conté tout à l'heure, il y a une chose qui m'a particulièrement frappée...

—Laquelle?

—Ne m'as-tu pas dit qu'il était question du départ prochain de M. Desgranges pour le château de Pratmeur?

—Il part ce soir.

—Avec Raymonde?

—Sans aucun doute.

—Et si Raymonde quitte Paris, il est vraisemblable que madame Pradié l'accompagnera.

—C'est certain.

—Enfin, comme le comte de Presle est amoureux de Laura, on peut croire que lui-même.

—Arrivera au château en même temps que les autres. On y pourra faire un loto de famille.

La Cagnotte fit un geste approbatif.

—Eh bien... ajouta-t-elle, c'est de cela qu'il faut s'assurer.

—Comment?

Oh! il ne suffit pas de le *filer* jusqu'à la gare, pour le voir s'embarquer dans le train de Brest... Il faut encore le suivre à Pratmeur, pour retenir ce qui va se passer.

—Mais quel moyen?

—Il n'y en a qu'un, c'est de prendre le train qu'il prendra et de faire la même route.

—Eh quoi! tu veux que moi!... Et si Lambert est de la partie?

—C'est probable.

—Il me reconnaîtra.

La Cagnotte haussa les épaules.

—Voilà que tu deviens modeste, répliqua-t-elle avec une bienveillante ironie... et ce talent de *grime!* est-ce que tu l'aurais laissé en province?

Caminade se redressa, l'oeil brillant.

—Ah! tu me prends par mon faible! s'écria-t-il, en avalant un dernier verre de chartreuse; tu veux donc que je me déguise?

—Cela te déplaît?

—Allons donc! tu ne pouvais pas me faire une proposition plus agréable.

—Alors, c'est dit!

—Je partirai avec la famille Pradié, et comme tu débutes samedi prochain, je serai de retour ici vendredi soir.

—C'est entendu.

Caminade s'était levé; la Cagnotte lui avait offert un cigare qu'il s'était empressé d'allumer, et il se disposait à se retirer, quand il se retourna vivement comme pris d'une idée subite.

—Une idée! fit-il en revenant vers la Cagnotte.

—Dis vite, répondit celle-ci; l'heure de ma répétition approche, il faut que je m'habille.

—Si je demandais à M. Horace de se mettre de la partie.

La Cagnotte hésita quelques secondes à répondre. On eut dit qu'un mystérieux combat se livrait en elle, et même, elle croisa un moment ses deux mains sur sa poitrine, comme pour en comprimer les battements.

—Soit, dit-elle enfin; je le veux bien, pourvu qu'il promette d'être prudent; et quand il reviendra, dis-lui que je serai heureuse de le recevoir, et 'apprendre de lui ce que vous aurez fait là-bas.

Sur ces mots, elle rentra dans son boudoir où elle alla s'accouder sur sa chaise longue.

Et pendant une demi-heure elle demeura ainsi, le front courbé sous quelque profonde rêverie, le regard vague, la poitrine agitée.

La pauvre enfant était depuis une année dans un singulier état d'esprit.

Quand elle avait quitté Paris pour se rendre à Bordeaux, en compagnie de Caminade, elle emportait dans son coeur le souvenir d'un beau jeune homme, d'allure élégante et aristocratique qu'elle avait fini par remarquer.

C'était Horace de Breuil.

Elle avait appris son nom le lendemain même du jour où elle l'avait remarqué; Horace était fort connu dans le monde des cercles et des théâtres, et il était universellement aimé.

La Cagnotte ne pouvait pas d'ailleurs s'y tromper longtemps, et quand elle ne put plus douter de l'attention dont elle était l'objet de la part du jeune gentilhomme, elle en éprouva une vive sensation, en même temps qu'une amère tristesse.

Jusque-là, elle n'avait pas pensé encore qu'elle dût aimer un jour, et elle ne songeait guère qu'à travailler pour faire sa vie honnête et libre.

Toutefois, c'était une fille de bon sens; et elle comprenait bien que les femmes de théâtre ne peuvent pas prétendre à être aimées comme ls autres femmes; mais ce sentiment n'était encore chez elle qu'à l'état vague: on se fait facilement illusion quand on est jeune et jolie, comme elle l'était... et elle s'obstinait bien souvent dans ce rêve d'amour sincère et pur, que toutes les jeunes filles ont bercé au début de la vie!

Ce qu'elle ressentit quand elle dut s'occuper d'Horace lui communiqua un étonnement inattendu.

C'était la première fois qu'elle était ainsi atteinte, et elle en fut toute perplexe.

Aimait-elle Horace? Pas encore.

Mais elle le trouvait bien et il l'occupait souvent.

C'est à cette époque qu'un engagement lui fut proposé pour Bordeaux.

Elle avait accepté avec joie; d'abord parce que l'engagement était des plus avantageux et devait vraisemblablement lui ouvrir les portes d'un théâtre d'ordre; en second lieu, parce qu'elle allait être ainsi obligée de s'éloigner de Paris et qu'elle espérait se remettre, à distance, de l'émotion qu'elle venait d'éprouver.

Elle ne comptait pas sur ce qui l'attendait à Bordeaux.

Le lecteur se rappelle peut-être que la Cagnotte était descendue à l'*Hôtel de Guienne*, et, pendant les premiers jours, elle n'eut pas le temps de se laisser distraire.

Elle avait ses débuts à préparer, et, de plus, il lui avait fallu répondre à plusieurs interrogatoires à propos de l'affaire d'Angoulême.

Mais au bout de cinq ou six jours, un matin, comme elle sortait de l'hôtel, elle se rencontra sur le pas de la porte avec un jeune homme dont la physionomie sympathique attira et retint son regard.

Elle ne s'y arrêta pas autrement cependant; mais les jours suivants, les mêmes rencontres se reproduisirent, et elle en éprouva une sorte d'agacement nerveux, qui finit par la préoccuper à ce point qu'une fois elle demanda au maître d'hôtel quel était ce voyageur qu'elle rencontrait si souvent et qui ressemblait si peu aux voyageurs ordinaires que le commerce expédie périodiquement sur la province.

On lui répondit qu'il s'appelait René d'Harville, qu'il était depuis un mois à Bordeaux, où il menait une vie des plus régulières.

La Cagnotte ne renouvela pas ses questions, et jusqu'au moment de son départ, elle se tint sur une réserve prudente.

Au surplus, René n'avait jamais pris garde à la jolie artiste. Chaque fois qu'il la croisait dans le salon de l'hôtel, il se contentait de la saluer, comme il eût fait pour toute autre femme; jamais il n'avait essayé de lui parler; peut-être même ne l'avait-il pas regardée. Son esprit était évidemment ailleurs.

La Cagnotte en conçut un dépit dont elle ne démêla pas bien, d'abord, le caractère; mais il est certain qu'à partir de ce jour, la pensée de René s'empara d'elle avec une autorité contre laquelle elle ne tarda même pas de réagir, et que, sans s'en douter, elle s'abandonna à un sentiment nouveau, bien plus vif que celui que lui avait inspiré Horace.

Caminade, lui, ne s'apercevait de rien, parce que tout cela lui était bien indifférent, et la rusée enfant obtint par lui, sur René, une foule de renseignements des plus étranges qui ajoutèrent le charme du mystère à l'intérêt qu'il avait éveillé en elle.

Puis un fait bizarre se passa — un matin, elle ne revit plus René. — Qu'était-il devenu? Où était-il allé? Elle interrogea et nul ne put lui répondre.

René était parti sans même dire où devaient lui être envoyées les lettres qui lui parvenaient après son départ.

La Cagnotte en reçut un coup cruel: elle revint à Paris, douloureusement impressionnée, déconcertée surtout de voir finir sitôt le petit roman dont le prologue était à peine ébauché.

Elle se résigna et une année se passa.

Elle avait repris sa vie de travail et déjà elle ne donnait plus que de fugitives pensées au mystérieux voyageur de l'*Hôtel de Guienne*, quand un après-midi, au Bois, elle le rencontra en compagnie d'Horace!

Tout son coeur s'était soulevé. C'était lui! Voilà qu'il revenait au moment où elle allait l'oublier!

Quant à René, il ne l'avait même pas reconnue.

Mais qu'importe!

Dans le premier moment, elle ne discuta pas avec l'ivresse qui la saisit; tout entière au sentiment qui se réveillait en elle, elle n'eut plus qu'un but, s'occuper de René, apprendre qui il était, se rapprocher de lui!... et elle n'épargna rien pour atteindre ce but!

Et quand on lui dit que René aimait une autre femme, la jalousie qui la mordit au coeur l'éclaira tout à coup sur la profondeur de son amour, et elle résolut de lutter de tendresse et de dévouement avec cette rivale inconnue et détestée déjà, qui la menaçait dans son bonheur.

Elle fit suivre René, observa Raymonde, fit agir Caminade; elle souffrit, pleura, passa par toutes les joies et tous les désespoirs de l'amour, et enfin, quand elle se fut bien convaincue que René aimait Raymonde, comme elle l'aimait elle-même, quand elle comprit surtout que ses agissements ne pouvaient aboutir qu'au malheur de René, le découragement la saisit, une amertume sans nom pénétra son coeur brisé, et il lui sembla que la vie allait la quitter.

Mais c'était un coeur excellent que la Cagnotte, et une nature pleine de ressorts. Elle n'avait été que surprise par ce sentiment contre lequel elle s'était trouvée sans défense; elle se dégagea peu à peu du trouble de cette situation si nouvelle, l'apaisement se fit, et rendue à elle-même, elle ne sentit plus en son sein, ni haine ,ni jalousie.

Elle resta donc quelque temps encore, soucieuse et triste, après le départ de Caminade. De temps à autre, une lueur passait dans son regard, pendant qu'un dernier frisson secouait ses épaules. Mais quand elle entendit une heure sonner à la pendule du boudoir, elle

releva vivement la tête, passa sa main rapide sur son front, comme pour en chasser une dernière pensée importune, et appelant sa femme de chambre, elle acheva sa toilette pour se rendre à sa répétition.

XX

Sur la côte nord de Bretagne, à l'extrémité du département des Côtes-du-Nord, s'élève un de ces vieux manoirs, dont quelques rares spécimens restent encore debout, çà et là, pour donner aux touristes modernes, l'idée de ce qu'était le pays breton au moyen-âge.

C'est le château de Pratmeur.

Le vieux bourg a bien subi certaines transformations depuis le siècle dernier; les douves profondes qui l'entouraient ont été comblées; le principal corps de logis, la cour d'honneur ont été restaurés sous une direction intelligente, et l'on a prodigué, à l'intérieur, des aménagements où l'on retrouve tout le luxe et le confort des plus riches hôtels de la capitale.

Mais l'extérieur est resté le même; les grosses tours à mâchicoulis sont intactes ; on peut se promener à l'aise sur les plates-formes larges de huit pieds au moins, et l'on assure même dans le pays qu'il existe des souterrains qui vont se prolongeant jusqu'à la mer.

La mer n'est du reste qu'à cinq cents mètres de là, et ce n'est pas un des spectacles les moins curieux que celui de ces flots soulevés par les rafales des nuits

d'équinoxe, et qui viennent déferler au pied du manoir même.

D'ordinaire, pendant l'hiver, le château n'était habité que par un vieux fermier qui occupait les communs avec sa femme et sa fille; mais pendant l'été, c'est-à-dire au mois de juin, madame Pradié y venait avec Laura et quelques amis, et c'était alors une animation, un mouvement qui communiquait aux alentours comme une vie nouvelle où se retrouvait la gaîté bruyante et factice de Paris.

Cette fois ,les hôtes habituels de Pratmeur avaient devancé l'époque accoutumée, et le vieux gardien du château avait été tout surpris de les voir arriver un soir, inopinément, et sans s'être fait annoncer.

La présence de M. Desgranges suffisait à justifier cette dérogation aux vieilles habitudes; et quand on vit le vieillard s'avancer au bras de Raymonde, se soutenant à peine, le regard atone ,les joues creuses et pâles, on ne demanda pas d'autre explication.

C'était un moribond que l'on amenait au château, et l'on ne douta pas un instant, en dépit de l'amélioration constatée à Paris, qu'avant peu de jours on creuserait une tombe de plus au petit cimetière de Trémel.

On s'installa tant bien que mal: Laura dans l'aile de gauche; Raymonde avec M. Desgranges dans celle de droite, et l'on s'organisa pour rendre le séjour moins pénible.

Toutefois, en dépit de la bonne volonté que chacun y apporta, il était évident qu'une certaine contrainte pesait sur l'esprit de tous.

Laura était soucieuse, Raymonde était inquiète, et M. Desgranges, lui-même, semblait sous l'influence d'une agitation nerveuse d'un caractère spécial.

A plusieurs reprises, durant la seconde journée, il avait voulu se lever, et on avait eu toutes les peines du monde à le retenir. La nuit avait été fort mauvaise;

il ne s'était endormi que très tard et, en se réveillant, une sorte de délire l'avait pris.

Des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres : il appelait Raymonde, parlait de souterrain... de cassette... Et de ses deux bras étendus cherchait à repousser un fantôme dont il se croyait menacé.

Vers le soir cependant, il se calma et parut recouvrer toute sa lucidité d'esprit.

Il causa avec Raymonde et Laura, leur dit qu'il se sentait beaucoup mieux, et qu'avant peu, elles comprendraient pourquoi il avait voulu quitter Paris, et venir à Pratmeur.

Il était six heures, — il était fatigué, — il s'endormit tout en causant.

Raymonde et Laura le laissèrent un moment aux soins de la bonne Bretonne qui le servait d'habitude, et allèrent s'accouder à la fenêtre d'une chambre voisine.

Le crépuscule couvrait la campagne environnante d'un voile transparent.

Les deux amies restèrent quelques moments absorbées dans la contemplation du tableau mélancolique qui se déroulait à leurs pieds... puis, au bout de quelques minutes, elles se prirent à tressaillir sous l'empire du même sentiment.

A deux cents mètres environ du château, elles avaient vu deux ombres se glisser le long de la grève et gagner l'extrémité de la pointe sur laquelle s'élève Pratmeur.

Elles échangèrent un regard rapide et troublé.

—Quels sont ces hommes? dit Raymonde.

—Des douaniers, sans doute, fit Laura.

—Non. Ceux-ci ne sont pas mis comme des douaniers.

—Qui veux-tu que ce soit?

—Je ne sais. Des étrangers.

—A cette heure! Est-ce que tu aurais peur?

—Moi!

Laura attira Raymonde contre sa poitrine et l'embrassa avec effusion.

—Et puis, qu'importe, dit-elle avec un enjouement forcé; tu étais inquiète de l'état de M. Desgranges, et maintenant ,le voilà qui va mieux; pourquoi s'occuper d'autre chose? N'y pense plus; je vais te laisser.

—Tu me quittes?

—Oui, j'ai mal dormi, la nuit dernière... Toi-même, tu n'es pas encore bien remise des émotions et des fatigues du voyage... Demain, quand je te reverrai, j'espère te trouver fraîche et belle, comme je t'aime.

—A demain! dit Raymonde.

—A demain! répliqua Laura.

Et elle s'éloigna.

Après son départ, Raymonde resta quelque temps accoudée à la fenêtre, plongeant son regard obstiné dans la campagne, où la nuit commençait à envahir, et peut-être y fût-elle demeurée longtemps encore si, à un moment, elle n'avait entendu marcher derrière elle dans la chambre.

Elle se retourna et aperçut une petite bonne du pays, qui était entrée en service depuis la veille.

—Que voulez-vous? demanda Raymonde.

—Que mademoiselle m'excuse, répondit la jeune fille, mais mademoiselle doit se rappeler que, hier, je lui avais dit qu'on avait vu deux hommes rôder pendant une partie de la nuit autour du château?

—Je me rappelle, oui... fit Raymonde; eh bien?

—Eh bien, ces deux hommes, je viens de les apercevoir encore.

—Ce sont les mêmes?

—J'en suis sûre.

—Vous les connaissez?

—Je ne les ai jamais vus.

—Mais d'où viennent-ils?... où habitent-ils?...

—Pour ce qui est de ça... il m'est impossible de le dire à mademoiselle; mais je crois qu'ils viennent de Trémel.

—Il faut s'en assurer.

—Si mademoiselle le désire, j'irai jusqu'au bourg.

—C'est cela! allez... et venez me dire ce que vous aurez appris...

Raymonde rentra alors dans la chambre de M. Desgranges.

Il dormait... et elle s'assit, après avoir renvoyé Yvonne.

Un long temps se passa alors...

La nuit était tout à fait venue; la marée montait; le vent soufflait avec violence; au dehors, tout était triste et sombre.

Raymonde retomba dans ses rêveries...

Tout à coup, elle se dressa et prêta l'oreille.

M. Desgranges s'était réveillé, et venait de se lever sur son séant.

Son regard clair et sans trouble, parcourait la chambre et vint s'arrêter sur la jeune fille.

—Raymonde... dit-il à voix basse... tu es là? réponds!

—Oui, mon père, répondit Raymonde.

—Et Laura... Yvonne sont parties? Nous sommes seuls?

—Tout à fait seuls.

Le vieillard fit un mouvement pour se lever.

—Que faites-vous? dit Raymonde.

—Je veux me lever... Laisse-moi... entends-tu?... Je le veux!

Tout en parlant, il s'habillait.

—Attendez, au moins, que j'appelle... insista Raymonde.

—Non, que personne ne vienne! Toi! toi seule!

—Mais où voulez-vous aller?

—Tu verras... attends... là!

Et il continuait de s'habiller.

On eût dit qu'une force nouvelle lui était venue, et que, subitement, il avait recouvré toutes ses facultés.

—Ah! pourvu que je puisse aller jusqu'au bout... balbutiait-il de temps en temps... mon Dieu! soutenez-moi.

—Mais, mon père! supplia l'enfant qui ne savait plus que penser.

—Tais-toi! tais-toi! répliqua le vieillard d'un geste fébrile; le moment est venu; demain, peut-être il serait trop tard... viens!

Et comme il prenait la main de Raymonde pour l'entraîner vers la porte.

—Vous voulez sortir? fit celle-ci.

—Oui, je le veux.

—Par un temps pareil... souffrant comme vous l'êtes, c'est aller au-devant de la mort.

M. Desgranges se pencha alors à l'oreille de Raymonde, et baissant la voix par excès de prudence.

—Ecoute, dit-il d'un ton plein de fièvre, tu aimes René d'Harville, n'est-ce pas?

—Que dites-vous?

—Réponds.

—Oui ,oui, je l'aime! je l'aime!

—Et tu veux qu'il soit heureux.

—Mon Dieu! il le demande!

—Eh bien, n'hésite plus alors... Car, c'est son bonheur qu'il s'agit d'assurer cette nuit!

—Je ne vous comprends pas.

—Viens donc, encore une fois, et avant une heure tu auras tout compris.

Ils marchèrent alors vers la porte qui conduisait dans le jardin.

Mais avant d'en franchir le seuil, le vieillard s'arrêta.

—Il y a là, dit-il, une lanterne sourde; tu vas la prendre.

—La voici... répondit Raymonde.

—Bien..., à côté, doit se trouver un outil dont j'ai besoin.

—Il y est, en effet.

—Prends-le.

—Mais que comptez-vous faire?

—M. Desgranges ne répondit plus; il avait pris avec autorité le bras de Raymonde et l'entraîna vers le jardin.

Il faisait une nuit des plus impénétrables; la rafale sifflait avec rage aux angles des tourelles.

Le vieillard et la jeune fille se tenaient étroitement serrés pour ne pas être renversés par le vent.

Enfin, au bout de quelques minutes, ils atteignirent une vieille porte qui donnait sur les sous-sols et les caves du château; dès que M. Desgranges l'eut ouverte, à l'aide d'une clef qu'il tenait cachée dans l'une des poches de son paletot, ils pénétrèrent dans un long couloir à l'extrémité duquel commençait un escalier en spirale.

L'escalier avait vingt marches; ils le descendirent, et immédiatement, sans s'arrêter, ils s'engagèrent dans une sorte de souterrain, taillé en partie dans le roc, et qui, de distance en distance, était coupé par de petits couloirs, qui venaient se relier à l'artère principale.

Quelque chose comme un labyrinthe.

Mais l'endroit paraissait être familier à M. Desgranges; il marchait en avant d'un pas assuré, éclairé par Raymonde, soutenu par une force exceptionnelle, et pendant tout le trajet il ne manifesta pas la moindre hésitation.

Du reste, aucune parole ne fut échangée; le vieillard semblait absolument absorbé par cet oeuvre de ténèbres, et Raymonde était trop émue de l'aventure et des

conditions presque fantastiques dans lesquelles elle s'accomplissait, pour se laisser distraire par quelque autre préoccupation.

Soudain, M. Desgranges s'arrêta, et un profond soupir de soulagement souleva sa poitrine.

—Qu'y a-t-il? demanda Raymonde.

—C'est ici! répondit le vieillard.

—Enfin!... Dieu soit loué!

—Lève ta lanterne... ou plutôt, donne-la-moi... donne!

Raymonde obéit... mais dans le mouvement qu'elle fit, les rayons allèrent frapper en plein le visage de M. Desgranges, et elle fut bien près de la laisser échapper.

Le malheureux était livide; l'oeil était vitreux; une ligne blanche et mâte cerclait les ailes du nez; une sorte de sifflement déchirait sa poitrine.

Elle se retint au rocher pour ne pas tomber.

Mais déjà, M. Desgranges s'était emparé de la lanterne, et il examinait avec une attention haletante toutes les aspérités du rocher.

Cela dura vingt seconder à peine. Puis il jeta un cri.

—C'est ici! le voilà! balbutia-t-il. Ah! chère enfant. Maintenant, nous n'aurons plus rien à craindre! et lui! lui! le misérable...

Il se mit à rire d'un rire de fou, en se tournant vers Raymonde.

Celle-ci était elle-même plus pâle qu'un suaire.

Mais si elle avait pâli et tressailli, c'est qu'il y avait à son désordre une cause plus saisissante encore peut-que ce qui s'accomplissait sous ses yeux.

Depuis un moment, elle avait cru entendre comme un bruit de pas derrière elle.

Etait-ce la rafale... était-ce l'écho qui lui apportait le sourd murmure de la mer déferlant sur les brisants prochains?

Elle n'eut pas le temps de vérifier, et demeura sous cette impression vague.

M. Desgranges s'était mis au travail avec une activité dévorante.

Il attaquait le rocher d'une main acharnée, et sous l'outil dont il était armé, le ciment qui scellait une partie du granit s'émiettait et volait en éclats.

C'était un rude travail; mais le vieillard ne paraissait pas s'apercevoir de la fatigue.

Enfin, un gros quartier de roche s'ébranla et de ses dix doigts nerveux il l'envoya rouler sur le sol.

Un rire strident s'échappa une seconde fois de ses lèvres, pour s'éteindre brusquement.

Quelque chose avait remué à peu de distance, et il avait entendu!

Toutefois, ce ne fut que l'affaire d'une seconde; et aussitôt, il reprit la besogne interrompue.

Mais Raymonde avait entendu, elle aussi; tout son sang se glaça; et un cri terrifié était sur ses lèvres, quand une main saisit la sienne, et la serra doucement.

—Silence! je suis près de vous! dit en même temps une voix à son oreille.

Et toutes ses terreurs s'évanouirent.

C'était la voix de René. Il était là! elle n'avait plus peur.

D'ailleurs ce qui se passait ne devait pas tarder à attirer son attention tout entière.

M. Desgranges recommençait!

Il ne s'agissait plus que de détacher une dernière pierre, scellée comme la première à l'aide d'un ciment plus dur et plus résistant que le rocher, et il redoublait d'efforts sentant bien lui-même que, depuis un moment, ses forces commençaient à s'épuiser, et qu'il fallait se hâter.

Un souffle ardent s'engageait dans sa gorge; une

sueur abondante mouillait ses tempes; ses doigts s'accrochaient par instants au rocher avec une sorte de fureur désordonnée.

—Mon père! mon père! murmura Raymonde, reprise de terreur.

—Laisse-moi, dit le vieillard.

—Reposez-vous.

—Non! non!

—Nous reviendrons demain.

—Demain... il sera trop tard. Demain... je serai...

Et, dans un dernier effort, il enfonça son ciseau froid dans le granit.

Mais ce fut tout.

Il avait épuisé ce qui lui restait d'énergie; l'arme s'échappa de ses mains, un voile s'étendit sur ses yeux, et s'affaissant sur lui-même, il alla rouler lourdement sur le sol.

Raymonde appela à l'aide, et aussitôt deux hommes accoururent.

C'étaient René et Horace.

—Ah! il faut le transporter au château, balbutiait Raymonde. René! monsieur Horace, ne perdons pas de temps! Le malheureux!

La pauvre enfant était plus morte que vive. Et pendant que les jeunes gens soulevaient le corps inanimé du vieillard, elle prit les devants pour éclairer le chemin qu'on allait suivre.

Au bout de quelques minutes le triste cortège disparaissait au premier détour du souterrain.

Et alors, à ce moment même, un fait non moins étrange se produisit.

XXI

Raymonde et les deux jeunes gens portant le corps de M. Desgranges avaient à peine disparu, qu'un jet de lumière rayait les ténèbres qu'ils laissaient derrière eux, et qu'un homme, se dégageant avec précaution d'une anfractuosité profonde de rocher où il s'était tenu dissimulé jusque-là, s'avançait à pas lents, une lanterne à la main, vers l'endroit où venait de s'évanouir le malheureux vieillard.

Comme il approchait du but, son pied heurta l'outil qu'avait laissé tomber M. Desgranges, et il s'empressa de le ramasser.

—Bon! dit-il, l'arme est solide et peut servir. Ne laissons rien traîner. Mais, que diable tous ces gens-là venaient-ils faire ici!

Il fit quelques pas et vérifia l'état d'avancement du travail.

—Eh! eh! dit-il après examen, il n'y allait pas de main morte, l'ancien caissier; fiez-vous donc aux apparences. Quel mystère! Ah! je suis curieux de savoir ce qu'il peut y avoir dans ce trou! Un trésor, peut-être. Voyons toujours; je suis maître de la position. Après tout, la vue n'en coûte rien, et puis, Caminade, mon ami, c'est peut-être la fortune qui s'offre à toi... Allons-y gaiement!

En même temps, il se pencha vers le rocher et essaya d'ébranler la pierre qui restait à desceller.

Mais il ne fit pas grande besogne, car il se disposait seulement à entamer le roc quand une nouvelle lumière jaillit de l'un des couloirs qui se reliaient à l'artère principale et que deux silhouettes se profilèrent sur les parois du souterrain.

Caminade s'empressa de tourner sa lanterne.

—Ouais! murmura-t-il, que veut dire ceci et quels sont ces nouveaux paroissiens? — Bon... je les reconnais; c'est Lambert et le comte! Oh! oh! plus que ça de luxe; toute la société s'est donc donné rendez-vous dans les sous-sols. Attention, Bertrand!

Et il se réfugia dans l'anfractuosité du rocher, où il se blottit afin de pouvoir observer sans être vu.

Du reste, les deux nouveaux personnages ne s'occupaient guère de lui.

C'était bien Lambert et le comte.

Après le départ de Desgranges, ils avaient attendu quelque temps pour quitter le couloir latéral qu'ils occupaient et maintenant qu'ils croyaient la place libre, ils se décidaient à se montrer.

—S'ils avaient tardé encore quelques minutes, dit le comte de Presles, je n'étais plus maître de moi, — j'aurais fait feu.

—C'eût été bien imprudent.

—Sans doute, je le reconnais!... mais quand je songe qu'il suffisait d'un nouvel effort pour que les papiers qui sont là... tombassent aux mains de cet homme.

—Eh bien... c'est fini! Le bonhomme est parti, et je crois bien qu'il a reçu le coup du lapin. Il n'y faut plus penser.

—Tu as raison.

—A l'oeuvre donc... à l'oeuvre! et hâtons-nous de sortir de ces souterrains, où l'on manque d'air.

Le comte ne répondit pas; il se mit à l'oeuvre, comme il y était invité, et dès les premiers coups qu'il frap-

pa, Lambert, qui le regardait faire, ne put s'empêcher de lui adresser de chaleureux compliments :

—A la bonne heure ! dit-il... voilà qui s'appelle travailler ! un vrai feu d'artifice, quoi ! et ça ne va pas peser lourd.

La seconde pierre était entamée ; sous l'acier qui le brisait, les étincelles jaillissaient de tous côtés, comme du foyer incandescent d'une forge, et Lambert et le comte étaient comme enveloppés de feu.

Déjà, du reste, le trou s'était élargi, et le résultat n'était plus douteux.

Mais à ce moment se produisit un accident qui allait remettre tout en question.

L'outil dont se servait le comte venait de se briser entre ses mains, pendant qu'un éclat de granit s'en allait frapper la lanterne que tenait Lambert et l'emportait au loin, déchirée en mille pièces.

Le comte proféra un effroyable juron.

—Ca, ça devrait être défendu ! dit Lambert décontenancé.

—Qu'allons-nous faire maintenant ? repartit le comte.

—Il faut retrouver la lanterne.

—Sans doute. Mais l'outil, l'outil qui est brisé !

—Eh bien, nous ne sommes pas loin du château. Restez ici dans le couloir, et pendant que je vais donner un coup de pied jusque-là !...

Le comte pressa son front dans ses deux mains.

—C'est le seul moyen ! dit-il, mais il faut se hâter.

—Mettez-vous à l'écart... attendez-moi là !

—Non ! non ! interrompit le comte, je préfère t'accompagner. Viens ! Et cette fois, du moins...

Ils s'éloignèrent, éclairés par quelques allumettes que Lambert frottait de temps à autre sur le drap de son pantalon.

Caminade n'attendait que cette occasion ; il s'empressa d'en profiter.

Lui aussi comprenait qu'il n'y avait pas une seconde à perdre, et il n'en perdit pas.

Il était robuste : les gros ouvrages ne l'effrayaient pas.

Ce qui restait à faire était d'ailleurs peu de chose, et le ciseau dont il était armé ne devait pas se briser.

En cinq minutes donc, la seconde pierre qui obstruait une partie du trou déjà pratiqué, fut complètement descellée, et c'est avec un profond soupir de soulagement qu'il la fit tourner sur elle-même et la jeta à ses pieds.

—Allons ! allons ! dit-il avec un petit ricanement, ce n'est pas encore trop mal pour un homme seul ; et maintenant... un enfant se chargerait du reste.

Il plongea son bras de toute sa longueur dans le trou béant.

Mais il y a loin, dit le proverbe, de la coupe aux lèvres.

Au moment où il retirait son bras, ramenant un objet dont il put à peine démêler la forme au toucher, un rayon de lumière vint le frapper au visage et un coup de feu retentit, qui remplit la voûte du souterrain de grondements éclatants et prolongés.

C'était le comte qui avait tiré.

Il revenait, l'avait aperçu, et avait fait feu !

—Le misérable ! s'écria-t-il en se précipitant sur Camnade.

Seulement, quand il arriva près du rocher, il n'y avait plus personne.

Où était-il passé ?

Le comte ne s'y appesantit pas : tout entier à son but, il vérifia à son tour l'état de la cachette plongea à diverses reprises sa main frémissante dans le trou, et au bout de quelques minutes accordées à cette recherche obstinée, il recula de deux pas, les joues livides,

l'oeil hagard, la lèvre tordue par une contraction hideuse.

—Malédiction! grommela-t-il en labourant son crâne de ses dix doigts affolés.

—Qu'y a-t-il? fit Lambert en se rapprochant.

—La cassette a disparu.

—Ah! ah! il en est bien capable.

—Tu le connais?

—Pardieu! c'est Caminade.

Le comte se redressa terrible en brandissant son revolver.

—Mais il ne peut être loin, dit-il d'un ton énergique; il est blessé peut-être.

Lambert fit un mouvement et dirigea les rayons de la lanterne sur le sol.

—Ma foi! dit-il, vous pourriez bien avoir raison.

—Comment cela?

—Il y a du sang là. Regardez.

Ils se penchèrent et virent en effet quelques taches de sang au pied du rocher.

—Cherchons !cherchons !poursuivit le comte... il a dû fuir du côté de la falaise. Viens! et malheur à lui, si nous parvenons à l'atteindre!

Et prenant les devants, il enfila le souterrain qui conduisait à la mer.

C'était bien le chemin que Caminade avait suivi, et de loin en loin, ils relevèrent des empreintes de pas dans la terre humide.

Caminade était blessé, mais il ne songeait guère à sa blessure.

Il comprenait le danger qui'l courait... et n'ignorait pas qu'il avait affaire à deux hommes qui ne reculeraient pas devant un assassinat; il avait donc détalé avec toute la vitesse de ses jambes.

Le trajet était long; mais il l'avait déjà fait pour

venir, il connaissait un peu les êtres... il le franchit en quelques minutes.

Malheureusement, comme il approchait de la porte qui donnait sur la falaise, il entendit derrière lui, un bruit de pas précipités.

C'était le comte et Lambert. Il n'était que temps de disparaître, et il redoubla de vitesse.

Mais, il avait déjà perdu beaucoup de sang; il sentait maintenant une brûlure intolérable à l'épaule; et une sueur froide mouillait son front.

Enfin, il atteignit la porte, l'ouvrit et la referma précipitamment: puis ayant, par excès de prudence, brisé une pointe de son ciseau froid dans la serrure, il se glissa le long de la falaise et courut à une barque qui était amarrée à quelque distance.

Cette barque l'avait amené là, deux heures auparavant, et le patron l'attendait.

Caminade sauta vivement dans la chaloupe.

—Maintenant! dit-il au patron, pousse au large... et plus vite que ça.

C'est tout ce qu'il put dire! Il se laissa tomber harassé sur un des bancs.

Il était à bout de force, mais il était sauvé!

Le lendemain, bien des choses se passèrent au château de Pratmeur, et nous ne pouvons nous dispenser de les relater car elles sont le complément des faits que nous venons de raconter.

M. Desgranges avait été rapporté presque mourant dans la chambre qu'il occupait; toute la nuit, il avait eu le délire, et le médecin que l'on avait appelé en toute hâte n'avait pas caché qu'il restait peu d'espoir de le sauver.

C'avait été un coup bien dur pour Raymonde, qui savait qu'à la vie du malheureux vieillard était suspendu son dernier espoir, et René, lui aussi, avait entendu

avec une bien douloureuse impression, la déclaration du docteur.

Ni lui ni Horace n'avaient voulu abandonner Raymonde dans la triste situation qui lui était faite et René trouvait, même après l'effondrement de toutes ses espérances, une sorte de soulagement dans la douce communauté qui s'était établie depuis quelques jours entre la jeune fille et lui!

Pendant la matinée, rien de précisément grave ne se passa; mais vers trois heures, l'état de M. Desgranges devint réellement alarmant, et à partir de ce moment, on ne le quitta plus.

On attendait la crise suprême!

Raymonde était assise près du lit, tenant la main du moribond, Laura ne l'avait pas quittée, et René et Horace se tenaient anxieux et attristés, dans une pièce voisine.

D'instant en instant, la poitrine du moribond s'oppressait de plus. C'était comme le prélude du râle, et ce n'est que, de loin en loin, que le calme semblait revenir par instants pour faire place bientôt au désordre et à la fièvre.

Dans un de ces moments de répit, et comme chacun faisait silence, on entendit tout à coup des pas sur le parquet de l'antichambre et presque aussitôt une des femmes de chambre vint parler à voix basse à mademoiselle Pradié.

—Quelqu'un est là, qui demande mademoiselle, dit la femme de chambre.

—Qui cela! demanda Laura.

—M. le comte de Presles.

Laura se leva, et s'empressa au-devant de Mario.

Dès qu'elle le vit, elle fut frappée de la sombre expression répandue sur ses traits.

—Mon Dieu! qu'avez-vous? dit-elle, en l'enveloppant d'un regard épouvanté.

—Ce n'est rien! répondit le comte; je vous expliquerai tout cela... plus tard... pour le moment, j'ai une question à vous adresser.

—Ah! dites!... dites!...

—Vous avez appris ce qui s'est passé cette nuit au château?

—Oui... on me l'a dit: M. Desgranges, pris de délire, a voulu se rendre dans le souterrain, mais il n'a pu aller pusqu'au bout, et on l'a rapporté mourant.

—Que pense le docteur?

—Il a déclaré qu'il ne passerait pas la journée.

Mario pressa son front de sa main nerveuse.

—Bien... Je savais cela... reprit-il avec un court silence... Mais ce n'est pas tout.

—Qu'y a-t-il encore?

—Quand il est descendu, cette nuit, dans le souterrain, M. Desgranges était accompagné, n'est-ce pas?

—Oui... M. Horace de Breuil et M. René d'Harville l'avaient suivi avec Raymonde et ce sont eux qui l'ont rapporté.

—Mais n'y avait-il pas avec eux une autre personne?

—Une autre personne! Qui donc?

—Eh! je l'ignore, puisque je vous le demande.

—On vous aura trompé, sans doute, car je ne vois pas...

Le comte eut un geste impatient.

—Non! non! répliqua-t-il. Ce ne peut être une erreur, puisque je l'ai vu.

—Vous!

—Oui, moi, Laura, moi, comprenez-vous?

Mademoiselle Pradié regarda le comte avec stupeur.

—Vous étiez donc là, vous aussi? balbutia-t-elle en frissonnant.

—Eh! qu'importe! oui, j'y étais; je l'ai vu, et dans notre intérêt à tous les deux, entendez-vous bien, dans notre intérêt, il faut que je sache quel était cet homme,

et surtout ce qui l'attirait, cette nuit, dans les souterrainc du château.

Laura ne répondit pas tout de suite.

Elle était bouleversée; mille pensées incohérentes lui passaient par l'esprit; maintenant, elle n'osait plus regarder le comte et tenait les yeux baissés.

—Soyez assuré, Mario, dit-elle d'un ton troublé, que je ferai tout pour obtenir le renseignement que vous désirez... Mon Dieu! je ne sais comment vous dire... Tenez, voilà que j'ai peur! Au moins, vous ne courez aucun danger... il n'y a rien dans ce qui se passe qui puisse être une menace pour vous... je veux dire pour notre bonheur?

—Non: ne craignez rien, Laura, répondit le comte d'une voix radoucie... Si vous me voyez ainsi agité, c'est précisément parce que je veux rassurer votre coeur... Ceci est la dernière épreuve, et à tout prix, croyez-moi, à tout prix, il faut que nous en sortions.

—Eh bien, il faut voir... je vais interroger... et même, attendez! maintenant je me rappelle...

—Quoi?

—On a vu depuis deux jours un homme rôder autour du château.

—Qui a dit cela?

—Notre fermier.

—Où est-il?

—Venez! venez! il ne peut être loin... nous lui parlerons... et peut-être...

Et elle entraîna le comte, qui la suivit avec empressement.

Quelques minutes plus tard, ils rencontraient le fermier à qui Laura transmettait les questions de Mario.

Dès les premiers mots, le fermier fit un signe d'intelligence.

—Je vois ce que c'est, répondit-il; depuis trois jours, en effet, j'ai vu...

—Un homme? interrompit le comte.

—Oui, un homme qui allait et venait du côté de la falaise et je l'ai surveillé: mais ce n'est qu'hier...

—Hier?

—Je l'avais aperçu sur le coup de dix heures et je m'étais mis sur sa piste, mais faut croire qu'il a été plus malin que moi, car tout d'un coup, je l'ai vu disparaître.

—Où cela?

—Dans les rochers.

—Et vous ne l'avez pas revu?

—Ca été long... car ce n'est que sur le coup d'une heure, que j'ai entendu des pas précipités, et que mon homme a passé devant moi comme un trait.

—Où est-il allé?

—Il y avait sur la grève une barque qui l'attendait; il s'y est jeté, a aidé de pousser au large et s'est éloigné.

—Dans quelle direction?

—Oh! ça, c'est facile à savoir: j'ai reconnu la barque; elle appartient à Henry, le meilleur marin du pays; et c'est à Trémel qu'il a dû aller accoster.

—Vous en êtes sûr?

—Dame! autant qu'on peut être sûr de quelque chose dans ce monde-ci!

Le comte mit cinq francs dans la main du fermier.

—Bien... merci... Vous pouvez vous retirer, dit-il.

Et pendant que le fermier disparaissait, il se tourna vers Laura.

—Je vous quitte, poursuivit-il d'un ton rapide. Je vous l'ai dit, il faut que je vois cet homme, et dès que je serai délivré de toute appréhension de ce côté, je reviendrai, Laura, et cette fois pour ne plus vous quitter.

Une heure plus tard il arrivait au bourg de Trémel, se faisait indiquer la demeure du patron Henry et s'y rendait sans perdre de temps.

Le vieux marin était sur le pas de sa maison, en

train de raccommoder ses filets de pêche. Le comte alla droit à lui.

—C'est bien vous qui vous nommez Henry? demanda-t-il en portant la main à son chapeau.

—Oui, monsieur, répondit le vieux patron en ôtant son bonnet, qu'y a-t-il pour le service de monsieur?

—Voici ce dont il s'agit. Mais d'abord il est bon peut-être que vous sachiez que je suis le comte de Presles, ami de madame Pradié, et que c'est au nom de mademoiselle Laura que je fais cette démarche auprès de vous.

Le marin inclina la tête.

—Mademoiselle Laura, répondit-il, est la meilleure personne que je connaisse, et nous ferons ici, au pays, tout ce qu'elle pourra nous demander.

—C'est parfait!... Eh bien, mademoiselle Laura a appris que vous aviez conduit cette nuit, à la pointe du château, un homme que vous avez dû ramener à Trémel vers une heure du matin. — Est-ce vrai?

—C'est vrai, répondit Henry.

—Connaissez-vous cet homme?

—Non.

—D'où venait-il?

—De Paris.

—Et qui l'amenait à Trémel?

—Je vais vous dire, monsieur; il paraît qu'l est facteur à la halle de Paris et qu'il était venu pour s'entendre avec les pêcheurs du bourg, au sujet de la vente de leurs poissons.

—Vous a-t-il donné son nom et son adresse?

—*Bourguignon*, rue des Halles, 23. — Est-ce que monsieur le connaîtrait, par hasard?

Le comte réprima un geste irrité.

—Non! je ne le connais pas, répliqua-t-il, mais répondez-moi, je vous prie; cet homme, ce *Bourguignon*...

quand vous l'avez ramené, vers une heure, cette nuit, il était blessé, n'est-ce pas?

Le vieux marin remua la tête.

—Blessé! oui ,répondit-il, et assez grièvement; de sorte qu'à peine arrivé chez moi, je n'ai eu que le temps de le panser; je l'ai fait coucher dans mon lit, et quand il a eu avalé un bon verre de grog chaud, il a fait un somme jusqu'à dix heures du matin.

—Et peut-être dort-il toujours? acheva le comte en esquissant un sourire.

Le marin releva le front en haussant les épaules.

—Lui, répondit-il, ah! il y a beau temps qu'il est parti.

—Comment?

—Dès qu'il a eu les yeux ouverts, il a demandé un cheval et une voiture, et il s'est fait conduire à la première station.

—De sorte qu'à cette heure...

—A cette heure ,il court sur la route de Paris!

Le comte se mordit les lèvres.

—Parti! parti! dit-il... Que faire... Comment le rejoindre?

—Eh! pardieu! c'est bien simple, interrompit une voix derrière lui; il n'y a qu'à suivre l'exemple qu'il nous donne... il a pris un train, nous prendrons le suivant, et nous arriverons à Paris quelques heures après lui.

C'était Lambert qui venait de parler.

—Et une fois à Paris, poursuivit-il, où retrouveras-tu cet homme?

—Oh! ça, ce n'est pas malin.

—Tu le connais, alors?

—Ne vous l'ai-je pas dit cette nuit. C'est Caminade!

—Et tu sais où il demeure?

—*Hôtel Brady*, la nuit; et dans le jour, boulevard Saint-Denis à la *Chartreuse*.

—Eh bien! soit, fit le comte; aussi bien, rien ne nous retient plus ici. M. Desgranges est mourant...

—Dites qu'il est mort! J'en arrive.

—Partons donc! conclut le comte. Hâtons-nous, et malheur à ce Caminade, si je parviens à le rejoindre.

Fin de la première partie.

DEUXIÈME PARTIE

I

La Cagnotte avait débuté un samedi soir et le lendemain, dimanche, sur toute la ligne des boulevards, on s'arrachait les journaux pour lire les détails de la représentation qui avait été un véritable triomphe.

Bis, rappels, bouquets, rien n'avait manqué à la fête et la Cagnotte avait été littéralement ensevelie sous les fleurs.

On n'allait parler que d'elle pendant huit jours.

Elle était rentrée enivrée, étourdie de ce succès qui dépassait toutes ses espérances, et elle n'avait voulu recevoir personne, pour pouvoir penser à son aise et ne point se laisser distraire des vives émotions par lesquelles elle venait de passer et qui duraient encore.

Seulement, comme elle se disposait à quitter sa loge, elle avait aperçu Horace et lui avait tendu la main.

—Ne me dites rien ce soir, lui avait-elle dit, en souriant avec abandon ; je suis brisée ; je veux être seule. Mais, demain, à deux heures, chez moi, je vous attendrai...

Et elle s'éloignait déjà, quand elle se retourna vivement et fit signe à Horace, qui accourut.

—Un mot encore, dit-elle; je n'ai pas vu Caminade: savez-vous s'il était dans la salle?

—Je ne l'ai point aperçu, répondit Horace; mais je ne suis arrivé que tard, et il n'est pas étonnant...

—Cela m'inquiète, lui, si dévoué, manquer à ma première.

—En effet; voulez-vous que j'aille à sa recherche?

—C'est inutile. S'il est à Paris, il viendra demain matin. Seulement, vous-même, avant de venir...

—J'aurai passé à l'Hôtel Brady, et je vous dirai...

—C'est cela. Je compte sur vous... à demain.

Le lendemain, la Cagnotte se leva fort tard.

Dès l'aube, on avait encore apporté des bouquets; le salon en était encombré; et les consoles du boudoir étaient couvertes de lettres tombées des grandes coupes trop pleines.

Elle donna un coup d'oeil à tout: parcourut ces billets parfumés qui étaient comme l'épilogue de son succès si vif de la veille, et il était deux heures environ quand elle fut prête à recevoir.

Le timbre retentit et on vint annoncer M. Horace de Breuil, qui fut aussitôt introduit.

Dès qu'ils furent seuls, Horace s'assit sur un fauteuil que la Cagnotte lui indiquait, et lui prit la main qu'il baisa longuement.

—Combien vous me rendez heureux, dit-il, d'un ton pénétré... j'avais autrefois entrevu ce bonheur comme dans un rêve... Mais j'étais si loin de m'attendre, et il me semblait si impossible...

—Ne parlons plus de cela, interrompit la Cagnotte, en rougissant, vous savez que je suis inquiète... et je veux que vous me rassuriez... J'ai remué toutes ces cartes et toutes ces lettres, et je n'y ai rien trouvé qui me donne des nouvelles de Caminade. N'avez-vous pas été plus heureux de votre côté... et ne savez-vous pas

ce qu'il est devenu?... Lui! m'abandonner ainsi, c'est invraisemblable.

Horace avait un pli soucieux sur le front.

—Vous avez raison, répondit-il, et je ne suis pas moi-même sans quelque inquiétude.

—Avez-vous passé à l'*Hôtel Brady?*

—J'en sors.

—Et vous n'avez pas vu Caminade?

—Caminade n'a pas reparu depuis son départ pour le château de Pratmeur.

—Mais au château! vous l'avez vu; vous lui avez parlé?

—Il s'est passé tant de choses là-bas, depuis cinq jours, que c'est à peine si j'ai pu échanger quelques mots avec lui.

—Ah! tenez! voilà que j'ai peur: vous ne supposez pas au moins qu'il puisse lui être arrivé rien de fâcheux?

—Je l'espère... Mais il ne faut pas se payer d'illusions... et je trouve vraiment inexplicable qu'il n'ait pas cru devoir donner signe de vie.

—Que craignez-vous donc?... Caminade n'a pas d'ennemis!

—Il n'en avait pas il y a huit jours... mais depuis...

—Depuis?

Horace se tut un moment, comme pour réfléchir; puis il reprit:

—Voyez-vous, dit-il, il y a deux hommes qui, à cette heure, doivent être, plus que vous encore, impatients d'avoir des nouvelles de notre ami.

—Qui cela?

—Le comte de Presles et Lambert.

—Je croyais que ce dernier était l'ami de Caminade?

—Lambert n'est l'ami que de celui qui le paye, et pour le moment, il est aux gages du comte de Presles.

—Mais le comte ne peut en vouloir à Caminade... il est probable qu'il ne le connaît même pas.

—Détrompez-vous... il y a une chose que je ne vous ai pas dite, et qui m'a frappé, ce matin, quand je me suis présenté à l'*Hôtel Brady*.

—Qu'est-ce donc?

—J'avais à peine formulé ma question au concierge du boulevard de Strasbourg, qu'il a fait un mouvement, et m'a regardé de travers, et comme je m'étonnais de cette attitude, l'excellent homme s'est excusé avec empressement, en me disant que depuis la veille, on était venu plus de dix fois, lui adresser la même question, et que ça finissait par l'agacer; car il croyait voir là le commencement d'une scie qu'il ne supporterait certainement pas: et il a ajouté: M. Caminade est assurément un artiste que j'estime, mais tout de même, il ne faut pas qu'il me prenne pour le plastron de ses cascades.

—Et vous ne savez pas quelles sont les personnes qui sont allées le demander avec cette insistance?

—J'avais glissé une pièce de cinq francs dans la main du concierge, et cette générosité me l'avait tout à fait conquis, de sorte qu'il n'a pas hésité à me satisfaire, et que je n'ai plus l'ombre d'un doute sur l'idendité de ces personnes.

—C'est Lambert?

—Lambert... et le comte de Presles.

La Cagnotte garda le silence, et, à son tour, elle se prit à réfléchir.

Ce ne fut pas long...

—Après tout, dit-elle peu après, ce renseignement que vous me donnez là, est plutôt de nature à nous rassurer qu'à nous inquiéter.

—Comment?

—Si le comte et Lambert mettent tant d'insistance à demander des nouvelles de Caminade, c'est qu'ils ignorent en quel lieu le trouver, et que, provisoirement

du moins, tant qu'ils ne l'auront pas découvert, il n'a rien à redouter d'eux.

—C'est juste! et un autre fait qui attesterait au besoin la justesse de votre observation, c'est que, depuis hier, il m'a semblé que mon hôtel à moi-même est l'objet d'une surveillance spéciale, qui sait! peut-être suppose-t-on, ne trouvant pas Caminade à l'*Hôtel Brady*, que je l'ai pu recueillir chez moi!

—C'est probable.

—Enfin, quoi qu'il en soit, il faut veiller et j'ai pu obtenir du concierge de l'*Hôtel Brady*, que l'on me préviendrait dès que quelque chose de nouveau se produirait. Au surplus, je ne perdrai pas de vue la rue Culture-Sainte-Catherine, et de ce côté, par René ou par Raymonde, peut-être, quelque incident inattendu viendra-t-il nous éclairer.

Ils en étaient là de leurs conversation, quand le timbre se fit entendre et qu'une femme de chambre entra.

—Que voulez-vous ?demanda la Cagnotte: je vous avais dit que je ne recevais pas...

—Que madame m'excuse, répondit la jolie soubrette, en regardant effrontément Horace, c'est qu'il y a là quelqu'un qui insiste beaucoup pour parler à madame.

—Je n'y suis pas.

—C'est ce que j'ai répondu.

—Eh bien?...

—La personne m'a prié de remettre seulement cette carte.

—Quelque mendiant! fit Horace en souriant.

—Depuis ce matin c'est une procession, compléta la Cagnotte.

Et nonchalamment elle prit la carte qu'on lui présentait.

Mais elle n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'elle fit un mouvement.

—Ce n'est pas ça? dit Horace qui l'observait.

—Non!... et c'est bizarre.

—Qu'est-ce donc?

La Cagnotte passa la carte au jeune gentilhomme. Et celui-ci lut:

BRICOLE

Camelot

—Ah! ah! dit Horace avec enjouement; vous avez des relations avec M. Bricole?

—Est-ce que vous le connaissez?

—Un peu. Que peut-il nous vouloir?

Puis, se frappant le front:

—J'y suis! ajouta-t-il; en sa qualité de camelot, Bricole fait tous les métiers, il m'a vendu quelquefois des billets fort cher à la porte des théâtres; et vraisemblablement il vient réclamer votre protection auprès du bureau de location.

La Cagnotte remua lentement la tête.

—Ce n'est pas cela, répondit-elle toute songeuse; car je me rappelle qu'hier, pendant la représentation, entre le second et le troisième acte, on m'a remis une carte pareille.

—Bricole?

—Non... une sorte de gamin assez mal mis qui s'était faufilé sur la scène avec les machinistes.

—Filoche! c'est Filoche! Mais vous a-t-il dit pourquoi son maître désirait vous parler?

—Il m'a dit seulement que M. Bricole avait une importante communication à me faire, qu'il se présenterait aujourd'hui chez moi, et qu'il me suppliait de le recevoir.

—De sorte que le voilà...

—Que faut-il faire?

—Eh! mais à votre place, je le ferais entrer. Qui

sait! Bricole a des accointances avec Raymonde. Je le soupçonne d'en savoir long sur beaucoup de sujets... et il est peut-être intéressant de l'entendre.

—Vous avez raison.

—Voulez-vous que je me retire?

—Au contraire, restez; puisque vous le connaissez, vous m'aiderez à l'interroger.

En même temps, la Cagnotte fit un signe à la femme de chambre, et quelques secondes après, Bricole faisait son entrée dans le boudoir de la jolie actrice.

Tout autre peut-être, à sa place, eût été intimidé; mais Bricole n'avait plus de ces défaillances, et après s'être incliné devant la jeune femme, il adressa un salut d'intelligence à Horace.

—Monsieur de Breuil! dit-il avec un sourire de satisfaction; eh bien! c'est une vrai chance de vous rencontrer, car j'aurais probablement été vous chercher à votre hôtel.

—Vous avez donc à me parler à moi aussi?

—Oui, monsieur Horace. Et, comme on dit, puisque vous êtes là, je ferai d'une pierre deux coups.

Et sur ces mots il se tourna vers la Cagnotte.

—Je vous suis bien reconnaissant, continua-t-il; j'aurais été fort contrarié de ne pas vous voir, et je crois pouvoir vous assurer que vous ne serez pas fâchée de m'avoir reçu, quand vous saurez... ce qui m'amène.

—C'est grave?... fit la Cagnotte.

—Vous allez en juger!

II

—Et d'abord, reprit-il, après un court silence, il n'est pas inutile que vous sachiez par quel hasard j'ai été amené à vous faire cette visite; vous ignorez peut-être qui je suis, et le métier que j'exerce.

—M. de Breuil me l'a dit, fit la Cagnotte qui, depuis un moment, l'observait, avec une attention toute particulière.

—Alors, ça va marcher tout seul, repartit le père Bricole; je suis donc ce qu'on appelle un camelot, c'est-à-dire que je fais un peu tous les métiers permis; pour cela j'ai toujours sous la main un certain nombre de *camaraux*, qui sont toujours prêts à me venir en aide, et dont j'utilise les talents spéciaux, selon la circonstance, tantôt sur les boulevards, tantôt dans les faubourgs enfin un peu partout et où ça se trouve; or, hier, nous étions une équipe autour des Variétés, et si on a placé des billets dans les grands prix, si on y a vendu des biographies et des portraits de la Cagnotte, ce n'est pas assez de le dire!

—Oui, je sais cela! dit la jolie artiste.

—J'étais donc là, pour surveiller les hommes et les protéger au besoin contre les agents qui sont quelquefois bien durs pour eux... mais, tout en allant et venant, j'observais les gilets à coeur, et les cravates blanches qui fumaient sous le péristyle du théâtre, en attendant l'appel de la sonnette. C'est ainsi que j'aperçus successivement M. de Civry, un de nos bons clients, M. de Fontenay... et M. Horace causant avec plusieurs

de ses amis... mais ce n'étaient pas ceux-là qui m'intéressaient, ou, pour être plus vrai, je ne m'attendais absolument à rien, quand tout à coup... je vis passer une silhouette qui me communiqua un frisson sur toute la peau.

—Qui était-ce donc? demanda Horace.

—M. de Presles.

—Le comte!

—En sautant de son coupé sur le boulevard, il avait relevé le col de son pardessus, mais, en dépit de ces précautions, je l'avais reconnu tout de suite.

—Il a donc assisté à la représentation! interrogea la Cagnotte.

—Je ne l'ai point aperçu... ajouta Horace.

—Il y a à ça une bonne raison... C'est que pendant toute la soirée, il s'est tenu au fond de la loge n° 4 du rez-de-chaussée, et qu'il est sorti avant la fin.

—Vous avez vu tout cela?

—Pardieu! Moi, monsieur Horace, je ne regarde pas à la dépense, et le comte avait à peine passé, que j'étais sur ses talons et que j'allais m'asseoir aux fauteuils d'orchestre avec le dernier billet qui me restait et que j'aurais vendu deux louis comme un liard.

—De sorte, père Bricole, que vous avez applaudi la Cagnotte et contribué au grand succès qu'elle a remporté.

Le père Bricole eut un geste équivoque.

—Pour un succès, répondit-il, on peut dire que ça y est; et ceux qui ont leurs entrées aux *Variétés* peuvent aller se ballader jusqu'à l'hiver prochain! Mais je mentirais si je prétendais que j'y ai contribué.

—Comment!

—Oh! le coeur y était bien... mais l'esprit était absent.

—Expliquez-vous.

—Ca n'est pas compliqué! Car la Cagnotte n'avait

pas plutôt fait son entrée sur la scène, que je m'étais senti saisi et bouleversé.

—Voyez-vous ça...

—Vous n'y êtes pas, monsieur Horace, et quoique madame soit assez jolie et ait assez de talent pour produire cet effet-là, je dois déclarer que la sensation très vive que j'éprouvai provenait d'une tout autre cause.

—Laquelle?

—C'est qu'instantanément je l'avais reconnue!

—Vous l'aviez donc vue auparavant.

—Oui, monsieur Horace, et dans des circonstances telles qu'il n'était pas possible de l'oublier.

—Il y a longtemps?

—Un an.

—Où cela?

—A Angoulême.

—Dans quelles circonstances?

—La nuit où un homme fut assassiné dans le train.

—Beauchamp! le compagnon de M. Desgranges.

—Précisément... vous comprenez... n'est-ce pas... et peut-être madame se rappelle-t-elle également.

En parlant ainsi, le père Bricole s'était tourné vers la Cagnotte; mais la parole resta suspendue à ses lèvres.

La Cagnotte avait tressailli; une pâleur de marbre s'était répandue sur ses traits; elle regardait le vieux camelot avec une sorte d'épouvante.

—S'il m'en souvient! balbutia-t-elle.

—Et peut-être... ne reconnaissez-vous?

—Oui... il me semble... attendez!

—Jean-Louis, Margaine?

—De Sainte-Foy (Gironde)?

—Vous y êtes!

—Eh quoi! c'est vous! mais comment se fait-il?

—Ce serait trop long à raconter.

—On vous a cherché partout, longtemps, pourquoi n'avez-vous pas répondu à l'appel de la justice?

Le visage du père Bricole se rembrunit.

—Ca, dit-il, c'est autre chose, et nous aurons le temps d'en causer; mais pour le moment, et puisque vous avez conservé le souvenir de cette nuit, j'espère que vous n'avez pas oublié non plus les voyageurs qui ont passé par notre compartiment, durant le trajet de Paris à Angoulême. Il y avait là, d'abord, Caminade qui vous accompagnait.

—En effet.

—Puis Lambert, qui avait renouvelé connaissance avec Caminade au buffet d'Orléans.

La Cagnotte fit un signe qui voulait dire oui.

—Enfin, poursuivit le vieux camelot, un jeune homme qui s'était trompé de wagon, et qui est monté en secondes, quoiqu'il fut possesseur d'un billet de premières.

—Oui! oui! je me rappelle... mais il faisait nuit. C'est à peine si j'ai pu entrevoir ses traits... Si bien, que, plus tard, à Paris...

—Vous l'avez revu?

—C'est-à-dire que j'ai vu quelqu'un qui lui ressemblait.

—Et celui-là, c'est le comte de Presles, n'est-ce pas? insista Bricole d'une voix plus âpre. Et l'on vous a dit, à vous aussi, que le comte entretenait des relations étroites et mystérieuses avec ce même Lambert?

—Sans doute.

—Eh bien, croyez-vous qu'il ne serait pas intéressant de rechercher quel sentiment ou quel intérêt a pu approcher ces deux hommes... à quelle oeuvre ils travaillent, quel but criminel ils poursuivent?

—Mais ce n'est guère là l'affaire d'une femme, d'une artiste surtout! fit observer Horace.

—Vous avez raison, monsieur; aussi me suis-je seul chargé de ce soin.

—Et croyez-vous réussir?

—A peu près.

—De sorte, qu'à vos yeux, le comte...

—Le comte de Presle est l'assassin de Beauchamp.

—Diable!... une pareille accusation!... Savez-vous qu'il faudrait autre chose que ces présomptions...

—Aussi, ai-je mieux que cela.

—Pardieu, je serais curieux de savoir.

Le père Bricole fronça les sourcils et se rapprocha.

—Voyons, dit-il d'un ton incisif; vous êtes l'ami de M. René d'Harville, à ce qu'on m'a dit, et vous avez dû apprendre par lui, qui le tenait de mademoiselle Raymonde, qu'après avoir assassiné Beauchamp, le meurtrier a dépouillé M. Desgranges d'un portefeuille dont il était porteur.

—Je sais cela, répondit Horace.

—Eh bien les papiers que contenait ce portefeuille, nous savons depuis quelques jours, qu'ils devaient intéresser tout particulièrement maître Mario, et qu'il s'agissait pour lui de s'approprier des parchemins, à l'aide desquels on aurait pu le déposséder de tous ses droits au titre et à la fortune du comte de Presles.

—Et vous pensez que devant la menace de ce danger...

—Je pense qu'il n'a pas hésité... car il était seul à qui le crime devait profiter.

—C'est grave sans doute, mais cela ne constitue pas une preuve.

—Eh bien! ajoutez à cette première présomption que le comte a disparu de Paris à la veille de l'affaire d'Angoulême; que Lambert est resté à Bordeaux, au lieu de se rendre au Brésil; qu'enfin, bien qu'il fût demeuré en France, les registres du paquebot, où sa place était rete-

nue d'avance, le signalent comme présent à bord, au moment du départ.

—Tout cela est des plus singuliers, en effet, approuva Horace; mais, ceci une fois admis, je ne sais trop quel concours vous pouvez avoir à réclamer de la Cagnotte, ni par conséquent, quel est le but de votre visite.

Le père Bricole devint tout à fait sérieux et il eut un sombre froncement des sourcils.

—Nous sommes sur la piste, répondit-il et, cette fois, j'espère que nous ne nous laisserons pas détourner; mais, pour assurer le succès de notre entreprise, ce n'est pas trop de rallier tous les atouts possibles, et j'avais compté que madame ne nous refuserait pas ceux qu'elle a dans la main.

—Quels atouts? fit la Cagnotte.

—Vous avez vu le comte, pendant la nuit du meurtre.

—J'ai vu un homme qui lui ressemblait, mais je ne puis pas dire que cet homme soit l'assassin que l'on recherche.

—Soit, au moins, vous avez vu ce Lambert?

—Sans aucun doute.

—Et vous pouvez attester qu'il est resté à Bordeaux et que vous l'y avez rencontré après le départ du paquebot.

—Assurément: Caminade, lui aussi, pourrait au besoin en témoigner.

—Cela suffit.

—Malheureusement, nous n'avons pas Caminade sous la main.

—Où est-il?

—Je n'en sais rien, et M. Horace et moi nous sommes même fort inquiets à son sujet.

—Nous le retrouverons.

—Comment?

—Dès ce soir, tous les camelots seront sur le pont; je ferai filer Lambert, le comte, Caminade et les autres, et nous jouerons de malheur si avant quelques jours... Seulement, je vous recommande la plus grande discrétion. La moindre imprudence pourrait tout compromettre et mettre en danger la vie de ceux que nous voulons servir.

—Eh quoi! Vous croyez que le comte...

—Le comte a fait ses preuves, et Lambert n'en est pas à son coup d'essai... Ils vont se remuer, eux aussi, et dès qu'ils se sentirons acculés, il faudra se garer.

—Je vous promets d'être discrète.

—Et promettez-moi également de me tenir au courant, moi et mademoiselle Raymonde, de tout ce que vous pourrez apprendre de nouveau.

—C'est convenu.

—En ce cas, tout ira bien, et je n'ai plus qu'à me retirer, en m'excusant de vous avoir dérangée.

Le père Bricole salua sur ces mots, gagna la porte par laquelle il disparut.

La Cagnotte était restée fort perplexe; son coeur était plein d'appréhension. Son regard parcourait vaguement le boudoir.

Horace s'aperçut de son trouble.

—Chère enfant, dit-il d'une voix tendre, est-ce que les paroles du père Bricole vous auraient laissé quelque sentiment de crainte?

—Non, ce n'est pas cela, répondit la Cagnotte. Mais cette histoire est bien, avouez-le, la plus étrange chose dont on ait entendu parler.

—Assurément...

—Pourquoi ce meurtre? D'où vient ce comte de Presles? Et voyez-vous clair, vous, monsieur le vicomte, dans les causes qui l'auraient poussé au premier crime, et, selon le père Bricole, l'obligeraient à en commettre un nouveau? Jamais je n'ai entendu parler de

pareils mystères, et il n'y a que dans les romans que l'on rencontre de semblables aventures.

Et come Horace souriait, la Cagnotte allait poursuivre.

Mais, tout à coup, elle fit un mouvement.

Son regard venait de s'arrêter sur la console en bois de rose, où l'on avait jeté pêle-mêle, toutes les lettres et cartes arrivées depuis le matin, et elle avait tressailli.

—Qu'avez-vous? fit Horace intrigué.

—Là! là! Voyez-vous cette lettre? dit la Cagnotte.

—Mais il y en a cinq cents.

—Non, mon ami, non! il n'y en a qu'une... Celle-ci... tenez!

Horace suivit la direction de son regard, et aperçut, sur l'énorme morceau de correspondances, une enveloppe qui, par sa forme, ses dimensions exceptionnelles et l'écriture de sa suscription tranchait brutalement sur les autres petits billets au vélin doux et parfumé.

Le jeune gentilhomme s'en empara, et la présenta à la Cagnotte.

—C'était une lettre carrée et massive dont la suscription écrite en caractères grossiers, trahissait une main évidement inexpérimentée, et qui semblait n'avoir pu se glisser en si bonne compagnie, qu'à l'aide de quelque audacieux subterfuge.

—Qui peut bien vous adresser une pareille missive? dit Horace en souriant.

—Quelque machiniste amoureux... repartit la Cagnotte... ou quelque Camelot de la *claque*. Voyez donc: ce doit être drôle.

Horace, machinalement, lut la suscription, et demeura interdit.

—Eh! par exemple! s'écria-t-il... voilà qui est plus fort.

—Quoi donc?

—La lettre est pour moi.

—Ce n'est pas possible!
—Pour moi, vous dis-je... écoutez!

"A Mademoiselle Cagnotte, du théâtre des Variétés
"en son hôtel.

"POUR REMETTRE

"A M. le vicomte Horace de Breuil."

—En effet, ceci est curieux, fit la Cagnotte... eh bien, ouvrez vite!... et voyons de quoi il s'agit...

Sur cette invitation, Horace s'empressa de déchirer l'enveloppe.

III

Le corps de la lettre était de la même écriture que la suscription, et il y avait deux grandes pages du même papier grossier et rugueux.

Mais Horace ne s'appesantit pas sur ce détail, et poussé par une curiosité que partageait la Cagnotte, il en commença immédiatement la lecture.

Nous reproduisons textuellement cette lettre sans rien changer au style :

" Mystère et discrétion !

" Ceci est le scenario peut-être incomplet, mais intéressant d'un drame qui pourra être soumis à l'appréciation d'un de nos auteurs en renom.

" Titre à choisir :

" *Le Souterrain du château de Pratmeur, le bâtard de Trémel, les Mystères de Bretagne.*

" Le héros est un bâtard ; un sombre mystère plane sur les commencements de sa vie. Il a été élevé au bourg de Trémel, en Bretagne, par un vieux pêcheur, pauvre, mais honnête. A l'âge de dix ans, il a été mis au collège. Il ne sait rien ni de son père ni de sa mère. Son père, le comte de Presles, l'a eu d'une jeune fille qui est morte en lui donnant le jour. Le comte, resté seul, s'est mis à voyager et un an plus tard, se trouvant au Brésil, il est devenu amoureux d'une femme de grande beauté mais fort coquette et qui ne devait pas lui être fidèle, ce qu'il n'apprit que plus tard.

" Mais n'anticipons pas sur les événements.

"Le comte était un gaillard fort dissolu; toutefois, il avait bon coeur—ça se voit quelquefois. Avant de s'éloigner peut-être pour toujours, il a assuré le sort de son fils: comme il est puissamment riche, ça ne lui coûte pas grand'chose. Au moment de se marier, il a constitué à son enfant naturel une rente de douze mille livres, et a chargé un vieil ami de sa famille, M. Desgranges, caissier de la Banque de France, de servir la dite rente, soit par trimestre, soit par annuités.

"Puis ayant arrangé ses affaires, et se croyant quitte envers le passé, il est parti, a voyagé et s'est arrêté au Brésil où il s'est marié.

"La comtesse de Presles est ravissante: elle est fort entourée, très courtisée, et malgré la différence d'âge des deux époux, le comte jouit d'un bonheur complet, pendant de longues années. La comtesse lui a donné un fils qui a été accueilli comme une bénédiction du ciel et il semble que rien ne puisse jamais menacer un bonheur aussi parfait!

"Mais le grain de sable!

"Un jour, le malheureux comte apprend que sa femme a des amants, qu'elle ne l'a jamais aimé, et il découvre, par une correspondance qu'un misérable éconduit lui vend, que l'enfant qu'il considère comme le sien, n'est même pas de lui! La preuve est là, manifeste, irréfutable, et l'époux infortuné songe un moment au suicide.

"Mais non! Pourquoi se tuer bêtement, quand on peut se venger?

"D'ailleurs, il a un autre enfant, qui, celui-là, est bien de lui! Il se rappelle comme il a été aimé par la morte de Trémel, et ses yeux se voilent quand il pense au petit être qu'il a abandonné sans s'en occuper jamais!

"Celui-là est bien sa chair et son sang... tandis que l'autre!...

"L'autre est né avec tous les défauts et les vices de sa mère, défauts et vices qui n'ont fait que se développer, et il ne veut pas qu'il porte son nom, ni qu'il hérite de sa fortune.

"Son parti est pris, il revient en France, s'entend avec des hommes de loi, remet à M. Desgranges une déclaration en règle, dans laquelle il reconnaît le bâtard pour son seul fils et son unique héritier.

"Par surcroit de précaution, il se rend lui-même avec le caissier de la Banque à son château de Pratmeur, et pratique dans le rocher un trou profond dans lequel il enfouit une cassette de fer où il a enfermé les doubles des actes authentiques. Puis, tous ces soins pris, rassuré sur l'avenir, il revient à Paris, et se disposé à aller embrasser son enfant.

"Mais celui-ci voyage, il est fort loin, et il n'a plus le temps de l'attendre.

"Les souffrances qu'il a endurées depuis une année ont épuisé ses forces;—il est à bout d'énergie... il sent que la vie lui échappe,—et, en effet, deux mois plus tard, il rend le dernier soupir entre les bras de M. Desgranges, après lui avoir fait jurer, une fois de plus, de veiller sur son fils.

"Maintenant, que va-t-il se passer entre les deux enfants? C'est ce que l'on se réserve d'expliquer aux personnes que ce récit a pu intéresser, et les explications complémentaires viendront quand tout danger aura cessé pour ceux qui ont quelque chose à dire.

"Donc d'ici là, mystère et discrétion!

"P. S.—Réflexion faite, on croit que le meilleur titre serait:

"La cassette de fer."

—Voilà, certes, un étrange document, dit Horace quand il eut achevé la lecture, et j'ai bien quelque idée que c'est l'histoire de René que l'on nous a contée là.

—Mais qui peut nous envoyer cette lettre? fit la Cagnotte.

—Oh! sur ce point, je n'ai point le moindre doute.

—Caminade, n'est-ce pas?

—Parfaitement.

—Mais, pourquoi n'être pas venu lui-même.

—Eh! Il le dit expressément!... il paraît qu'il y a danger à parler et je pense comme lui.

—Enfin, que devons-nous faire?

—Attendre... je verrai René... je me concerterai avec lui et nous aviserons.

—Ah! ce comte de Presles! je voudrais le savoir bien loin.

—Il vous inquiète?

—Pas pour moi!... mais je ne sais quel sentiment il m'inspire; il me semble qu'il me sera fatal.

—Quelle enfant vous êtes!

—Je ne dis pas non... Mais on ne se refait pas... et il me faut prendre comme je suis.

—Je vous prendrais, moi les yeux fermés.

—C'est possible, dit la Cagnotte en souriant; mais, en attendant, vous aller me laisser.

—Déjà!

—J'ai des visites à recevoir.

—Au moins, je vous verrai ce soir dans votre loge.

—Si vous voulez.

—Et vous me permettrez de vous reconduire?

La Cagnotte remua doucement la tête.

—Non! répondit-elle, avec un regard où il y avait cependant bien des promesses; non, mon ami; rappelez-vous ce dont nous sommes convenus... et laissez-moi, avant, vous aimer comme je l'entends.

—Ah! vous êtes cruelle!

—A ce soir!

—A ce soir donc... et dépêchez-vous de m'aimer.

Pendant que ceci se passait chez la Cagnotte, de sin-

guliers événements se préparaient rue Culture-Sainte-Catherine.

Depuis quatre jours on était revenu de Pratmeur, que l'on avait quitté, le soir même de l'enterrement de M. Desgranges.

C'avait été une triste cérémonie, pendant laquelle la pauvre Raymonde avait longuement prié et pleuré.

Ce pauvre vieillard qui venait de la quitter, l'avait aimée, comme si elle eut été son enfant; et maintenant elle allait se trouver seule dans la vie, seule et bien triste!

Qu'allait-elle devenir? Elle n'en savait rien.

Il y avait sans doute, Laura, dont le coeur lui était dévoué et sur l'amitié de laquelle elle avait toujours compté.

Mais, de ce côté, depuis quelque temps, on eût dit qu'il se préparait pour elle une douloureuse déception.

Laura n'était plus la même: au fond des manifestations dont elle accablait Raymonde, celle-ci sentait quelque chose de contraint et de froid. Ce n'était plus la Laura du couvent, toujours gaie, insouciante; maintenant, elle était le plus souvent sombre, et vingt fois Raymonde avait surpris sur ses joues la trace récente de larmes.

Ele avait voulu la questionner à ce sujet, mais toujours elle se dérobait, et on eût dit même que les questions de son amie lui inspiraient un sentiment d'irritation qu'elle ne parvenait pas toujours à dominer.

Raymonde en fut affectée d'autant plus qu'elle ne voulut laisser rien paraître de ce qu'elle éprouvait, et il en résulta que Laura, livrée ainsi à elle-même, s'abandonna sans frein, au désordre des suggestions qui, depuis quelque temps, s'étaient emparées de son esprit.

Cette situation ne pouvait se prolonger sans déterminer une crise fâcheuse; depuis le retour à Paris, elle

avait même pris un caractère plus aigu, et la froideur de Laura s'était encore accentuée.

Raymonde résolut d'en finir, et elle avait un prétexte excellent pour provoquer une explication décisive.

Tant que M. Desgranges vivait, il était naturel qu'elle accepta l'hospitalité que lui offrait madame Pradié, mais du moment que l'ex-caissier avait cessé de vivre, il devenait impossible qu'elle subit plus longtemps une position que l'attitude de Laura allait rendre presque humiliante.

Son parti fut vite pris.

La mort de M. Desgranges, l'avait fait libre et riche. Dès le lendemain de son retour à Paris, Raymonde recevait la visite de Me Durandeau, notaire, et elle apprenait que le défunt lui avait légué toute sa fortune, par un testament en bonne et due forme. C'était l'avenir modeste assuré ; elle n'avait plus besoin de personne, et elle n'en demandait pas davantage.

Aussi, le soir même de ce jour, après avoir dîné seule dans ce pavillon si plein encore de souvenirs attendrissants, elle gagna l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, et demanda à parler à madame Pradié.

—Tu voulais parler à ma mère, dit-elle d'un ton un peu contraint, elle est sortie pour quelques heures, et j'ai pensé qu'en son absence...

—Je te remercie, répondit Raymonde, ce n'est pas à toi que je voulais m'adresser d'abord ; mais il n'est pas inutile que tu connaisses ce que j'avais à dire à madame Pradié, car mon intention était d'aller te trouver, après l'avoir vue.

—De quoi s'agit-il donc ? interrogea Laura, inquiète.

—D'une résolution que j'ai prise depuis quelques jours.

—Quelle résolution ?

—Je vais vous quitter.

—Que dis-tu?

—On a été si bon pour moi ici, que j'ai sans doute abusé de la sympathie que l'on me témoignait: je ne veux pas prolonger plus longtemps une situation qui pourrait devenir pénible.

—Tu t'es décidée bien promptement.

—La mort de M. Desgranges explique ma détermination.

—Ma mère en sera douloureusement affectée et j'espère encore qu'elle te fera revenir...

—Ne le crois pas.

—Mais... le motif que tu allègues, n'est pas le seul qui provoque ton départ.

—Qu'importe!

—Il y en a d'autres que tu ne veux pas dire.

—Peut-être!

—Mon amitié t'est devenue importune ou suspecte!

Raymonde enveloppa son amie d'un regard où il y avait une profonde amertume et peut-être allait-elle répliquer,—mais elle se contint.

—N'abordons pas ce sujet, répondit-elle d'une voix ferme: il ne pourrait que nous irriter toutes deux et il est préférable de n'y pas toucher: d'ailleurs la raison que je t'ai donnée est sérieuse: on n'a pas à en chercher d'autres; la mort de M. Desgranges, en me faisant libre, ne m'a pas affranchie des devoirs que j'ai à remplir. Je me suis imposé une mission sacrée; je l'ai poursuivie à travers tous les obstacles, et ce n'est pas au moment d'atteindre le but que je m'arrêterai.

—Et puis, ajouta-t-elle avec un pli ironique à la lèvre, ce qui pouvait t'intéresser naguère doit te laisser bien indifférente aujourd'hui! L'amitié que tu me témoignais a fait place à un sentiment plus fort et plus puissant; tu aimes avec tout l'oubli, tout l'emportement que nous apportons, nous autres, dans notre premier amour! et ce ne sont pas nos pauvres souvenirs de cou-

vent qui prévaudront contre l'amour que tu éprouves. Aime donc, deviens vite comtesse de Presles, puisque c'est là ce que tu veux, et crois bien que personne, pas même ta mère, ne se réjouira plus saintement que moi, du bonheur que Dieu t'aura envoyé!

Après avoir parlé ainsi, Raymonde fit quelques pas vers la porte pour se retirer... Mais comme elle en atteignait le seuil, elle se retourna et revint lentement vers mademoiselle Pradié.

—Seulement... écoute encore, reprit-elle d'un ton ému: si, par impossible, un jour, tu étais trompée dans ton affection: si quelque catastrophe imprévue venait te menacer, si enfin tu te retrouvais seule, désespérée, l'âme brisée par la plus épouvantable des déceptions, rappelle-toi, ô ma Laura, qui me fut si chère, rappelle-toi qu'il te restera toujours une amie dévouée, dans le coeur de laquelle tu pourras te réfugier.

—Raymonde! balbutia Laura, avec un sanglot qu'elle ne put étouffer.

—Adieu!

—Non! non! ne pars pas, je t'en conjure... si tu savais comme je t'aime!

Raymonde lui prit le front dans ses deux mains, le baisa à dix reprises, et s'éloigna à pas rapides sans proférer une parole.

Laura était retombée anéantie sur le divan du boudoir.

Son coeur battait avec une âpre violence; ses bras pressaient sa poitrine près d'éclater. On eût dit que la vie allait l'abandonner.

Raymonde partie, il lui semblait que tout à coup le vide s'était fait autour d'elle. Qu'allait-elle devenir... quelle existence allait être la sienne?

Et puis, à travers ses défaillances, elle éprouvait une sensation bizarre: les dernières paroles de son amie frappaient encore son coeur.

"Si quelque jour, tu te retrouvais seule, désespérée, l'âme brisée par la plus épouvantable des déceptions!..."

Elle avait dit cela... C'était donc possible!

Mais non!

Elle aimait le comte de Presles... et le comte l'aimait, comme il n'avait jamais aimé!

De cela elle était sûre.

Et, réfugiée dans cet amour, ainsi que dans une forteresse inexpugnable, qu'avait-elle à redouter... de quelle déception pouvait-il être question?

Elle essuya doucement les larmes qui baignaient ses joues; le sourire était revenu sur ses lèvres; elle releva le front.

A quelques pas devant elle se tenait le comte de Presles qu'elle n'avait pas entendu venir.

Ses dernières appréhensions se dissipèrent à cette vue, et elle courut à lui les mains tendues.

IV

—Vous pleurez! fit le comte, en l'attirant doucement contre sa poitrine.

—Ce n'est rien... ce n'est rien, dit la jeune fille; vous voilà... tout est fini.

—Qui donc vous a causé ce chagrin?

—Personne.

—Ah! voilà que vous mentez!

—Oui, c'est vrai, j'ai tort... mais c'est qu'aussi...

—Vous n'osez dire! je gage qu'il s'agit toujours de votre amie.

—Vous ne l'aimez pas! vous lui en voulez...

—Ai-je deviné?

—Sans doute.

—Que vous a-t-elle dit encore?

—Elle ne m'a pas parlé de vous.

—Ceci est méritoire.

—Ne raillez pas. Je suis fort troublée. Savez-vous ce qu'elle venait m'annoncer?

—Qu'est-ce donc?

—Elle part.

—Elle quitte Paris! fit le comte avec un geste de surprise.

—Non, mais elle se sépare de nous, et vous comprenez! C'était une si douce habitude: avant que je vous eusse rencontré, je n'aurais jamais cru que je pourrais vivre loin d'elle.

—Chère Laura!

La jeune fille entraîna le comte vers le divan, le fit

asseoir à ses côtés, et lui prit les mains.

—Mais, voyons! dit-elle avec enjouement; n'avez-vous pas une grosse nouvelle à m'apprendre; vous deviez voir ma mère cet après-midi, et vous m'avez dit que vous lui demanderiez ma main. Vous l'avez fait?

A cette question un nuage vint assombrir le front du comte, et en remarquant l'expression qui se répandit sur ses traits, Laura se sentit frissonner.

—Mon Dieu! parlez vite, s'écria-t-elle; est-ce que ma mère aurait repoussé votre demande?

Le comte fit un geste négatif.

—Non, répondit-il; madame Pradié a été, au contraire, de tous points charmante, [illegible] des plus encourageants.

—A la bonne heure!

—Elle m'a dit qu'elle s'était bien aperçue que je vous aimais, et elle a ajouté qu'elle croyait aussi que je ne vous étais pas indifférent.

—Indifférent! Mario!...

—Enfin, elle a ajouté que dans cette situation, et pour ne pas être accusée plus tard de légèreté, elle avait, depuis quelque temps déjà, réclamé les bons conseils d'un ancien ami de M. Pradié, qui occupe aujourd'hui une position considérable dans la magistrature de Paris.

—M. Ménager?

—Je crois, en effet, que c'est le nom que m'a donné madame Pradié.

—M. Ménager est juge d'instruction; il m'a connue tout enfant. Ce fut le meilleur ami de mon père. Qu'a-t-il dit?

—Rien encore.

—Mais ma mère doit le voir.

—Aujourd'hui même.

—Et quand vous fera-t-elle connaître sa réponse?

—Elle m'a remis à deux ou trois jours.

—Que de retards, et combien ils m'offensent pour vous.

Le comte protesta du geste.

—Pourquoi donc, chère enfant aimée, répondit-il avec un tendre sourire, n'est-il pas naturel qu'une mère désire s'entourer de toutes les garanties qui doivent assurer le bonheur de son enfant; qui pourrait s'en montrer offensé; moi, moins que tout autre; ne suis-je pas un étranger dans votre monde?... on me connaît peu à Paris; ou l'on m'y connaît mal; je rougirais de devoir mon bonheur à une surprise... et je veux, au contraire, que le jour où je conduirai ma belle comtesse à l'hôtel, tout le monde sache bien que votre époux peut marcher de pair avec les plus nobles et les plus fiers gentilshommes... N'est-ce pas cela que vous voulez aussi?

Laura écoutait enivrée; quand il eut fini, elle lui noua ses deux bras autour du cou.

—O Mario! Mario! dit-elle, en abandonnant son front à ses baisers. Combien j'aurai à remercier Dieu de m'avoir placée sur votre route. Jamais! non, jamais, le coeur d'aucune femme n'a contenu autant d'ivresse.

—Vous êtes heureuse!

—Vous le demandez.

—Eh bien, c'est ainsi que je vous aime! et désormais, j'espère que je ne vous trouverai plus, comme tout à l'heure, le coeur gros et les yeux voilés de larmes.

A ces mots qui lui rappelaient sa conversation avec Raymonde, Laura ne put s'empêcher de tressaillir.

—Pauvre Raymonde! balbutia-t-elle avec un soupir.

—Vous la regrettez? fit le comte.

—Ah! j'y penserai souvent... C'est comme si une partie de mon coeur se détachait de moi-même!... Que va-t-elle devenir?

—Ne vous inquiétez pas ainsi, chère enfant, car mademoiselle Raymonde me paraît une nature plus énergique que vous ne le supposez. Elle a, m'avez-vous dit un jour, donné à sa vie un but mystérieux, dont aucune amitié, aucun amour ne saurait la détourner. Eh bien! elle ira à ce but et je ne serais pas surpris même que, dans ces derniers temps, votre amitié ne l'ait pas quelquefois singulièrement gênée.

Laura regarda le comte avec étonnement.

—Qui vous a dit cela? interrogea-t-elle d'un ton presque effaré.

—Vous en seriez-vous aperçue vous-même?

—Mais...

—Répondez!

—Eh bien... oui. C'est vrai!... et tout à l'heure encore...

—Quoi donc?

—Cela me revient à présent... elle me menaçait de quelque catastrophe imprévue, de la plus cruelle des déceptions... et je ne puis douter, maintenant, que c'est à vous qu'elle faisait allusion.

—Enfin, que disait-elle?

—Eh! le sais-je, mon Dieu... elle était nerveuse, irritée... je n'ai pas écouté, ou j'ai mal entendu... et puis, fallait-il donc croire que c'est à vous que ces menaces s'adressaient... C'est impossible... et pourtant, si cela était, Mario! il faudrait ne me rien cacher... il faudrait tout me confier... Vous m'avez dit un jour, que vous aviez été obligé de fuir votre pays... et, apprenant que vous étiez malheureux, moi, je ne vous en ai aimé que davantage!... eh bien, si vous courez encore quelque danger, n'hésitez pas, dites-le-moi franchement; ne craignez pas de m'effrayer... je suis forte, je serai courageuse... et s'il faut donner ma vie... vous savez bien, n'est-ce pas, qu'elle est toute à vous, et que vous n'avez qu'une parole à prononcer!

Le comte ne répondit pas tout de suite... il regardait tendrement la pauvre fille qui s'abandonnait à lui, et tout son être semblait absorbé dans cette muette contemplation.

—Chère Laura, dit-il enfin... béni soit Dieu qui a réservé à ma vie, cette joie suprême de votre amour!... Mais rassurez-vous... S'il est vrai que je coure encore quelque danger à l'heure où je vous parle, je vous promets que tout sera fini avant peu; j'espère que madame Pradié ne voudra pas retarder plus longtemps mon bonheur qui doit être aussi le vôtre ,et quand on me verra vous conduire à l'autel, il faudra bien que toutes les calomnies se taisent!...

—Mais Raymonde! balbutia timidement Laura.

—Quant à cette jeune fille, dont je vous expliquerai dans quelques jours la conduite mystérieuse et les desseins perfides, dès aujourd'hui, je vais prendre des mesures pour la mettre dans l'impuissance de me nuire.

—Que comtez-vous faire?

Ne me le demandez pas; je ne sais encore: mais il est temps de sortir de cette situation qui vous alarme, et je vous jure...

—Mario! n'oubliez pas que Raymonde a été ma meilleure amie.

—Vous la défendez?

—Soyez bon... Moi, je veux qu'il n'y ait pas le moindre nuage sur notre bonheur.

Le comte s'inclina avec un doux regard.

—Il sera donc fait comme vous le désirez, dit-il mais veillez bien vous-même sur ceux qui vous entourent... Ne leur dites rien des précautions que je vous ai faites, et quand nous nous verrons.

—Ce sera demain?

—Probablement.

—Demain alors... si quelque incident survenait d'ici là, faites-moi savoir, j'en serais prévenue à l'instant même.

—Je vous le promets.

Le comte sortit sur cette assurance et traversa le parc pour gagner la rue Payenne.

Il était onze heures ; la rue était déserte, le temps fort sombre.

Le comte plongea à plusieurs reprises son regard à droite et à gauche, et finit par jeter dans la nuit un coup de sifflet strident.

Presque aussitôt, un homme se détacha de l'ombre d'une porte et vint à sa rencontre.

—Lambert! fit Mario: c'est toi! bien!... qu'as-tu à m'apprendre?

—Rien! répondit Lambert.

—Tu n'as pas découvert Caminade?

—Je n'ai rien découvert du tout.

—Quoi... pas même un indice... un soupçon?

—Pas même ça.

Mario eut un geste de violente colère.

—Le misérable! grommela-t-il, et c'est lui, lui! qui a en sa possession la cassette du château de Pratmeur.

—Là-dessus, il n'y a pas d'illusion à se faire.

—Mais tu as dû *filer* les personnes que je t'ai désignées.

—Je les ai filées avec toute la conscience dont je suis capable.

—René?

—Oh! celui-là, il est amoureux, et on dirait que tout ce qui se passe ne le regarde pas.

—Mais Horace?

—Lui, c'est différent! il est amoureux aussi, mais ça ne le gêne point et il a eu le temps d'aller deux fois à l'*Hôtel Brady*.

—Cela prouve qu'il ne connaît pas plus que nous la retraite de Caminade.

—C'est ce que je me suis dit.

—Que faire? que faire? murmura le comte, les dents serrés, avec une hideuse contraction aux sourcils.

Il y eut un silence.

Ils marchaient à pas lents vers la rue du Parc-Royal, et tournèrent, une fois là, vers le boulevard.

Au bout d'un moment, Mario s'arrêta.

—Et Raymonde? dit-il tout à coup, d'un accent plein de haine.

—Oh! celle-là, répondit Lambert, je crois qu'il faut ouvrir l'oeil.

—Comment?

—Elle se remue. Elle a mis en campagne Bricole, Filoche, toute son équipe de camelots, et il est certain qu'ils manigancent quelque chose.

—Quoi?

—Quelque traquenard.

—Contre moi?

—Contre vous, peut-être; mais, à coup sûr, contre Bibi.

—Qui peut te donner lieu de le penser?

—Bah! un enfant s'en serait aperçu!... Car pendant que je reconduisais... de loin... M. Horace de Breuil, j'ai bien remarqué qu'on me reconduisait moi-même.

—Enfin, quelle intention supposes-tu à Raymonde?

Lambert remua la tête et pinça ses lèvres.

—Elle aime le René d'Harville ,répondit-il; il ne faut pas oublier ça: et chez les femmes, quand le coeur et l'intérêt sont d'accords, il est prudent de s'attendre à tout.

—Que peut-elle?...

—Pas grand'chose peut-être: mais tout de même...

Le comte serra énergiquement le bras de son compagnon.

—Ah! si on pouvait retrouver ce Caminade! balbutia-t-il avec rage.

—Ces papiers, une fois anéantis, je n'aurais plus rien à craindre...

—Et tout le monde serait content, acheva Lambert qui accompagna ces paroles d'un rire goguenard.

Mais au même moment il s'arrêta et entraîna Mario à l'écart.

Ils venaient d'atteindre la place des Vosges.

—Qu'as-tu donc? interrogea le comte surpris.

—Plus bas! plus bas! répondit Lambert.

Et ils allèrent se réfugier derrière l'énorme pilier de l'une des arcades.

—Enfin... m'expliqueras-tu! fit Mario, qui ne comprenait pas.

—Regardez... à gauche... sur le trottoir.

—Je vois un homme.

—C'est cela.

—Est-ce que tu le connais?

Lambert haussa les épaules.

—Si je le connais, répliqua-t-il... mais rien qu'à sa façon de lancer la jambe droite... voyez! il n'y en a pas deux qui se permettent ces effets de cuisse.

—Qui est-ce donc?

—Caminade.

—Tu es sûr?

Lambert étouffa un petit rire ironique.

—Ah! il est bien grimé cependant, poursuivit-il; il a endossé, pour la circonstance, un complet de charbonnier qui ne lui va pas mal; mais on ne change pas sa nature, et le cabotin se trahit toujours en dépit de tous les costumes.

—Si c'est lui, il faut le suivre.

—Pardieu...

—Qu'allons-nous faire?

—A deux, nous nous gênerions. Vous allez donc me laisser opérer seul. Je le suivrai! S'il se ballade à pied, je l'emboîterai à distance; s'il prend une voiture,

je monterai derrière, et j'arriverai en même temps que lui!

—Ah! puisses-tu, demain, m'apporter son adresse.

—Demain, nous causerons de tout cela. Le voilà qui va disparaître... il n'est que temps... je m'évanouis... bien des choses chez vous...

Lambert quitta le comte sur ces mots, et marcha vers la rue de Turenne par laquelle Caminade venait de disparaître.

V

Le lendemain, vers dix heures du matin, M. Ménager, juge d'instruction, était dans son cabinet, assis devant un grand bureau d'ébène noir, compulsant de nombreux dossiers, qu'il parcourait avec une minutieuse attention.

M. Menager avait, à cette époque, soixante ans au plus.

C'était un homme de haute taille, au visage austère, avec des yeux fort doux, et qui, depuis qu'il exerçait ses importantes fonctions, avait su conquérir l'estime et la considération des plus illustres magistrats du parquet de Paris.

Il était d'ailleurs de mœurs fort simples; ferme et bienveillant, on trouvait en lui un esprit éclairé; il n'apportait aucune passion préconçue dans l'examen des affaires qui lui étaient soumises, et se gardait surtout de considérer jamais un prévenu comme un coupable.

L'idéal du juge!

Ce matin-là, il était arrivé à son cabinet plus soucieux que d'habitude, et s'était fait remettre tout de suite le dossier depuis longtemps abandonné de l'affaire d'Angoulême.

Et il le compulsait, comme nous l'avons dit, avec une attention toute particulière.

Deux heures s'écoulèrent. Midi allait sonner, quand la porte du cabinet s'ouvrit et que l'huissier entra.

Il releva la tête, et avant qu'il n'eût formulé la ques-

tion qui était sur ses lèvres, l'huissier lui remit une carte qu'il lut rapidement.

—Très bien! dit-il aussitôt, faites entrer cette personne.

Et, quelques secondes après, une femme entrait.

C'était madame Pradié.

Le juge s'avança à sa rencontre.

—J'espère, chère madame, dit-il, en l'accueillant de son plus bienveillant sourire, que vous m'excuserez de ne vous avoir pas reçue hier... j'étais tout à fait occupé, et je ne pouvais pas distraire une seconde.

—Oh! vous êtes tout excusé, cher monsieur, répondit madame Pradié, je sais vos graves obligations et je n'ai pas insisté... Vous m'avez fait prier de revenir ce matin, et, vous voyez, je suis exacte.

—C'est à merveille: votre charmante Laura est bien...

—C'est précisément d'elle que je viens vous parler.

—Je m'en doutais. Le comte de Presles est toujours amoureux?

—Toujours.

—Et vous a-t-il demandé sa main?

—Il m'a fait la demande officielle, hier même.

—Qu'avez-vous répondu?

—Mais... ce que je vous avais annoncé que je lui répondrais, c'est-à-dire qu'ayant en vous la plus entière confiance, j'attendrais que vous ayez prononcé pour prendre un parti.

—Enfin... ce mariage vous convient à vous-même?

—S'il doit faire le bonheur de mon enfant, quelle raison aurais-je de m'y opposer.

—Aucune, sans doute.

—Et à moins que vous n'ayez à présenter quelque objection... sérieuse.

M. Ménager garda un moment le silence... puis, il reprit d'un ton presque grave:

—Ce que vous m'avez demandé, ma chère enfant,

dit-il, est bien délicat et je crains vraiment de jouer ici le rôle d'un trouble-fête.

—Comment! fit madame Pradié, avec un mouvement; auriez-vous sur le comte une autre opinion que celle des personnes qui l'ont si bien accueilli à Paris?

—J'ignore ce que l'on pense de lui à Paris, et je ne m'en suis pas préoccupé.

—Cependant...

—Seulement, du jour où vous m'avez fait part du projet que vous aviez formé, j'ai dû, pour répondre à la confiance que vous me témoigniez, m'entourer de tous les renseignements propres à m'éclairer, et je me suis empressé d'écrire à quelques amis que j'ai à Rio-Janeiro.

—Et... ils vous ont répondu?

—Il y a trois jours.

—Que disent-ils?

M. Ménager eut un geste d'une expression douteuse.

—Rien de bien précis, répondit-il; ou du moins, rien qui m'ait paru bien satisfaisant.

—Vous m'effrayez!

—Ce n'est pas là ce que je veux... écoutez! le comte de Presles appartient bien à une famille des plus recommandables par ses ascendants, mais il paraît que la mère n'a pas toujours tenu une conduite irréprochable. Elle a fait beaucoup parler d'elle, et l'on m'assure que le comte de Presles l'avait quittée, désespéré, quelques années avant sa mort.

—Mais le fils? interrompit vivement madame Pradié.

—Vous avez raison, chère madame, dit le juge, c'est du fils surtout qu'il faut s'occuper, et les renseignements qui m'ont été transmis ne l'ont point oubiié.

—Eh bien?

—Eh bien!... là aussi, il y a quelques points noirs.

—Expliquez-vous.

—Ce n'est pas à dire que l'on accuse le comte de Presles d'avoir rien fait qui puisse entacher son honneur; mais on prétend qu'il a mené au Brésil une existence fort dissipée: qu'il a joué et perdu des sommes considérables, et que si la fortune du comte, son père, n'était pas venue le relever, il se trouverait aujourd'hui dans une situation des plus précaires.

—Mais, depuis... il peut s'être amendé.

—C'est possible.

—Vous ne le croyez pas?

—Avouez au moins que sa conduite passée peut inspirer certaines appréhensions pour l'avenir.

—C'est vrai!

—Vous voilà toute troublée... et vraiment je regrette...

—Non! ne regrettez rien!... car je n'éprouve qu'un profond sentiment de gratitude pour l'intérêt que vous me témoignez?... Toutefois... dans cet état... que me conseillez-vous?...

—Dame!... cela dépend.

—De quoi?

—Votre enfant aime-t-elle réellement le comte?

—Elle en est folle!

—Alors, ne précipitez rien... continuez à recevoir M. de Presles comme par le passé... ne lui donnez pas le soupçon que vos intentions aient pu changer, et dans quelques jours, quelques semaines au plus, de nouveaux renseignements viendront peut-être vous fixer sur le parti que vous aurez à prendre.

Madame Pradié s'était levée

—Merci, dit-elle; merci du plus profond de mon coeur; je suivrai vos conseils; j'attendrai; et Dieu veuille que nous soyons bientôt éclairés!

Elle allait se retirer et déjà M. Ménager l'accompagnait jusqu'à la porte, quand l'huissier entra.

—Qu'y a-t-il? demanda M. Ménager.

—Il y a là une personne qui demande à parler à monsieur le juge.

—A-t-elle dit son nom?

—Mademoiselle Raymonde.

Madame Pradié se disposait à sortir; elle s'arrêta à ce nom.

—Raymonde !fit-elle étonnée.

—Allez! ordonna M. Ménager, à l'huissier, et dès que vous pourrez introduire cette personne, je vous préviendrai.

Puis ,se tournant vers la jeune veuve:

—Ce nom que l'on vient d'annoncer, dit-il, a paru vous surprendre?

—En effet, répondit madame Pradié, je ne le dissimule pas.

—Mademoiselle Raymonde est une amie de votre enfant?

-Dites sa meilleure et sa plus sincère amie.

—N'était-elle pas la fille adoptive du malheureux Desgranges, qui fut, il y a un an, l'objet d'une tentative criminelle, dans le train de Paris à Angoulême?

—C'est cela.

—Et ce M. Desgranges est mort?

—Il y a quelques jours, au château de Pratmeur.

Il y eut un court silence, pendant lequel une ombre glissa sur le front du juge.

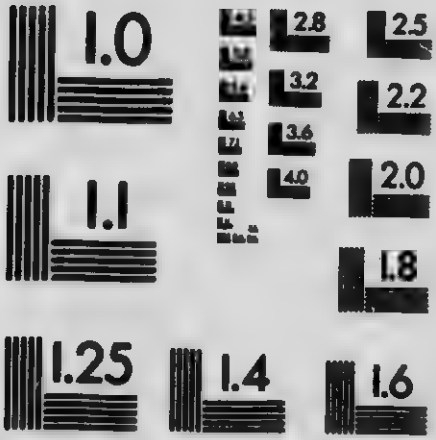
—Pauvre enfant! ajouta-t-il, cette mort a dû cruellement la frapper.

Madame Pradié eut un triste sourire.

—Oui, bien cruellement... répondit-elle; la pauvre enfant espérait toujours que M. Desgranges reviendrait à la santé et à la raison, qu'il pourrait éclairer la justice et l'aider à découvrir le coupable... car, c'est là une chose terrible, convenez-en, monsieur, qu'un pareil criminel ait pu jusqu'à ce jour échapper à toutes les

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

recherches, et qu'il puisse jouir en paix du fruit de son forfait.

—Eh, sans doute! répliqua le juge; pour mon compte, j'ai souvent pensé à cette affaire, et j'ai cherché bien des fois, à en pénétrer le mystère... Le mobile du crime, les moyens à l'aide desquels le coupable a pu se dérober, mille autres détails plus bizarres encore, tout cela m'a préoccupé longtemps, et aujourd'hui je considérerais comme l'honneur de ma carrière de magistrat, de faire la lumière sur toutes ces ténèbres; mais je ne regarde pas la justice comme vaincue; le dernier mot n'est pas dit, et même, je dois ajouter que depuis quelques jours, il semble se faire un certain mouvement autour du crime.

—Vraiment!

—C'est encore à l'état latent; je n'ai rien de précis ni de palpable; mais pour nous autres, familiers que nous sommes avec les affaires criminelles, il est des indices auxquels on ne se trompe pas; et, je le répète, on dirait qu'il y a dans l'air ,si insaisissable que ce soit, quelque chose qui annonce l'approche ou le passage du criminel. Aussi voyez! je me suis fait apporter là tout le dossier de l'affaire, je l'ai étudié à nouveau, et vienne le moindre indice, je reprendrai l'instruction, et cette fois il faudra bien que nous aboutissions.

—Puissiez-vous dire vrai... la pauvre Raymonde serait si heureuse!... le ciel lui doit bien cette consolation — et sans doute, c'est pour l'interroger que vous l'avez fait appeler aujourd'hui?

—Nullement.

—Et quoi! c'est de son propre mouvement...

—Elle m'a écrit hier, pour solliciter un entretien, et vous comprenez que je me suis empressé de lui répondre.

—C'est à merveille. Je vous laisse... et vous remer-

cie encore une fois de toutes les bontés que vous voulez bien avoir pour Laura et pour moi...

—Comptez sur mon entier dévouement, chère madame, et ne doutez pas de l'empressement que je mettrai à vous tenir au courant de tout ce que j'aurai pu obtenir.

Madame Pradié s'éloigna cette fois, et M. Ménager donna l'ordre d'introduire mademoiselle Raymonde.

Raymonde entra presque aussitôt.

Elle était vêtue de longs habits de deuil; un voile de crêpe noir tombait de son front et cachait ses traits.

Le juge lui indiqua un siège près de son bureau, et quand elle s'y fut assise:

—Remettez-vous, mon enfant, dit-il d'un ton presque paternel, vous m'avez écrit que vous désiriez me parler, et me voici prêt à vous écouter. Expliquez-vous donc en toute assurance, et croyez que je serai heureux de faire quelque chose qui puisse vous être agréable. D'ailleurs, vous n'êtes pas une étrangère pour moi: depuis de longues années, des liens d'amitié étroite m'unissent à la famille Pradié, de laquelle vous avez reçu une touchante hospitalité, et je sais les sentiments d'affection sincère que l'on y a conçus pour vous.

Raymonde s'inclina et releva son voile.

—Madame Pradié a toujours été excellente, en effet, répondit-elle; Laura est ma meilleure amie de couvent, et je n'oublierai jamais les moments heureux que j'ai passés près d'elle! Aussi, ce n'est qu'avez un cruel déchirement que je me suis résignée à la quitter.

—Que dites-vous! fit M. Ménager, vous quittez l'hôtel Pradié?

—Oui, monsieur.

—Bientôt?

—Aujourd'hui même.

—Pour longtemps?

—Probablement pour toujours.

Le juge releva le front avec vivacité.

—Voilà qui est singulier, répliqua-t-il.

—Pourquoi donc?

—Mais, parce que madame Pradié, qui me quitte à l'instant, ne m'a rien dit de cette résolution que vous m'annoncez.

—C'est que je n'en ai parlé encore qu'à Laura, et que madame Pradié ne la connaît pas.

—Elle en sera fort affectée... elle en éprouvera un véritable chagrin.

—Je le sais.

—Et cela ne vous a pas arrêtée.

—Non, monsieur.

—Il faut alors qu'un motif puissant...

Raymonde remua lentement la tête...

—Laura va se marier prochainement, monsieur, répondit-elle; et je ne fais qu'avancer de quelques semaines une séparation qui se serait imposée au lendemain même de son mariage.

M. Ménager s'était pris à regarder la jeune fille avec une attention toute particulière; Raymonde en fut comme gênée et elle baissa les yeux.

—Est-ce donc là, interrogea le juge, la seule raison qui détermine votre départ?

—Non, monsieur.

—Quelle est l'autre?

Raymonde hésita à répondre: on eût dit qu'au moment d'aller plus avant dans cet entretien une suprême appréhension s'emparait d'elle, et qu'elle regrettait maintenant d'être venue!

Mais cette hésitation ne fut que passagère; elle reprit bientôt tout son courage, et osa lever les yeux sur son interlocuteur.

—Vous savez, sans doute, monsieur le juge, dit-elle d'un ton plus ferme, que je suis la fille adoptive de M. Desgranges?

—Je sais cela, mon enfant ,répondit M. Ménager.

—On a dû vous apprendre aussi que le malheureux vieillard est mort, il y a quelques jours.

—On me l'a dit également, et du reste cela n'a dû surprendre aucune personne qui le connaissaient ; car depuis l'affaire d'Angoulême, ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il recouvrait parfois quelques fugitives lueurs de raison. Et il est mort sans être revenu à lui?

—Détrompez-vous, monsieur.

—Comment cela?

—Vers les derniers temps son esprit semblait s'être dégagé en partie des ténèbres qui l'obscurcissaient, et moi, tout entière à la joie de cette amélioration inespérée, je n'avais pu cacher l'espoir qu'elle avait fait renaître.

—Quel mal y avait-il à cela?

—Il y avait un grand danger, tout au moins, car ces symptômes rassurants s'étaient à peine manifestés depuis quelques jours, qu'une tentative criminelle se produisait.

—Une tentative crir elle! est-ce possible! qui pouvait avoir intérêt?...

—La veille de notre départ pour le château de Pratmeur, continua Raymonde, un homme s'est introduit dans le pavillon occupé par M. Desgranges, et a versé quelques gouttes d'un poison des plus violents dans la potion qui devait lui être servie la nuit même!

—Vous en êtes sûre?

—Je rapporte les paroles du docteur qui a analysé la potion.

—Et l'autre? le misérable? on l'a vu?

—Il avait pris la fuite dès les premiers bruits et l'on n'a pu que relever l'empreinte de ses pas sur le parquet de la pièce qu'il avait traversée.

—On craignait donc que le malheureux vieillard ne parlât?

—Non, monsieur le juge; mais on voulait le mettre dans l'impossibilité de partir pour Pratmeur.

M. Ménager eut un haut-le-corps, et ne put dissimuler son étonnement.

—Qu'y avait-il donc de si important au château de Pratmeur, interrogea-t-il d'une voix nette et précise, pour qu'on tentât, même à l'aide d'un crime, d'empêcher M. Desgranges de s'y rendre?

—C'est ce que je vais vous dire, monsieur le juge, répondit la jolie enfant, avec fermeté.

VI

Raymonde avait décidément prit une attitude résolue et toute timidité avait disparu.

M. Ménager, qui continuait de l'observer, fut frappé de ce changement, et si son attention avait pu être distraite, il serait dès ce moment revenu tout entier à l'intérêt de cet entretien.

Il fit un geste d'approbation et d'encouragement.

—Parlez! parlez, mon enfant, dit-il avec bienveillance; je suis d'autant plus curieux de vous entendre que, depuis quelque temps, j'ai repris l'examen appronfondi de l'affaire d'Angoulême; et tout à l'heure même, je faisais part à madame Pradié...

—Vous avez parlé à madame Pradié de cette affaire! interrompit Raymonde sur un ton singulier.

—Sans doute, repartit M. Ménager, et voyez la coïncidence! quoiqu'elle ne m'eût rien dit de la tentative dont vous m'entretenez, ce qui m'étonne, je lui confiais qu'à certains indices, impalpables encore, j'avais été touché par le soupçon que l'assassin de Beauchamp, ou quelqu'un de ses complices, pouvait bien être à Paris.

Raymonde tressaillit.

—Une pareille confidence est peut-être un peu imprudente, balbutia-t-elle.

—Imprudente? répliqua le juge; et pourquoi?

—Parce que, s'il est vrai que le coupable soit à Paris, il est au moins inutile qu'il apprenne que l'on s'occupe de lui.

—Et comment le saurait-il? Ce n'est pas madame Pradié... je suppose.

—Non ,assurément: mais il n'y a pas qu'elle à l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine; il y a les valets oisifs, les domestiques bavards, et mieux que cela encore, puisque nous savons qu'un misérable s'y est introduit, et qu'il a tenté d'empoisonner M. Desgranges.

M. Ménager se tut et oublia un moment son regard étonné sur la jolie enfant.

—Tout ce que vous dites est très judicieux, reprit-il peu après; la nature vous a douée, mon enfant, d'un rare esprit de pénétration, et je commence à croire que vous pouvez nous être fort utile dans la nouvelle enquête à laquelle nous allons nous livrer. — Voyons! Vous me disiez tout à l'heure, que la tentative d'empoisonnement dont M. Desgranges a failli être victime, avait eu surtout pour but de l'empêcher de se rendre à Pratmeur?

—Oui, monsieur le juge.

—Quel intérêt avait donc le criminel; et que pouvait-il redouter d'un voyage de M. Desgranges au château de madame Pradié?

—Il savait qu'il devait trouver là les doubles des papiers dont il avait été dépouillé.

—Vous êtes sûre de cela?

—J'en suis sûre.

—Qui vous l'a dit?

—M. Desgranges, dans un de ces moments de lucidité, que le ciel lui envoyait parfois.

—C'est que ce serait fort grave...

—Je le sais.

—Nous pensions déjà que le vol du portefeuille avait dû être le mobile du crime, mais nous ignorons quelle sorte de documents contenait ce portefeuille... Etes-vous en mesure de nous édifier sur ce point?

—Pas encore.

—Enfin, ces papiers... M. Desgranges a-t-il pu rentrer en leur possession?

—Il n'en a pas eu le temps... Pendant la nuit qui a précédé sa mort, il s'est rendu dans les souterrains du château... J'ai tenté de l'en détourner, prévoyant bien ce qui arriverait; mais il n'a rien voulu entendre, et j'ai dû l'accompagner! Il connaissait la cachette où les doubles si importants étaient renfermés... il s'est mis à l'oeuvre avec une fièvre qui devait lui être fatale... et un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'il tombait évanoui dans nos bras et que nous le transportions mourant au château—le lendemain, il était mort!

—Sans avoir parlé?

—Il n'a pas recouvré sa raison.

—Mais vous connaissiez la cachette!... vous avez dû...

—Quand nous y sommes retournés, elle était vide, et les documents avaient disparu!

M. Ménager réprima un geste de vive contrariété.

—Quelqu'un vous avait donc suivie? poursuivit-il aussitôt.

—C'est certain.

—N'avez-vous pas cherché en quelles mains ces documents étaient tombés?

—Le moment était peu favorable pour une recherche pareille, et j'étais toute à M .Desgranges qui se mourait.

—Cependant, vous savez quelles étaient les personnes qui se trouvaient au château, pendant cette nuit.

—Il y avait M. Horace de Breuil, M. René d'Harville, M. le comte de Presles.

—C'est tout.

—Non! On m'a parlé encore de deux autres personnes.

—Et leurs noms?

—L'un s'appelle Caminade; l'autre, Lambert.

—Que faisaient-ils à Pratmeur?

—Je l'ignore.

—Mais c'est ce qu'il faut savoir! Il y a là un indice, et si peu qu'il vaille, il importe de ne pas le négliger.

—C'est aussi mon avis. M. Horace de Breuil connaît celui que l'on nomme Caminade et s'est chargé de le retrouver; il m'a donné d'ailleurs sur lui les renseignements les plus favorables.

—Et l'autre?

—L'autre, c'est différent. L'opinion de M. Horace est qu'il faut s'occuper de celui-là ,toute affaire cessante.

—Il le connaît donc aussi?

—Très peu... mais on lui a assuré que ce Lambert se trouvait dans le train de Paris à Angoulême, le jour où Beauchamp a été assassiné!

—Que dites-vous! est-ce possible... mais alors, cet homme doit nous être, à bon droit ,des plus suspects... il faut à tout prix qu'on le retrouve.

—C'est ce que j'ai pensé.

—Ah! je vais donner des ordres.

—C'est inutile.

—Comment?

—Depuis deux jours je le fais suivre.

—Vous!

—J'ai mis sur pied tout un monde de camelots. Ils se sont répandus sur les boulevards, dans les faubourgs, sur tous les points de Paris. et je puis vous assurer qu'avant peu Lambert sera pris et pourra vous être amené.

Cette fois, M. Ménager ne chercha pas à dissimuler l'étonnement qu'il éprouvait, et se prit à regarder la jeune fille qui lui parlait, avec une surprise où se mêlait peut-être un peu de défiance.

—Eh quoi, dit-il enfin, vous avez fait cela... vous, une jeune fille, presque une enfant!... mais sous l'empire de quels sentiments... à l'aide de quels moyens?

—Le sentiment auquel j'ai obéi, répondit Raymonde, est des plus naturels; et tout autre à ma place eût agi comme je l'ai fait... J'aimais M. Desgranges, monsieur; il m'avait élevée et aimée, comme si j'eusse été sa fille; je lui devais, sinon de le venger, du moins d'achever la mission qu'il avait acceptée, et qu'il n'a pu remplir.

—Quelle mission?

—Rendre à son légitime propriétaire les documents qu'il était chargé de lui remettre, et qui lui avaient été volés: voilà la pensée avec laquelle j'ai vécu depuis un an, et qui a soutenu mon courage dans l'entreprise que j'ai tentée.

—Vous connaissez donc cet héritier qu'on voudrait dépouiller?

—Oui, monsieur.

—Et vous n'avez pas quelque idée de ceux à qui le crime profiterait? — Vous vous taisez!... Votre hésitation est au moins singulière, après la démarche que vous faites en ce moment.

—Vous comprendrez mieux mon attitude dans quelques jours, répondit Raymonde. Ce que vous me demandez est trop grave, monsieur le juge, et je ne suis pas assez sûre de moi.

—Que craignez-vous?

—Je crains de me tromper.

—Alors c'est tout ce que vous voulez dire?

—C'est tout. Seulement, d'un instant à l'autre, je puis avoir une communication importante à vous faire, et, dans l'intérêt de la justice même, je vous conjure de vouloir bien tenir compte des avis que je pourrai vous faire parvenir.

M. Ménager s'inclina en souriant.

—A merveille, dit-il à son tour, et je n'entends pas refroidir un si beau zèle; toutefois vous comprendrez, j'espère qu'après de pareilles confidences, je ne saurais sans imprudence rester inactif et attendre le résultat de vos recherches; je fais des vœux très sincères pour qu'elles soient fructueuses; mais, de mon côté, j'agirai comme il convient, et que le succès vienne de vous ou qu'il soit obtenu par mes agents, nous ne vous serons pas moins reconnaissants de ce que vous aurez tenté.

Et comme M. Ménager faisait un signe qui disait clairement que l'entretien était épuisé, Raymonde se leva.

Elle hésitait pourtant; il était évident qu'elle avait sur les lèvres une dernière recommandation qu'elle eût voulu adresser au magistrat et qu'elle n'osait formuler.

M. Ménager s'en aperçut et eut comme un mouvement d'humeur aussitôt réprimé.

—Oh! pardon, monsieur, dit alors Raymonde, presque confuse, je vois que j'abuse de votre bonté.

—Mais nullement, ma chère enfant ,repartit le juge, revenu à lui-même; voyons, vous voilà toute troublée encore... Qu'y a-t-il? Est-ce une dernière confidence que vous avez à me faire?

—C'est cela... oui, c'est cela.

—De quoi s'agit-il?

—Vous devez revoir madame Pradié?

—Sans doute.

—Bientôt?

—Dans quelques jours... peut-être plus tôt.

—Eh bien! je voulais vous prier...

—Dites! dites... achevez.

—Je voulais vous demander en grâce, de ne lui rien dire de la démarche que j'ai faite aujourd'hui près de vous.

—Craignez-vous que madame Pradié?...

—Non, je l'ai déjà dit, ce n'est pas elle que je redoute.

—Et qui donc?

—Laura.

—Mais c'est votre amie! elle vous aime!

—Dites qu'elle m'a aimée, monsieur le juge, car depuis quelque temps, son esprit, son cœur, sa vie tout entière appartiennent à un autre sentiment plus puissant et plus absolu. Elle aime, monsieur... elle aime!

—Le comte de Presles!

—Oui! le comte de Presles... répéta Raymonde avec une sorte d'âpre violence mal contenue, et c'est à celui-là surtout qu'il ne faut pas donner le soupçon de ce qui va se passer!

M. Ménager saisit vivement le bras de la pauvre enfant.

—Achevez! achevez! dit-il avec autorité... Et quoi! le comte...

Raymonde avait passé ses deux mains sur son front.

—J'ai toujours pensé, monsieur, répondit-elle, qu'un juge pouvait être considéré à l'égal d'un confesseur. J'ai dit, tout ce que je pouvais dire... et maintenant, je n'ajouterai plus une parole! Adieu, monsieur! ou plutôt à bientôt! et lorsque je reviendrai, j'espère, qu'il n'y aura plus de voile sur cette effroyable aventure.

VII

En sortant de chez le juge d'instruction, Raymonde trouva devant la grille du Palais de Justice un homme qui l'attendait.

C'était Bricole.

—Oh! oh! dit celui-ci en remarquant son émotion, comme nous voilà agitée! L'affaire a donc été chaude. Est-ce que le juge...

—M. Ménager a été très bienveillant et il m'a accueillie avec bonté, répondit Raymonde: de plus, il m'a promis de tenir compte des avis que j'aurai à lui adresser.

—Eh bien, tout est pour le mieux.

—Assurément, mais je crains d'avoir été imprudente.

—Comment cela!

—J'ai prononcé le nom du comte de Presles.

—Où est le mal?

—Il n'y a pas de mal, sans doute; mais j'ai peur d'une indiscrétion. M. Ménager peut en parler à madame Pradié et si le comte venait à savoir...

—Ce serait gênant, je ne dis pas: mais j'espère, qu'il n'aura pas le temps de se reconnaître.

—Tu as distribué ton monde.

—On en a mis partout! Il y en a même qui opèrent depuis hier.

—Qu'as-tu appris?

—Rien encore, — mais ,nous allons les passer en revue.

—Quel est ton projet?

—C'est simple comme bonjour: il est une heure à peine; il fait un temps superbe, c'est le cas ou jamais de faire un tour de *balade*; nous suivrons les boulevards, nous rabattrons par la Bastille et la rue de Rivolu et, avant la nuit, nous aurons visité nos principales stations. Ca y est-il?

—Partons.

Ils s'éloignèrent, et remontèrent le boulevard Sébastopol pour aller prendre le boulevard Saint-Martin.

Arrivés à la hauteur de la rue Turbigo, un des carrefours les plus bruyants de Paris, Bricole indiqua à Raymonde un groupe compact qui s'était formé sur le trottoir, à l'angle de la rue de Palestro, et au milieu duquel un homme à peine âgé de vingt-cinq ans, l'oeil vif, la lèvre souriante, débitait, tête nue, un boniment bourré de lazzis vulgaires qui avaient le don d'amuser l'auditoire.

—Ca, c'est Trouillot, dit Bricole avec satisfaction, le roi des camelots; audacieux, l'oeil à tout, pouvant parler une heure sans cracher, et n'ayant besoin ni de compère, ni d'*aboyeur*, pour l'avertir de l'approche de la *Rousse*. Il exerce depuis dix ans, a commencé au maillot et ne s'est pas fait pincer une seule fois.

—Comment nous approcher pour lui parler?

—Oh! c'est inutile: il nous a déjà aperçus et m'a fait signe.

—Alors, il n'a rien vu!

—Rien! nous pouvons reprendre notre promenade.

Ils se remirent en marche, couperent par le square des Arts-et-Métiers et atteignirent la grande artère des boulevards.

Sur la place du Château-d'Eau, ils firent une seconde halte.

Il y avait là, auprès du bureau des omnibus, plusieurs camelots dont l'un vendait des indicateurs de Paris et de la banlieue, avec la nomenclature des théâtres et

des principaux monuments de la capitale; dont l'autre offrait au bout d'une perche aux voyageurs huchés sur l'impériale, des numéros de nombreux journaux; à l'angle de la rue du Temple, un troisième, adossé contre la montre d'un magasin, présentait à la convoitise des bébés et des grandes personnes, un petit pompier en caoutchouc, qui envoyait de temps à autre du bout de sa lance, un mince filet d'eau sur les passants.

—Demandez le pompier bijou; le nouveau jouet de l'année... l'amusement des enfants... la tranquillité des parents.

C'était un grand diable, long et maigre, la casquette sur les yeux, le visage glabre, portant sur ses traits l'empreinte de vices précoces.

—Celui-ci, dit Bricole à Raymonde... c'est le *Grand-Sec!* un maître *aboyeur*... pas un comme lui, pour lancer le coup de sifflet qui annonce le danger. On l'entendrait à cinq cents mètres, et c'est précieux; et puis, des yeux de chat; il y voit la nuit peut-être encore mieux que le jour: approchons.

—Vous allez lui parler!

—Eh! sans doute... il a cligné de l'oeil en m'apercevant, il doit avoir quelque chose à me confier.

Ils approchèrent, et presque aussitôt le *Grand-Sec* entonna son boniment d'une voix aiguë qui fit retourner plus d'un badaud.

—*Le petit pompier bijou! le nouveau jouet de l'année!* etc.

—Combien vendez-vous ça? interrompit Bricole.

—Pour vous, bourgeois, je le laisserai au prix coûtant: c'est mon dernier.

—Combien?

—Vingt sous, avec la boîte.

—Donnez.

Et pendant que le *Grand-Sec* roulait le nouveau jouet de l'année dans une feuille de papier de soie,

pour l'enfermer dans une jolie boîte en carton, Bricole se pencha vivement.

—Le Lambert? dit-il à voix rapide et basse.

—Je l'ai vu.

—Quand cela.

—Ce matin, de l'autre côté de la rue.

—Et tu l'as *pris en filature?*

—J'ai joué de malheur... Je l'avais suivi sans en avoir l'air, et tout en continuant mon boniment; mais, arrivé aux environs du Temple, il a enfilé une allée du *Palais-Royal*, et je n'ai plus vu personne.

—Alors, pas d'autre indice?

—Pas d'autre... sinon que Picard m'a assuré qu'il croyait l'avoir entrevu du côté de la Bastille. C'est par là qu'il doit nicher.

—Eh bien, nous y allons! Continue de veiller, et ce soir, rue du Croissant.

Bricole et Raymonde reprirent leur promenade, et cette fois ils montèrent dans l'omnibus qui les conduisit à la Bastille.

Il y avait sur la place où ils descendirent un mouvement extraordinaire; des groupes nombreux stationnaient au coin du boulevard, le long du quai et sur les trottoirs parallèles de la rue Saint-Antoine.

Bricole avait mis pied à terre, et d'un regard vif et prompt, avait sondé les environs.

Mais aucun des industriels en plein vent autour desquels les badauds s'étaient massés ne parut mériter son attention, car au bout de quelques minutes, il tourna les talons et s'engagea dans la rue Saint-Antoine.

Toutefois, à partir de ce moment, sa marche devint plus lente, et son regard plus soupçonneux.

Par une sorte d'intuition, il lui semblait qu'il touchait au but.

Il savait d'ailleurs les différents endroits occupés par ses divers collaborateurs, et c'était précisément dans

le quartier où il se trouvait qu'il devait rencontrer les plus habiles de ses *allumeurs*.

Un surtout, le plus délié, le plus fin, le plus intelligent, celui auquel il confiait d'habitude les missions les plus difficiles, Filoche!

Tout à coup, il suspendit sa marche, et un sourire de satisfaction s'épanouit sur ses traits.

Raymonde le regarda avec surprise.

—Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, en se tournant de tous côtés pour se rendre compte de ce qui avait frappé Bricole.

—Filoche! répondit celui-ci.

—Je ne le vois pas.

—Je crois bien.

—Je crois bien.

—Où est-il?

—Là!... regarde.. .au coin de la rue Beautreillis... n'aperçois-tu pas un homme accroupi sur le trottoir?

—Oui... je le vois maintenant, répondit Raymonde... mais que fait-il? à quelle singulière occupation peut-il bien se livrer?

—Faisons quelques pas, dit Bricole ,et nous le verrons.

Ils avancèrent, et vingt secondes plus tard, ils ne se trouvaient plus qu'à quatre ou cinq pas de Filoche.

Car c'était bien le jeune gavroche.

Vêtu de sa blouse déchirée, le front caché sous sa casquette de soie, il avait tracé sur le trottoir gris, à l'aide d'un morceau de charbon, une immense circonférence, dans laquelle, il dessinait maintenant un brelan de poissons enchevêtrés les uns dans les autres.

Ce n'était pas précisément une oeuvre d'art; mais tout son être y semblait absorbé, et pour le moment il mettait la dernière main aux nageoires et aux écailles.

Les passants allaient et venaient autour de lui, sans

qu'il y prît garde; mais bien qu'il neût pas relevé le front, il savait que Bricole était devant lui et le regardait.

—Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, ces trois poissons? demanda Bricole à Raymonde sur le ton d'un provincial ébahi.

Filoche leva sa tête de gamin gouailleur et jeta à Bricole un regard effronté.

—Ca, bourgeois, répliqua-t-il avec aplomb, c'est un des *Mystères de Paris*, et si vous désirez en avoir l'explication, je vais vous attendre chez le mannezingue, où vous m'offrirez un *mêlé-cass*.

Et saluant du geste qui rappelait de loin le faubourg Saint-Germain, il fit demi-tour, cligna fortement de l'oeil, et se dirigea vers le marchand de vin le plus proche.

Bricole le rejoignit avant qu'il ne l'eût atteint, et lui mit une pièce de cinq francs dans la main.

—Oh! oh! fit Filoche, une roue de derrière; c'est ça qu'est *pschutt*, comme nous disons dans la haute *gomme*. Alors, vous payez d'avance.

—As-tu quelque chose à nous apprendre?

—Je te crois.

—Que sais-tu?

—Tous ce que vous vouliez connaître.

—Tu as vu Lambert?

—Comme je vous vois.

—Tu sais où il demeure?

—A deux pas d'ici, rue Beautreillis, *Hôtel de Valence!* plus que ça de chic... mais ce n'est pas tout! et, ce qu'il y a de plus épatant, c'est que j'ai fait d'une pierre deux coups.

—Comment?

—Pendant que je m'assurais que le Lambert perchait bien rue Beautreillis, je découvrais que c'était là

aussi le domicile d'un autre personnage qui paraît vous intéresser non moins particulièrement.

—Qui cela?

—Un artiste que j'ai entendu plusieurs fois à l'Eden beuglant, et qui est tout à fait rigolo, je ne vous dis que ça.

—Serait-ce de Caminade que tu veux parler?

—Et de qui donc?

—Caminade! et quoi... lui! et où demeure-t-il?

—Rue Beautreillis.

—A l'*Hôtel de Valence?*

—J'allais le dire.

—Ah! tout s'explique, dit Bricole en échangeant un regard rapide avec Raymonde; Lambert a été lancé sur la piste de Caminade... et après avoir découvert sa retraite, il est allé se loger à côté de lui, pour le surveiller de plus près!... le misérable! mais patience... nous sommes là... et nous avons des amis dans les bons endroits.

Il sortit aussitôt un agenda de sa poche, en arracha un feuillet sur lequel il écrivit quelques mots à la hâte, et il le glissa sous une enveloppe préparée à l'avance.

Puis il la tendit à Filoche.

—Tu vas porter tout de suite, cette lettre à son adresse, dit-il, d'un ton bref.

—Oui, patron.

—Et dès que tu l'auras remise, tu viendras me retrouver chez le marchand de vin qui est au coin du quai.

—Comme la Belle-Jardinière! Connu, dit Filoche.

Mais presque aussitôt, il exécuta un bond de côté.

—Ah! çà, dit-il en ébauchant une grimace; mais c'est à la préfecture de police que vous m'envoyez!

—Certainement.

—Ce n'est pas à faire ces choses-là, bigre!

—Tu as peur?

—Dame! vous savez; pour y entrer, c'est plus facile que de jouer au bouchon; mais pour en sortir...

—T'es bête! ne crains rien! puisque je réponds de tout.

—Vot' parole.

—Je le jure.

—Allons... soit! mais c'est bien pour vous faire plaisir...

Et le jeune gavroche disparut comme un trait.

—L'affaire est en bonne voie, dit alors Bricole à Raymonde, par manière de conclusion; demain j'en aurai long à raconter.

Or, il est important que le lecteur apprenne dès à présent comment Lambert avait découvert la retraite de Caminade et surtout ce qu'il avait fait après cette découverte, ainsi que le plan qu'il avait conçu.

VIII

Nous savons déjà qu'il avait suivi Caminade la nuit où il l'avait rencontré place des Vosges; mais le lecteur ignore ce qui s'était passé à la suite de cette rencontre, et comment il était advenu que le lendemain Lambert habitait le même toit que son ami.

C'est ce que nous allons expliquer.

Lambert avait donc suivi Caminade et ils étaient arrivés de la sorte rue Saint-Antoine, en face de la rue Saint-Paul.

L'ex-baryton, qui ne se doutait de rien, avait alors traversé la chaussée, et une fois sur le trottoir opposé, il obliquait à gauche et enfilait l'étroite ruelle de Beautreillis.

Pour ne pas lui donner l'éveil, Lambert le laissa prendre du champ; puis, dès qu'il l'eut vu tourner l'angle, il pressa le pas ,et le rejoignit au moment où il entrait dans un méchant garni qui occupe le milieu de la rue.

Une lanterne en verre dépoli éclairait le seuil, et on lisait sur le mur éraillé ces mots tracés en lettres blanches:

HOTEL DE VALENCE

On loge à la nuit

—Comme ça se trouve, pensa Lambert, moi qui ne savais pas où aller coucher!

Et il entra à son tour.

A gauche, dans le couloir sombre, une porte vitrée, voilée d'un rideau de cotonnade rouge, donnait accès dans le bureau de l'hôtel.

Lambert la gagna à tâtons, et l'ayant poussée d'un geste résolu, il pénétra dans le bureau.

Il y avait là un homme et une femme.

L'homme releva la tête et détailla l'intrus d'un regard brusque.

—Que voulez-vous? demanda-t-il aussitôt d'un ton brusque.

—Eh! pardieu... à cette heure! répondit Lambert, que voulez-vous qu'on demande, si ce n'est un lit où l'on puisse *roupiller* quelques heures?

—Avez-vous vos papiers?

Lambert haussa les épaules.

—Je les ai remis à mon *singe*... répliqua-t-il; mais demain, on pourra vous les montrer.

—Vous savez qu'on paye la semaine d'avance.

—On connaît ça... combien c'est-y?

—Dix francs.

—Lambert fit un haut-le-corps.

—Mazette! On m'a donc conduit au *Grand-Hôtel!*... dit-il d'un ton goguenard.

—C'est à prendre ou à laisser.

—Oh! je prends... Et je paye! ajouta-t-il, en déposant deux pièces de cinq francs sur le registre que la femme venait d'ouvrir.

—C'est bien, dit celle-ci, en empochant l'argent. Maintenant, votre nom?

—Dutois, de Valenciennes.

—On va vous conduire à votre chambre.

—Est-ce bien haut?

—Au sixième au-dessus de l'entresol.

Lambert ne broncha pas.

La femme alluma une chandelle, alla prendre au ratelier un clef à laquelle était attaché, par un fil de lai-

ton, un petit morceau de bois blanc, sur lequel on avait inscrit le No 32, et se tournant vers la cuisine qui communiquait de plain-pied avec le bureau :

—Jacqueline ! appela-t-elle, d'une voix impérieuse et forte.

Et, dès que Jacqueline eut paru, elle ajouta :

—Conduisez monsieur au 32.

Déjà la maritorne avait pris des mains de sa patronne clef et chandelle et se disposait à gagner le couloir, accompagnée de Lambert, quand ce dernier suspendit tout à coup sa marche.

La porte du bureau venait de s'ouvrir ,et une vieille femme était entrée.

—Ah ! ah ! c'est vous, mère Langlois, dit l'ogresse ; vous partez plus tard que d'habitude, aujourd'hui.

—Oui, en effet, répondit la vieille.

—Votre malade est donc sorti ce soir ?

—Ne m'en parlez pas ! il n'a rien voulu écouter, et malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il a fallu qu'il aille se balader.

—C'est qu'il est mieux... le cher homme.

—Eh bien, voilà ce qui vous trompe !... mai, je dois m'y connaître, n'est-ce pas ? depuis le temps que j'en soigne et que j'en vois mourir ! et si celui-ci s'obstine à faire comme ça, des imprudences, il ne sera pas long à remercier son boulanger.

—Qu'est-ce qu'il a donc ce brave homme ? interrogea Lambert que ce colloque intéressait beaucoup.

—Eh bien, il est blessé, quoi ?...

—Une blessure grave.

—Est-ce qu'on sait jamais ? et vrai ! chaque fois que je le quitte, le soir, j'en ai le coeur serré. Le laisser tout seul, la nuit, sans voisin pour le soigner, s'il en avait besoin ; car il appellerait, qu'on ne l'entendrait pas.

La patronne de l'établissement eut un sourire de bienveillant intérêt.

—Rassurez-vous, maman Langlois ,dit-elle, car voici un nouveau locataire qui va occuper le 32: il n'y a qu'une cloison qui sépare les deux mansardes, et si votre malade a besoin de secours, il aura près de lui quelqu'un qui l'entendra.

—Et qui ira le soigner, je vous en réponds! acheva Lambert avec empressement.

—A la bonne heure! fit la mère Langlois... mais vous le promettez, au moins.

—Je le jure.

—Je compte sur vous... Ce sera une bonne action... Allons... il est tard... je m'en vais... bien le bonsoir ,la compagnie.

Elle disparut... Et Lambert, précédé de Jacqueline, prit le chemin du No 32.

L'ascension ne se fit pas sans difficulté.

Jacqueline était grosse et lourde; elle respirait avec peine, et monter était pour elle une grosse affaire.

A chaque étage elle s'arrêtait sur le palier pour souffler bruyamment.

Enfin, pourtant, ils atteignirent le sixième, sur le palier duquel s'ouvraient trois portes de mansarde.

Jacqueline indiqua celle de gauche.

—Celle-ci est votre chambre, dit-elle à Lambert.

—Et celle du milieu est celle du blessé? demanda ce dernier.

—Précisément.

—On laisse donc la clef sur la porte?

—Comme vous voyez.

—L'hôtel est sûr alors... et l'on ne craint pas les voleurs?

—Eh! que voulez-vous qu'on lui vole à c'pauvre homme... Il n'a que les nippes qu'il a sur lui!

—Ecoutez! Je crois qu'il se plai...

—Eh non... C'est ronfler, qu'il fait.

—Vous croyez... si cependant... on peut toujours s'en assurer; il n'y a pas d'offense.

Et sans attendre les observations de la maritorne, Lambert fit tourner la clef sans bruit dans la serrure, et entr'ouvrit la porte avec précaution.

—Vous allez le réveiller!... protesta Jacqueline.

Lambert n'écoutait pas: il avait passé la tête dans la chambre, et promenait un rapide coup d'oeil sur tout ce qui s'y trouvait.

Une veilleuse brûlait sur la table de nuit placée près du lit, et quelque douteuse qu'elle fût, la lumière qu'elle répandait suffisait.

Sur le lit, il aperçut le blessé, et bien qu'il s'y attendit, il tressaillit en le reconnaissant.

C'était Caminade!

Il n'en demandait pas davantage.

Avant de refermer la porte, il avait eu le temps de relever l'état des lieux.

Deux chaises, une table en bois blanc, une cuvette et un pot à eau.

L'ameublement ne pouvait être plus simple.

—Eh bien! vous avez vu? dit Jacqueline, quand il se fut retourné.

—Tout va bien, répondit Lambert, et je crois qu'il ne me réveillera pas cette nuit!

Et sur ces mots, il pénétra dans le No 32.

A vrai dire, il n'était pas tout à fait satisfait du résultat de son examen.

Il venait bien de s'assurer de la présence de Caminade dans l'hôtel; mais il restait un point à éclaicir, et c'était celui qui lui tenait le plus au coeur.

La cassette!

En quel endroit de sa mansarde, Caminade avait-il bien pu la cacher... Il n'y avait là aucune cachette où

il put la dissimuler, et il dut forcément conclure qu'il devait l'avoir cachée sous les matelas de son lit!

C'était à creuser, comme il disait, et sur cette conclusion, comme minuit sonnait à l'église Saint-Paul, il se jeta sur son lit et ne tarda pas à s'endormir et à mêler ses ronflements à ceux de son voisin.

Le lendemain, de bonne heure, Lambert était chez le comte.

Celui-ci l'attendait avec impatience.

—Eh bien, lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, tu as suivi le Caminade, tu sais où il demeure?...

—Rue Beautreillis, *Hôtel de Valence.*

—Tu lui as parlé?

—Non; mais je l'ai entendu ronfler.

—Qu'est-ce à dire?

—C'est-à-dire, monsieur le comte, que je me suis payé une mansarde qui touche la sienne, et qu'il ne fait pas un mouvement que je ne l'entende.

—Mais la cassette?...

—J'y pense.

—Il me la faut, je te l'ai dit, à tout prix!

—Chaque affaire viendra en son temps.

—Mais le moindre retard peut m'être fatal... aujourd'hui... demain... tu ignores... toi.

—J'ignore beaucoup de choses, monsieur le vicomte, mais ce dont je suis convaincu comme vous, c'est qu'il faut se hâter d'en finir; car depuis quelques jours, il me semble aussi que l'on rôde bien autour de moi.

—Qui cela?

—J'y veille... Soyez tranquille, je ne me ménagerai pas! Mais, avant tout, entendons-nous bien... voulez-vous?

—Parle.

—C'est la cassette que vous voulez?

—Oui! oui!

—Et l'objet une fois entre vos mains, ce sera fini... je pourrai demander mes passeports.

—Fini! fini! à jamais.

—Eh bien, il ne s'agit plus que d'y mettre le prix.

—Que veux-tu?

—Dites vous-même.

—Mais tu t'engageras à obtenir, de gré ou de force, la cassette dont Caminade est détenteur.

—De gré ou de force, ça y est... allez-y.

Le comte eut un éclair dans les yeux.

—Eh bien, écoute, dit-il, si tu fais cela, le jour où tu m'apporteras ce que je te demande, à l'instant même, entends-tu, à l'instant même, je te compterai dix mille francs.

Lambert se dressa comme galvanisé.

—Dix mille balles! répéta-t-il, avec un papillotement dans les yeux, vous avez bien dit dix mille?

—Je le répète.

—Eh bien! monsieur le comte, c'est affaire conclue.

—Et quand m'apporteras-tu cette cassette?

—Demain matin!

—Va donc et demain, en échange tu recevras la somme promise.

Quand Lambert quitta le comte, il était profondément ému.

Dix mille francs! il dépendait de lui de toucher dix mille francs. Une fortune!

Il est vrai que cela dépendait bien un peu de Caminade aussi; mais après reflexion, l'objection ne tenait pas debout.

L'affaire était, en effet, des plus simples.

Caminade était blessé... il dormait toute la nuit, sans se réveiller; il ne l'entendrait pas... et puis, s'il l'entendait... si, par impossible, il venait à se réveiller,

Lambert n'était pas scrupuleux sur le choix des moyens et il connaissait celui de le faire taire.

Tant pis pour lui, s'il y mettait de la mauvaise volonté.

Le lieu était admirablement approprié à l'aventure.

Trois mansardes ,dont deux seulement étaient occupées — pas de voisins indiscrets; aucune appréhension d'être dérangé.

Puis le coup fait, le matin, avant l'aube, un déménagement à la muette! Quoi de plus facile!

Lambert dîna bien chez un marchand de vin du quartier, alla prendre son café près le théâtre Beaumarchais, et tout en fumant un excellent londrès, il s'achemina vers la rue Beautreillis.

Il était onze heures quand il rentra.

Il salua l'ogresse en prenant sa clef, alluma sa chandelle et commença l'ascension de ses six étages.

Puis, cinq minutes après, il pénétra dans sa mansarde, et alla appliquer l'oreille à la cloison, pour s'assurer si le voisin dormait.

Un léger ronflement le fixa aussitôt sur ce point.

Et alors, sortant de sa chambre sur la pointe des pieds, il gagna la porte de Caminade.

La clef était dans la serrure... il n'avait qu'à tourner.

C'est ce qu'il fit.

Seulement au moment où il avançait la main, il s'arrêta brusquement, et jeta un regard glacé autour de lui.

Il avait cru entendre un bruit qui avait amené un frisson à sa peau.

Il prêta l'oreille, haletant et oppressé.

IX

Mais le bruit ne se reproduisit pas.

C'était probablement Caminade qui avait remué dans son lit, et s'était rendormi.

Les ronflements avaient repris.

Toutefois, par prudence, Lambert attendit pendant une minute, la main sur la clef, écoutant, le corps penché et l'oreille tendue.

Puis enfin, il ouvrit la porte et la poussa doucement devant lui.

La même veilleuse brûlait sur la table de nuit, éclairant mal la mansarde. Comme la veille, Caminade dormait le visage tourné vers la cloison.

C'était le premier sommeil, profond et lourd... On aurait tiré le canon dans la ruelle qu'il ne l'aurait pas entendu.

Lambert fit quelques pas, repoussa la porte sans la fermer et se mit à s'orienter.

Qu'avait-il à craindre? Rien!

Si, par impossible, quelque individu le surprenait, à cette heure, dans la chambre de Caminade, il avait une réponse toute prête aux questions qui pourraient lui être adressées.

Il était dans sa chambre; il avait entendu geindre le blessé et était accouru à son secours.

Quoi de plus naturel? On ne pouvait que le louer de ce bon mouvement.

Donc, il s'orienta.

Il s'était dit que la cassette ne pouvait avoir été pla-

cée par Caminade que dans le lit sur lequel il reposait : sous son oreiller, entre les matelas ou dans la paillasse.

Il n'y avait pas d'autre cachette possible.

Toutefois, pour mettre les bons procédés de son côté, il commença par fureter un peu partout et fouilla les coins suspects.

Il regarda derrière la *table de toilette,* passa la main sous les chaises, ausculta quelques vêtements pendus le long du mur, alla même visiter la lucarne qu'il souleva avec précaution, et ce ne fut qu'après avoir opéré cette perqu' ition minutieuse qu'il revint vers le lit.

Caminade dormait toujours..' Il n'avait pas bougé.

Alors il se mit à la besogne.

D'une main habile, pour ainsi dire familière avec ce genre d'exercice, il sonda la paillasse, palpa les matelas, se glissa dans la ruelle, et finalement, n'ayant rien découvert, il demeura convaincu que l'objet qu'il cherchait ne pouvait être que sous le traversin ou sous l'oreiller.

C'était le travail le plus délicat à accomplir, et avant de l'entreprendre, il souffla un moment.

Puis il avança la main, l'enfonça sous le traversin, et souleva, avec une sorte de sollicitude cauteleuse, le corps inerte et insensible de Caminade.

Le moment était critique un faux mouvement, un geste trop brusque, l'ex-baryton se réveillait et tout était remis en question.

Il ne fallait pas cela.

Mais Lambert en avait vu bien d'autres, et ce n'est pas lui qui eût fait sonner le fameux mannequin de la *Cour des Miracles!*

Tout à coup un frisson le mordit dans sa chair : ses doigts venaient de rencontrer sous le traversin un objet lisse et froid et ils s'étaient crispés sur le métal résistant et dur.

C'était la cassette! Elle était là! Un mouvement encore, et elle lui appartenait.

Et dans cette cassette, il y avait dix mille francs, dix beaux mille francs quo'n lui compterait le lendemain matin.

Il secoua la tête avec force; et pendant qu'un rictus d'immense satisfaction venait contracter sa lèvre, il enfonça son bras plus avant.

Mais à ce moment, un chose bizarre, invraisemblable, stupéfiante, se passa.

Un rire strident et moqueur se fit entendre, et il se dressa effaré, le front pâle, les joues livides, l'oeil brouillé dépouvante.

Que signifiait ceci, et q ' donc l'épiait?

Il se retourna et ne vit rien non plus!

Il revint glacé, et comme, de nouveau, il allait se rapprocher du lit, il resta pétrifié de surprise.

Derrière la lucarne de la mansarde, il venait d'apercevoir deux yeux brillants qui le regardaient.

Il y avait là quelqu'un qui l'avait vu, et dont la présence le tenait en échec.

Quel était cet homme? Pourquoi se trouvait-il là?

Il ne resta pas longtemps dans le doute.

—Eh bien! de quoi! fit alors une voix gouailleuse; on travaille donc les uns sans les autres?

C'était Filoche! Lambert le reconnut tout de suite.

Filoche, se conformant aux instructions de Bricole, avait loué, le matin, la troisième mansarde vacante, et depuis un quart d'heure, perché sur le toit, il observait le manège de Lambert.

Seulement, deux choses le gênaient singulièrement: la première, c'est qu'il ignorait absolument la nature du travail auquel se livrait ce dernier, et la seconde, c'est que la lucarne était trop étroite pour que son corps pût y passer.

Lambert ne fut pas long à comprendre la situation, et se hâta d'en profiter.

Il n'avait maintenant plus rien à ménager... il fallait au plus tôt se tirer de ce mauvais pas, et c'est d'un geste résolu, cette fois, qu'il plongea la main sous l'oreiller de l'ex-baryton.

Le mouvement avait été brutal, Caminade en fut rudement secoué, et il se réveilla en sursaut, en proférant un effroyable juron.

Mais qu'importait désormais à Lambert! Il tenait la cassette et venait de la faire disparaître dans la large poche de son paletot.

Puis, sans perdre de temps, il s'éloigna, ferma la porte à double tour derrière lui, et dégringola les escaliers.

—Cordon! s'il vous plaît, dit-il en passant devant le bureau.

Et Jacqueline, tout ensommeillée, déféra aussitôt à l'invitation.

Un instant après, Lambert était dans la rue Beautreillis.

Seulement, comme il se disposait à détaler de toute la vitesse de ses jambes, un coup de sifflet retentit qui réveilla les vieux échos du Marais.

Lambert ne bougea plus.

—Ah! ah! murmura-t-il, c'est cet aztèque de Filoche qui fait des siennes là-haut. Il doit y avoir des camelots par ici. Ouvrons l'oeil, et s'ils veulent causer, voici un *aboyeur* qui se chargera de la réplique.

Il tira de sa poche un revolver à six coups qu'il assujettit dans sa main.

Ce soin pris, et presque rassuré, il avança dans la rue, se dirigeant vers l'église Saint-Paul.

Et tout d'abord, il ne rencontra rien de suspect.

Les rues étaient désertes: à peine croisa-t-il quelques

sergents de ville qui se promenaient sur le trottoir, et qui le regardèrent avec quelque attention.

Mais Lambert était très correct; il marchait d'un pas assuré; il n'y avait rien à reprendre à sa tenue.

Ils passèrent, et il continua son chemin.

Plus personne! Il respira.

Le coup de sifflet était un incident sans importance; il n'y avait pas à s'y arrêter; il fut sur le point de remiser son aboyeur.

Il n'en fit rien... car en ce moment... dans les environs de la rue où il se rendait, il lui sembla remarquer quelque chose de louche.

Dans l'enfoncement d'un porte cochère, il voyait trois hommes qui causaient, et qui, à son approche, parurent se taire tout à coup.

Il ressaisit son revolver, et le tint dans la main d'une façon ostensible.

Les trois hommes comprirent probablement, car ils se dispersèrent.

Mais ce n'était qu'une ruse; Lambert n'en fut pas dupe, et il se demanda même s'il était prudent de poursuivre son chemin, et de s'engager dans la rue Geoffroy-Lasnier.

Son hésitation fut de courte durée.

Après tout, il était bien armé, et ne redoutait personne; avant qu'on ne l'eut attaqué, il aurait eu le temps d'abattre deux de ses adversaires.

Il continua donc sa route.

Et il fit bien, car il atteignit le garni sans encombre et y disparut sans avoir été l'objet d'aucune agression.

C'est tout ce qu'il voulait; il ne s'inquiétait guère que ceux qui l'avaient filé connussent l'endroit où il se réfugiait.

Jusque-là, Lambert avait raisonné très juste; mais sur le dernier point, il se trompait lourdement.

Les trois hommes qu'il avait rencontrés n'étaient rien moins que naïfs, et ils n'entendaient pas se contenter d'un si maigre résultat.

Ils s'étaient dispersés, cela n'est pas douteux, mais sans abandonner la partie; et quand Lambert avait disparu, ils occupaient leur poste d'observation dans la rue.

Les trois hommes étaient Bricole, Filoche et le *Grand-Sec.*

—Et maintenant, qu'allons-nous faire? demanda ce dernier.

—Qu'en dit le patron? dit Filoche.

Bricole réfléchissait; il releva la tête.

—Le patron pense que nous allons rester ici.

—Pourquoi.

—Tu le verras.

—Et jusqu'à quand?

Jusqu'à ce qu'on te dise de t'en aller.

Le Grand-Sec ne répliqua pas, et quand Bricole indiqua aux deux camelots le poste qu'ils devaient occuper, ils s'y rendirent sans élever d'objection.

Deux heures s'écoulèrent alors, deux heures pendant lesquelles rien ne se passa qui mérite d'être relaté. Le Grand-Sec était à bout de patience; Filoche lui-même commençait à trouver le temps bien long.

Ils se rapprochèrent de Bricole, qui n'avait pas bougé.

—Eh bien, patron, dit Filoche, vous avez entendu, trois heures viennent de sonner à Saint-Paul?

—Parfaitement, répondit Bricole.

—Et ça tient toujours?

—Toujours.

—Enfin, qu'espérez-vous?

Bricole lui serra le bras à le broyer.

—Regarde devant toi, imbécile, et dis-moi si j'ai eu tort d'attendre?

La porte du garni était entr'ouverte, et la silhouette d'un homme venait de se dégager de l'ombre.

—C'est lui! murmura Filoche.

—Motus! fit Bricole, et dissimulons-nous.

C'était Lambert.

En se réfugiant rue Geoffroy-Lasnier, Lambert avait son plan.

Il s'était dit que ,selon toute vraisemblance, ses *fileurs* ne se résigneraient pas facilement à passer toute la nuit à la belle étoile, et que, satisfaits de connaître sa retraite, ils ne tarderaient pas à s'éloigner pour reprendre leur surveillance dès la première heure du jour.

D'ailleurs, il pensait prudemment qu'il y avait intérêt pour lui-même à ne pas attendre le lendemain dans le bouge où il s'était réfugié et il tenait à profiter de la nuit pour se rendre auprès du comte.

A tout hasard cependant, et pour parer à toute surprise, il avait pris ses précautions.

Il avança donc à pas cauteleux et se dirigea vers le quai où il espérait trouver une voiture.

Il n'avait rien vu de suspect; tout allait bien! et c'est ainsi qu'il gagna l'extrémité de la rue.

Mais il n'alla pas plus loin, car il débouchait à peine sur le quai désert, que quatre bras le saisissaient au corps, et que deux mains fouillaient âprement ses poches de droite et de gauche.

Il se contenta de ricaner.

—Ah! si c'est à mes poches que vous en voulez! dit-il, fallait donc le dire tout de suite!

—Eh bien? interrogea impérieusement Bricole.

—Rien! répondit le Grand-Sec qui opérait dans les poches de droite.

—Rien ajouta Filoche, qui travaillait celles de gauche.

Bricole eut un geste de fureur.

—Refaits s'écria-t-il, le misérable nous a refaits!... Mais, c'est égal... et puisque nous le tenons...

—Que prétendez-vous faire? protesta Lambert avec un commencement d'appréhension.

—C'est ce que tu vas voir! répliqua le vieux camelot. Et se tournant vers ses deux compagnons.

—Allons! qu'on le ligotte! ajouta-t-il, et qu'on transporte, avec tous les honneurs qui lui sont dus.

—Mais où me conduisez-vous? demanda Lambert, d'un ton anxieux.

Bricole salua ironiquement.

—Au Dépôt, cher monsieur, répondit-il. On vous y attend, et l'on a dû y préparer vos appartements.

X

A quelques heures de là, M. Ménager entrait dans son cabinet.

Depuis qu'il avait reçu la visite de Raymonde, l'honorable magistrat s'était occupé de l'affaire d'Angoulême avec ce soin éclairé et minutieux qu'il apportait d'ordinaire dans ses fonctions.

Mais ici, l'intérêt qu'il portait à madame Pradié, était venu s'ajouter à celui que lui inspirait l'affaire, et son zèle accoutumé s'en était augmenté.

D'habiles agents s'étaient rendus sur les lieux; on avait télégraphié aux parquets de Bordeaux et d'Angoulême, et des instructions avaient été données dans le but de faire appel à tous les anciens souvenirs et de recueillir les nouveaux témoignages qui viendraient à se produire.

Chaque jour, il recevait de nombreuses dépêches, et peu à peu, la lumière commençait à se faire sur le crime mystérieux.

Le matin où nous le retrouvons, il avait fait citer la Cagnotte, pour recueillir de ses lèvres mêmes une nouvelle déposition plus précise que celle de la première enquête, et, tout magistrat austère qu'il fût, il se sentait pris d'une curiosité à l'endroit de cette jeune femme, dont tout Paris parlait en ce moment.

Elle devait se présenter à dix heures, et dix heures allaient sonner.

En attendant, M. Ménager se remit à compulser quelques dossiers. Mais il ne poussa pas bien loin son

travail, car presque aussitôt, la porte s'ouvrit et l'huissier vint lui remettre une carte.

Faites entrer! ordonna le magistrat, dès qu'il eut lu le nom gravé sur la carte.

La Cagnotte entra.

Elle était mise avec une simplicité du meilleur goût, et le juge fut frappé tout de suite de l'élégance et de la correction de sa tenue.

Il constata en même temps qu'elle était adorablement jolie.

Cela ne nuit jamais, même auprès des plus sévères magistrats.

M. Ménager indiqua un siège et la Cagnotte s'assit.

—J'ai beaucoup regretté, mademoiselle, dit alors le juge, d'être obligé de vous convoquer de si bon matin. Je sais que vous jouez tous les soirs, avec un grand succès, dit-on, et l'on doit être mal venu à troubler un repos dont vous avez bien besoin, après les fatigues de vos soirées.

—La justice n'a pas à s'excuser, répondit la Cagnotte, et vous voyez, monsieur, que j'ai tenu à être exacte.

—Je vous remercie. Avez-vous deviné, au moins, le motif qui m'a fait désirer avoir avec vous quelques instants d'entretien?

—Je m'en suis doutée tout de suite.

—Il s'agit de l'affaire d'Angoulême.

—C'est cela. Je me trouvais dans le train la nuit du crime, et c'est un souvenir qui me fait frissonner chaque fois qu'il me revient.

—Vous vous rappelez bien alors, ce qui s'est passé dans le compartiment que vous occupiez?

—Comme si cela était arrivé hier.

—Quelqu'un vous accompagnait!

—Caminac... un excellent camarade, avec lequel j'allais chanter à Bordeaux, et qui devait revenir avec moi à Paris.

—D'après les rapports que j'ai reçus, il y aurait lieu de croire que l'assassin a dû passer par votre compartiment, durant le trajet.

—On l'a pensé, en effet, répondit la Cagnotte.

—Mais vous, quelle est votre opinion? Parlez franchement. C'était un jeune homme, assure-t-on, mis avec élégance, et qui s'était introduit dans un wagon de *seconde*, bien qu'il fût porteur d'un ticket de *première*.

—Oui, monsieur.

—Vous vous rappelez les traits de ce jeune homme?

—Oh! très bien.

—Et depuis la catastrophe n'avez-vous pas eu occasion de rencontrer, à Paris ,quelqu'un qui lui ressemblât? On me l'a dit ces jours derniers. J'ai retenu ce détail. Et c'est sur ce point surtout que j'ai désiré vous interroger. Voyons, est-ce vrai?

—C'est vrai, répondit la jeune femme.

—Et ce jeune homme, que vous avez rencontré depuis à Paris, vous le connaissez?

La Cagnotte hesita un moment.

—Je vais vous dire, monsieur, reprit-elle peu après, il y a de cela un mois ou deux; et bien que près d'une année se fût écoulée, je gardais encore limpression très vive du drame sanglant auquel javais assisté... aussi, quand mon regard rencontra ces mêmes traits et crut les reconnaître, je ne pus dominer l'espèce d'épouvante qui me surprit, et il me sembla que c'était l'assassin lui-même que j'avais devant moi! mais de là à une certitude, de là à une affirmation aussi grave que celle que vous demandez, vous conviendrez qu'il y a loin.

—Sans doute, mon enfant, sans doute, repartit le juge, et je ne voudrais pas insister; de votre réponse, je ne compte tirer aucune industion sérieuse. C'est une impression, comme vous dites, rien de plus; et,

dans ces conditions, je ne vo pas d'inconvénient à ce que vous me fassiez connaître le nom de la personne dont les traits vous ont frappée à ce point.

—Vous l'exigez?

—Je vous en prie.

—Eh bien! quand j'ai demandé, à ceux qui m'accompagnaient, quel était cet homme, on m'a répondu que c'était le comte de Presles.

Le juge approuva du geste.

—Vous voyez, répliqua-t-il, c'est là évidemment une de ces coïncidences que le hasard se plaît quelquefois à former, et dont il n'y a pas à se préoccuper; le comte de Presles appartient au meilleur monde; le soupçon ne saurait l'atteindre. Nous sommes donc fixés et je ne pousserai pas plus loin cet interrogatoire... à moins que vous-même vous n'ayez quelque renseignement supplémentaire à fournir à la justice.

La Cagnotte eut un fin sourire.

—Oh! je n'entends pas grand'chose aux affaires criminelles, répondit-elle; et, cependant, il me semble que si, moi, j'étais juge d'instruction, il y a un homme que je ne laisserais pas tranquille.

—Caminade, peut-être?

—Non. Celui-là, je le connais et j'en réponds comme de moi-même.

—Qui est-ce donc?

—Un assez mauvais drôle, qui était dans le train, lui aussi, et qui, à mon avis, doit en savoir sur l'affaire plus qu'il n'en a dit.

—Qui cela?

—Lambert.

—Vous le connaissez?

—Oui, monsieur, et si j'étais appelée à l'interroger, je vous réponds qu'il ne s'en tirerait pas facilement.

Le juge sourit avec bonhomie.

—Si cela pouvait servir à la manifestation de la vé-

rité, dit-il d'un ton légèrement enjoué, je déclare que je résignerais volontiers mes fonctions entre vos mains. Mais pour aujourd'hui, du moins, c'est impossible. J'ai fait citer ce Lambert que je désire ardemment interroger, parce qu'il me semble, en effet, avoir joué dans tout ceci un rôle des plus louches. Malheureusement, on l'a cherché partout depuis plusieurs jours, et on ne l'a trouvé dans aucun des garnis qu'il hante d'ordinaire.

—C'est dommage! fit la Cagnotte.

Et elle se leva pour prendre congé.

Mais à ce moment, l'huissier entra, et vint remettre un billet à M. Ménager ; ce dernier, après l'avoir lu adressa un geste vif et prompt à la jeune artiste.

—Qu'y a-t-il? demanda celle-ci.

—Restez! fit le juge.

—Il y a du nouveau? Qui donc est là?

—Lambert; il a été pris cette nuit et conduit au Dépôt: je vais l'interroger devant vous; voulez-vous m'accorder encore dix minutes.

—Je suis à vos ordres.

—Eh bien, asseyez-vous. Suivez bien l'interrogatoire, et intervenez si vous le jugez opportun.

Sur un signe du juge, l'huissier se retira alors, et quelques secondes plus tard, Lambert faisait son entrée dans le cabinet.

La Cagnotte avait baissé son voile; et tout d'abord il ne la reconnut pas.

D'ailleurs, il était très préoccupé.

Ce qui lui arrivait ne lui paraissait pas clair, et il se perdait en conjectures, dans l'impuissance de s'expliquer l'aventure.

Que lui voulait-on?

Il avait cru dans le principe, que c'était pour la possession de la cassette qu'on lui faisait subir toutes ces violences, et du moment où Bricole avait constaté qu'il

ne la portait pas sur lui, il s'attendait à ce qu'il s'arrêterait là, et se tournerai d'un autre côté.

Mais voilà que les ficelots le *ligotaient*, et qu'ils l'emballaient pour la préfecture de police, comme eussent pu le faire de simples agents ! Cela dépassait toute raison, même toute permission, et Lambert se demandait comment le gouvernement de la République pouvait permettre de pareils attentats à la liberté individuelle !

Il réclama, voulut se fâcher, mais comme il n'était pas précisément pur de tout antécédent, on lui fit comprendre qu'il avait tout intérêt à se contenir et à ne pas indisposer ses juges, par une tenue répréhensible.

Il le comprit et se calma.

Toutefois, restait encore l'inquiétude de l'inconnu, et durant les quelques heures qui s'écoulèrent jusqu'au moment où on vint le chercher pour le conduire chez M. Ménager, mille idées troublées lui traversèrent l'esprit, et quand on l'appela, il n'avait pas encore trouvé une cause plausible à la violence qui lui était faite.

Tout en marchant, cependant, l'affaire parut s'éclairer.

Lambert n'était pas un inconnu pour le Palais de Justice ; les détours lui en étaient familiers, et au chemin qu'on lui faisait prendre, il reconnut tout de suite qu'on le menait chez le juge d'instruction.

Un léger frisson le mordit dans le dos.

Pour des hommes comme lui, une entrevue avec le juge d'instruction, c'est toujours chose grave,—Lambert le savait,—et il se promit de se tenir.

Aussi quand il pénétra dans le cabinet, eût-on vainement cherché quelque chose à reprendre à son attitude.

Néanmoins, un premier étonnement l'y attendait.

Il y avait une femme chez le juge, une femme qui, selon toute vraisemblance, allait assister à son interrogatoire.

Pourquoi cela?...

Il y avait eu jusqu'alors peu de femmes dans son existence. Lambert avait des moeurs, et, en tout cas, ses amours ne lui avaient laissé aucun remords.

Il fallait voir; il attendit.

M. Ménager avait levé les yeux sur lui, et l'examinait.

—Vous vous nommez Lambert? dit-il après un instant.

—Oui, monsieur le juge, répondit Lambert; Jean-François-Alphonse.

—On vous a cherché à vos différents domiciles, et on ne vous a pas trouvé; où avez-vous couché ces derniers jours?

Lambert sourit modestement.

—Oh! vous savez, monsieur le juge, répondit-il; on couche où on peut; il y a des hauts et des bas; le plus souvent je loge à la semaine, mais quelquefois aussi, à la nuit, quand le travail ne donne pas.

—Quel est votre état?

—Pour dire la vérité, on fait un peu de tout...mais il n'y a pas de sots métiers, et pourvu que l'on reste honnête.

—Soit! dit M. Ménager; ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

—Et de quoi donc, monsieur le juge? dit curieusement Lambert.

—Je vais vous le dire. Mais auparavant; comme je n'entends pas vous surprendre; vous saurez qu'il y a là, à ce bureau, derrière moi, une personne qui est chargée de recueillir toutes vos paroles, et qui enregistrera toutes les réponses que vous allez faire.

Lambert fit un geste équivoque qui signifiait:

"Je connais ça... Ca m'est égal... et le petit vieux que vous avez fourré là peut enregistrer tout ce qu'il voudra."

Puis s'inclinant, il ajouta :

—La vérité ! monsieur le juge. Rien que la vérité.

—C'est bien, dit M. Ménager.

Il y eut un court silence, au bout duquel il reprit.

—Vous étiez bien l'année dernière, dit-il, dans le train qui avait quitté la gare d'Orléans le 20 avril, à huit heures du soir, pour se rendre à Bordeaux ?

Lambert était loin de s'attendre à cette question... et il la reçut comme un coup droit, en pleine poitrine. Un peu plus, il était démonté.

Mais c'était une nature robuste, et presque instantanément il reprit possession de lui-même.

—Le 20 avril ! train de Bordeaux, attendez donc, monsieur le juge, répondit-il en se raidissant, tout en ayant l'air de rappeler ses souvenirs... Mais oui... c'est bien cela... Seulement, moi, je n'ai pris le train qu'à Orléans... Même que j'étais en compagnie de deux camarades.

—Caminade et la Cagnotte ?

—Précisément, monsieur le juge.

Et il allait poursuivre quand la parole s'arrêta sur ses lèvres.

Il avait deviné.

La femme voilée qu'il y avait là, c'était la Cagnotte !

On allait donc causer encore une fois de l'assassinat de l'infortuné Beauchamp !

Sans qu'il se rendit compte de ce qu'il éprouvait, il se sentit le cœur désagréablement pincé.

Mais M. Ménager reprenait l'interrogatoire... Il fallait s'observer.

XI

—Vous n'avez pas, je l'espère, oublié les divers incidents de la nuit du 20 avril, dit-il, et vous devez vous rappeler notamment qu'un jeune homme a passé une partie du voyage dans votre compartiment, bien qu'il fût porteur d'un billet de première?

—Oui, monsieur le juge, répondit Lambert; je me rappelle cela.

—Connaissiez-vous ce jeune homme?

—Non, monsieur.

—Cependant, on prétend que vous auriez échangé quelques mots avec lui...

—Ça, c'est bien possible, je ne dis pas non; en voyage on cause, on rigole... histoire de tuer le temps.

—Enfin, vous ne le connaissez pas?

—Je ne l'avais jamais tant vu... Et puis, c'était la nuit... il faisait noir...

—C'est bien... continuons... Vous vous rendiez à Bordeaux, où vous deviez prendre le paquebot, pour gagner le Brésil?

—J'avais un engagement, monsieur le juge.

—Oui, vous l'avez montré au commissaire qui vous a interrogé, au lendemain du crime; aux termes de cet engagement, votre voyage était payé d'avance, et vous voyagiez aux frais de l'entreprise.

—C'est bien le moins.

—Sans doute... mais il est prouvé que vous n'êtes pas parti, comme vous vous y étiez engagé.

—Ca, c'est vrai, monsieur le juge, il y a eu un retard.

—Vous n'êtes pas parti, continua M. Ménager; et cependant, le jour du départ du paquebot, un homme se présentait à bord, avec votre engagement, sous votre nom, et allait prendre la place que vous deviez occuper, pourquoi cette substitution?

—Mon Dieu, monsieur le juge, répondit Lambert, c'est une faute; c'est une faute, certainement, et j'ai eu tort; mais on a le coeur sensible, n'est-ce pas, et j'avais rencontré à Bordeaux, un pauvre diable de cabotin qui était misérable! ce n'est rien de le dire... Alors, moi, ça m'a fendu: j'ai eu pitié! il voulait aller chercher fortune en Amérique et, ma foi, je lui ai cédé mon billet et mon engagement.

—Mais vous êtes resté à Bordeaux.

—Oui, monsieur le juge.

—Et pourquoi n'avez-vous pas avoué cette bonne action au commissaire?

—J'ai eu peur d'être mal compris.

—Comment appelez-vous le camarade qui a pris votre place.

—Talpin,—au théâtre, Florville.

—Est-il toujours en Amérique?

—Ce n'est pas probable.

—Vous n'avez pas eu de ses nouvelles?

—Je n'en ai pas demandé.

—Nous nous occupons de ce détail, et nous vérifierons la sincérité de votre déposition. Nous avons sollicité des renseignements nouveaux à la Compagnie des paquebots du Brésil, et nous savons aujourd'hui que le passager, qui s'était présenté à bord sous votre nom, n'a fait qu'une partie du voyage, et que l'on a constaté sa disparition au moment du débarquement. Nous avons son signalement; nous établirons facilement

son identité, et la justice aura un compte sévère à vous demander si vous avez cherché à l'égarer.

—Cependant... balbutia Lambert un peu interdit de ce qu'il entendait.

—Je reprends, poursuivit M. Ménager. Ainsi, au lieu de continuer votre voyage, au mépris de l'engagement que vous aviez signé, vous restez à Bordeaux où vous vous cachez.

—Oh! monsieur le juge.

—Vous vous cachez si bien, que c'est par hasard, que huit ou quinze jours plus tard, vous êtes rencontré, la nuit, par deux de vos camarades qui vous reconnaissent au moment où vous allez prendre le train de Paris.

—Ah! c'est Caminade et la Cagnotte qui ont dit cela?

—Qu'importe de qui nous tenons ce détail, interrompit sévèrement M. Ménager. Répondez sans ambage, est-ce vrai?

—Eh! sans doute, c'est vrai.

—Vous l'avouez!

—Parbleu! pourquoi le cacherai-je? il n'est pas défendu d'être jeune, n'est-ce pas; et si je suis resté à Bordeaux si je suis parti pour Paris, c'est que... je vais vous dire... il y a une femme dans l'affaire.

—Quelle femme?

—Ah! ça, monsieur le juge... vous comprenez! on est discret... et j'aurais la tête sur le billot, que l'on ne me forcerait pas à parler.

—On ne vous demande rien de semblable.

—Je le pensais bien.

—Alors c'est tout ce que vous avez à dire sur l'affaire d'Angoulême; vous n'avez aucun indice à me signaler et depuis, aucun fait nouveau n'est venu à votre connaissance qui soit de nature à éclairer la justice?

—Non, monsieur le juge.

M. Ménager enveloppa Lambert d'un regard d'une vive intensité; et un moment un pli sombre se creusa

sur son front... Mais ce fut rapide comme l'éclair, et aussitôt, il recouvra sa bienveillance sereine.

Il se tourna avec un geste courtois vers la Cagnotte.

—Vous avez entendu, mademoiselle, reprit-il alors, et vous voyez que la déposition de cet homme est en tous points conforme à la vôtre. Avez-vous cependant quelque objection à présenter?

—Aucune, monsieur le juge.

—Vous n'avez rien à ajouter non plus?

—Tout au moins est-ce fort peu de chose.

—Rien n'est indifférent en pareille matière, mademoiselle, et c'est dans l'intérêt de la vérité que je vous invite à parler en toute assurance.

La Cagnotte avait relevé son voile: une certaine résolution se lisait maintenant dans son regard.

—Ainsi que je viens de le dire, répondit-elle, je n'ai rien à ajouter aux réponses que je vous ai faites: Vous savez ce que Caminade et moi nous avons fait à Bordeaux, et Lambert a complété ma déposition par l'explication de son mystérieux retour à Paris. Tout ceci est donc fort clair maintenant, et il ne reste plus qu'un point obscur sur lequel je voudrais interroger mon ancien compagnon de voyage.

—Lequel? fit M. Ménager.

Lambert réprima un geste d'impatience.

—Ne vous gênez pas; allez-y! dit-il d'un ton légèrement railleur; et puisque le bureau est ouvert...

—Eh bien! poursuivit la Cagnotte, n'y a-t-il pas indiscrétion à demander à Lambert ce qu'il est allé faire, il y a quelques jours, au château de Pratmeur?

Lambert tressaillit.

C'était là encore un de ces coups droits qu'il n'aimait pas.

Il lança un mauvais regard à la jeune femme.

—Au château de Pratmeur! répliqua-t-il; en effet je m'y trouvais...

—En compagnie de M. le comte de Presles?

—Mais...

—Répondez, dit M. Ménager, qui ne perdait rien de ce qui se passait.

—Eh! c'est vrai! répondit Lambert... il n'y a pas de mal à ça, je suppose.

—Vous connaissez donc le comte de Presles?

—C'est bien simple, monsieur le juge. M. le comte est depuis peu à Paris; il monte sa maison, et l'on m'a fait des propositions pour entrer à son service. Ma foi! faut pas être fier quand on meurt de faim, et il y a longtemps que j'en avais assez de crever de misère; on dit que le comte est généreux et j'ai accepté.

—De sorte que vous l'avez accompagné au château de Pratmeur.

—Oui, monsieur le juge.

—Qu'allait-il faire?

—Le comte est amoureux, monsieur le juge, et si j'en crois les potins qui courent, il ne se passera pas longtemps avant qu'il y ait une comtesse de Presles.

—C'est bien! fit M. Ménager.

Et il écrivit quelques mots sur une feuille de papier, qu'il plaça sous une enveloppe.

Puis ayant sonné l'huissier, il lui remit l'enveloppe.

Conduisez cet homme à M. Burlard, ajouta-t-il en faisant à Lambert un geste qui lui ordonnait de suivre l'huissier.

Lambert eut un moment d'inquiétude.

—Est-ce qu'on va me retenir ici? balbutia-t-il interdit.

—Il ne vous arrivera rien de semblable, répondit M. Ménager; c'est une formalité: dès que M. Burlard vous aura vu, toute liberté vous sera rendue.

Lambert respira.

Il avait eu peur un moment. Quand on est entre les

mains de la justice, on ne sait jamais bien ce qu'il peut survenir.

Il se hâta de suivre l'huissier qui sortait.

Cependant la Cagnotte s'était levée.

En voyant disparaître Lambert, elle avait éprouvé comme une déception et ne put dissimuler son impression.

—Vous le laissez partir! fit-elle étonnée.

—Il le faut bien, répondit M. Ménager, ce n'est pas lui qui est le prévenu.

—Oh! sa conduite dans toute cette affaire me paraît plus que louche.

—A moi aussi! mais si nous le gardions ici, nous n'en apprendrions pas plus long, qu'il ne nous en dit... tandis que, dehors...

—Vous avez peut-être raison...

—Nous avons assurément raison... Je l'ai envoyé à M. Burlard, qui va le faire surveiller et à la moindre imprudence de sa part.

La Cagnotte fit quelques pas, et au moment d'atteindre la porte elle se tourna vers le juge d'instruction, qui l'accompagnait.

—Et le comte? demanda-t-elle alors à voix basse et rapide.

M. Ménager mit un doigt sur ses lèvres.

—Silence! silence, répondit-il sur le même ton. Ceci est trop grave, et il faut prendre garde de se tromper...

—Mais vous ne savez peut-être pas...

—Je sais bien des choses, mon enfant... Et quant à celles que vous avez apprises vous-même, gardez-en soigneusement le secret au plus profond de votre coeur, jusqu'au jour, plus prochain que vous ne le croyez, où la vérité se sera enfin fait jour.

La jeune femme salua donc le juge et se hâta de regagner sa voiture qui stationnait devant la grille du Palais de Justice.

Et comme elle en refermait la portière, après avoir ordonné au cocher de la reconduire à son hôtel, elle ne put apercevoir Lambert qui descendait sur le trottoir et gagnait la place du Châtelet.

Lambert était libre et il s'en allait heureux d'en être quitte pour si peu!

Toutefois, au fond de sa joie, il y avait comme un voile de mélancolie.

M. Ménager avait été juste; mais il était resté sévère!

Tout n'était pas fini, et Lambert ne se rappelait pas surtout sans frisson, ce qu'il lui avait dit à propos de la substitution.

On avait demandé des renseignements à la Compagnie des Messageries dont les paquebots font le service entre Bordeaux et Rio-Janeiro, et avec le signalement obtenu, on savait rechercher le faux Lambert!...

Qu'adviendrait-il de tout cela? Rien de bon assurément, et la plus élémentaire prudence lui commandait de prendre des précautions en vue de toute éventualité.

Arrivé à la place du Châtelet, il héla un cocher, et tout en se rendant chez le comte de Presles, il mit le trajet à profit pour réfléchir utilement à la situation.

Nous verrons tout à l'heure le résultat de ses réflexions.

Le comte l'attendait avec impatience; dès qu'il fut entré, il alla vivement à lui.

—Eh bien! dit-il d'une voix brève et nerveuse, as-tu réussi?

—Parbleu! fit Lambert.

—Tu as la cassette?

—Depuis cette nuit.

—Enfin, enfin! dit le comte avec une explosion de joie.

Lambert eut un sourire équivoque.

—Oh! il ne faut pas trop se hâter de se réjouir, ré-

pliqua-t-il; car ce que j'ai à ajouter mérite attention. Savez-vous d'où je sors, à l'heure qu'il est?

—D'où sors-tu?

—Du cabinet du juge d'instruction.

—M. Ménager! tu l'a vu?... à quel propos?

—Eh! toujours à propos de l'affaire d'Angoulême.

—Mais on ne te soupçonne pas, toi?

—Pas encore, peut-être... quoique ça commence à se corser. Ils sont curieux dans cette boîte... et j'estime qu'il n'est pas trop tôt de prendre ses distances.

—Que veux-tu dire?

—Que si l'on n'a pas l'air de me soupçonner, il y en a un autre, qui n'est pas dans le même cas.

—Qui cela?

—Celui qui m'a remplacé, et qui s'est fait débarquer avant l'arrivé à Rio.

—Ils connaissent ce détail?

—Et ils ont poussé l'indiscrétion jusqu'à demander son signalement, comprenez-vous? de sorte que si j'étais à la place de celui-là, je n'irais pas par quatre chemins et je choisirais celui qui mène tout droit dans un de ces généreux pays qui se refusent encore à toute extradition.

Le comte fit quelques pas à travers la chambre, l'oeil louche et la lèvre contractée.

—Tu as raison, dit-il, c'est le seul parti à prendre.

—Et le plus tôt possible.

—Soit! Voyons, tu as la cassette?

—C'est-à-dire que je l'ai et je ne l'ai pas, répondit Lambert.

—Comment?

—Dame! il ne fallait pas s'exposer à se la faire enlever, pas vrai? C'est assez d'une fois. Mais je l'ai déposée en lieu sûr, connu de moi seul. Et dès que vous m'aurez compté les dix mille francs promis?...

—Tu te défies!

—Si on peut dire!

—Enfin, quand me la remettras-tu?

—Quand vous voudrez.

—Ce soir, ici, à dix heures.

—Va! pour ce soir! et croyez-moi, monsieur le comte, d'ici là, que tout soit près pour votre départ.

Le comte le congédia du geste et Lambert se retira.

XII

Le soir même de ce jour, vers cinq heures, madame Pradié se trouvait seule dans sa chambre; elle était assise sur une chaise longue, non loin de la fenêtre ouverte, par laquelle les parfums pénétrants des fleurs et des arbustes du parc lui arrivaient apportés par le souffle du printemps.

Tout dans son attitude, pour ainsi dire accablée et morne, décelait chez la jeune veuve, un état de mélancolie et de tristesse profondes.

Son œil était troublé, sa poitrine se soulevait comme oppressée, et sa belle main se crispait par instant dans l'épais velours de la chaise longue.

A côté d'elle, sur une console dorée, il y avait une lettre qui lui avait été remise une heure auparavant, et qu'elle avait été déposée sur le meuble, après l'avoir lue à plusieurs reprises.

Et elle poursuivait sa pensée qui amenait à chaque instant un pli inquiet sur son front lisse et pur.

Enfin, elle se leva, alla respirer à la fenêtre; puis revint dans la chambre, et se mit à la parcourir à pas rapides et heurtés.

Cela dura cinq minutes à peine, au bout desquelles, prenant résolument son parti, elle se dirigea d'un mouvement saccadé vers la cheminée et poussa le bouton d'ivoire d'une sonnette électrique.

La porte s'ouvrit aussitôt et une femme de chambre se présenta.

—Dites à mademoiselle Laura que je désire lui parler, ordonna-t-elle alors.

La femme de chambre disparut, et peu après Laura entrait chez sa mère.

—En l'apercevant, madame Pradié ne peut réprimer un geste d'impression douloureuse.

Laura était bien changée depuis quelques jours; l'épreuve par laquelle elle passait en ce moment l'avait cruellement frappée; ses joues s'étaient creusées, un cercle sombre estompait ses yeux et son regard semblait perdre chaque jour de sa vivacité et de sa limpidité d'autrefois.

Madame Pradié se mordit les lèvres et étouffa un sanglot.

Mais Laura n'avait vu qu'une chose: la lettre qui était là, sur la console.

Cette lettre! c'était M. Ménager qui l'avait écrite, ainsi qu'il l'avait promis; on y parlait de Mario et elle allait savoir!...

Toute sa vie était contenue dans ces quelques lignes!

Un flot de sang afflua à son coeur, et les pommettes de ses joues s'empourprèrent.

—Ah! ma mère! ma mère! s'écria-t-elle en allant cacher sa tête éperdue sur le sein de madame Pradié.

Celle-ci la serra avec effusion dans ses bras, et pendant quelques secondes, ce fut un doux murmure de baisers donnés et rendus.

—Chère enfant! dit madame Pradié, en se dégageant lentement; si tu savais combien je suis heureuse de te sentir ainsi, au plus près de ton coeur! Il y a si longtemps que cela ne m'était arrivé.

—Pardonnez-moi! balbutia la jeune fille.

—Et qui pourrait t'en vouloir... Quelle mère n'oublierait tout, en te voyant ainsi affectueuse et tendre!

—C'est que j'ai bien souffert.

—Pauvre chère, je le voyais bien! mais aussi pour-

quoi ne pas t'être confiée à moi? tu ne peux pas douter cependant du profond amour que je te porte, et je n'ai jamais eu d'autre ambition que celle de te voir heureuse.

—Ah! vous êtes bonne...

—Eh bien, il faut être soumise à son tour; revenir au calme et accepter avec résignation les tristes épreuves que le ciel peut nous envoyer.

A ces dernières paroles, Laura se sentit subitement glacée et elle comprima sur ses lèvres un cri près de lui échapper.

—Qu'avez-vous donc à m'apprendre? dit-elle avec une lueur d'acier dans le regard.

—Ne t'épouvante pas d'avance! supplia madame Pradié, effrayée de ce désordre subit.

—M. Ménager vous a écrit?

—J'ai reçu sa lettre il y a une heure.

—Il vous parle du comte?

—Il ne me parle que de lui.

—Et que dit-il?

—Il m'engage à remettre cette union.

—Pourquoi?

—Jusqu'au jour où il aura recueilli les renseignements qui lui manquent encore.

Laura eut un geste violent.

—C'est-à-dire, interrompit-elle d'un ton acéré, qu'avant de le connaître il le condamne.

—Ne crois pas cela!

—Tous les juges sont les mêmes, ma mère, ne le savez-vous pas?... Ils voient des coupables et des criminels partout... sans s'inquiéter des cœurs qu'ils broient et des existences qu'ils brisent sous leurs infâmes soupçons.

—Laura!

—Ah! cher Mario!... ils peuvent te calomnier à leur aise; je ne veux même pas te défendre: mais le jour où ton honneur serait menacé, tu trouverais dans

mon honneur à moi!... un lieu d'asile où nul ne viendrait t'atteindre!

Madame Pradié essaya de lui prendre les mains.

—Calme-toi! dit-elle, de sa voix la plus caressante.

—Mon Dieu!

—Réfléchis un peu.

—Est-ce possible!... Vous le pouvez, vous!... Mais moi! moi!

—Pourquoi exagérer. Le parti que nous allons prendre n'est pas irrévocable; on te demande seulement quelques semaines. Est-ce trop? Tu peux bien nous accorder cela.

—Ah! tenez, c'est indigne! Et lui, Mario, lui! la droiture et la loyauté mêmes. Que va-t-il penser? que voulez-vous qu'il fasse? Oh! non! jamais mon pauvre coeur n'a été torturé à ce point.

Et elle se laissa retomber sur la chaise longue, et tordit ses bras par un geste désespéré.

—Horrible! c'est horrible! balbutia-t-elle encore, en fouillant ses cheveux de ses mains affolées.

Il y eut alors un long silence.

Devant le désespoir de sa fille, madame Pradié n'osait plus ajouter une parole; elle la regardait, profondement émue, et tout son amour maternel soulevait sa poitrine.

Tout à coup, Laura bondit de sa place et se mit à marcher à travers la chambre avec des mouvements de panthère blessée.

Son désordre avait atteint son paroxysme; elle comprimait sa gorge palpitante, comme si elle eût eu peur qu'elle n'éclatât.

—Enfin! que lui reproche-t-on? dit-elle avec un emportement plein d'oubli; quel crime abominable a-t-il commis? de quel sinistre méfait l'accuse-t-on? vous l'a-t-on dit? le savez-vous?

—Mais...

—Pour traiter aussi odieusement un homme qui appartient à notre monde, il faut que l'on ait des présomptions bien graves. Vous les a-t-on fait connaître? Voyons! Soyez franche, ma mère... répondez!

Et un pli amer vint contracter le coin de sa lèvre.

—Le comte Mario de Presles aurait-il volé, par hasard... continua-t-elle, d'une voix sifflante, avec une ironie sanglante; est-il prévenu de quelque meurtre... a-t-il assassiné ou volé quelqu'un?

Non, n'est-ce pas?

M. Ménager lui-même ne pousserait pas jusque-là l'audace de ses soupçons!

Eh bien, que lui veut-on alors, pourquoi cet acharnement à le poursuivre?

Ah! que l'on y prenne garde à la fin! Car je me demande moi aussi, si, tout juge d'instructio que l'on soit, on n'est pas soumis à la loi supérieure, qui commande à tous le respect de l'innocent!

Et pour la seconde fois elle se laissa tomber sur un siège, et prit sa tête dans ses mains.

En dépit de l'âpreté de ses paroles, Laura avait raison, après tout!... On n'avait jusqu'alors rien dit à madame Pradié, qui pût, aux yeux de sa fille, justifier la détermination qu'elle prenait,—et Laura, qui aimait, devait repousser avec horreur, des insinuations perfides qui ne reposaient sur aucun fait apréciable.

La malheureuse enfant se voyait acculée dans une impasse, à laquelle elle ne trouvait aucune issue.

Et elle était seule; et sa mère elle-même s'unissait à ses ennemis!

Au bout d'un instant cependant, son agitation parut se calmer.

Elle ne pleurait plus,—les sanglots avaient cessé,—c'est à peine, si de loin, un frisson venait encore secouer ses épaules.

Seulement, le même pli ironique était toujours au

coin de sa lèvre, et son regard conservait encore la même expression de révolte obstinée.

Elle releva le front. Madame Pradié se rapprocha presque rassurée.

—Chère Laura! dit-elle d'une voix douce, comme si elle eut parlé à une enfant, tu veux bien être raisonnable, n'est-ce pas?

—Oui, ma mère, oui! répondit Laura.

—Tu ne m'en veux pas?

—Pourquoi vous en voudrais-je?

—Je devais faire ce que j'ai fait.

—Peut-être!

—Tu comprendras plus tard.

—Soit... plus tard... j'y consens. Mais aujourd'hui... que comptez-vous dire au comte?

—Je lui ai écrit.

—Vous?

—Le comte attendait une réponse, et dès que j'ai reçu la lettre de M. Ménager...

—Que lui dites-vous?

—La vérité. C'est-à-dire que des motifs graves m'obligent à décliner l'honneur qu'il voulait nous faire... que cette résolution n'avait rien qui dût l'offenser. Mais que, dans les circonstances actuelles, il m'était impossible...

—Vous lui avez écrit cela!

—Sans doute.

—Sans me prévenir?

—A quoi bon?...

—Et la lettre est partie?

—Il y a une heure.

—Une heure! répéta Laura.

Elle se dressa droite et pâle.

—Alors, dit-elle avec un frémissement des lèvres, il va venir.

—Que dis-tu?

—Ah! je le connais, moi, ma mère; Mario m'aime! il ne voudra pas rester une seconde, à mes yeux du moins sous le coup d'un pareil outrage.

—Que viendrait-il faire?

—Il a droit à une explication: vous ne pouvez la lui refuser.

—Je ne le recevrai pas!

—Ce serait aggraver l'offense qui lui est faite; et si vous le repoussez, c'est moi qui le recevrai.

—Malheureuse enfant! tu n'y songes pas.

—Vous le verrez bien... Et puisque l'on me pousse à bout...

—Tais-toi!...

—L'intérêt de mon honneur est ici engagé, sans même parler de celui de mon amour; et je ne veux pas qu'il puisse supposer un instant...

—Ce que tu dis est insensé, tu ne feras pas cela; et puis d'ailleurs, l'occasion ne t'en sera pas même offerte; le comte ne viendra pas, il sera plus sage que toi, et...

Madame Pradié n'acheva pas.

Le timbre de l'antichambre avait retenti; elle s'était prise à tressaillir.

Une lueur fulgurante éclaira le regard de Laura.

—Entendez-vous? dit-elle, en portant ses deux mains à ses lèvres.

—On a sonné! balbutia madame Pradié atterrée.

—C'est lui!

—Que faire? que faire?

En ce moment, la porte s'ouvrit et une bonne entra.

—Qu'y a-t-il? demanda madame Pradié.

—M. le comte de Presles fait demander si madame veut bien lui faire l'honneur de lui accorder un moment d'entretien.

—Non! non! répondit la jeune veuve, c'est impossible; dites à M. le comte...

Mais Laura s'était déjà avancée vers la femme de chambre.

—Faites entrer M. le comte de Presles au salon, interrompit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique; dites-lui que madame Pradié est trop souffrante pour le recevoir, mais que, dans un instant, j'irai moi-même la remplacer.

Et pendant que la femme de chambre se retirait, elle courut cacher sa tête dans les bras de sa mère.

—O ma mère! ma mère! dit-elle en sanglotant, pardonnez-moi, je vous en conjure: c'est le bonheur de ma vie que je joue en ce moment... priez Dieu pour votre enfant, et ne la maudissez pas.

Puis s'arrachant aux étreintes de madame Pradié qui tentait de la retenir, elle essuya vivement les larmes qui baignaient ses joues et marcha résolument vers le salon où l'attendait le comte de Presles

Ce dernier était lui-même dans un état de terrible et redoutable anxiété.

XIII

Depuis la visite que lui avait faite Lambert, un incident inattendu s'était produit qui l'avait un moment ébranlé.

En premier lieu il avait reçu la lettre de madame Pradié, qui, sous des formes polies, lui signifiait bel et bien son congé.

Mais cette lettre l'avait fort peu troublé.

Il s'y attendait, n'y attachant qu'une importance relative.

Il se savait aimé ardemment de Laura, et ne redoutait rien de ce côté.

Même, pour tout dire, il n'était pas éloigné de considérer comme une chance heureuse ce congé qui arrivait si à propos, pour donner au départ qu'il préparait la raison sérieuse et avouable qui lui eût manqué.

Il ne doutait pas d'ailleurs que l'amour de Laura trouverait un nouvel aliment dans le procédé un peu brutal dont il était l'objet ; il était convaincu qu'elle le défendrait avec ardeur, et que le voyant persécuté, elle ne l'en aimerait que davantage.

Il n'avait donc rien à craindre et pouvait s'éloigner en toute sécurité.

Seulement, en ce moment, il était encore indécis sur le parti qui lui restait à prendre.

Tenterait-il de voir Laura avant de quitter Paris ; et en tout cas, quel langage convenait-il de tenir à la jeune fille ?

Car, il l' 'mait, lui aussi !

A son âge, on ne joue pas impunément avec un pareil sentiment : Laura était belle et désirable entre toutes, et plus d'une fois, il avait senti frissonner toute sa chair, quand dans leurs doux entretiens, elle s'abandonnait à lui confiante et soumise.

Et il ne pouvait songer sans amertume, qu'il allait s'éloigner, qu'il ne la reverrait plus, que bientôt peut-être, elle deviendrait la femme d'un autre.

Les heures s'écoulèrent sans qu'il se fut arrêté à aucune résolution.

Il avait donné des ordres pour que l'on préparât tout pour son départ qu'il ne comptait effectuer que le lendemain. Il ne voulait d'ailleurs emporter qu'un léger bagage : quelques objets de toilette dans une valise, et c'était tout.

Pour le reste, il verrait plus tard.

Ce qui lui importait surtout, c'était la cassette... et sur ce point, il n'avait point d'inquiétude.

La somme promise était prête ; Lambert serait exact au rendez-vous.

Il s'était habillé, et allait sortir.

En ce moment, son valet de chambre entra portant une lettre sur un plateau d'argent.

Qui lui écrivait ?... Il n'attendait aucune lettre... Il s'étonna.

Et c'est d'un geste fébrile qu'il s'empara de celle qu'on lui présentait.

Dès qu'il en eût parcouru la suscription, un voile passa sur ses yeux.

Sur l'enveloppe, en lettres imprimées, on lisait ces mots :

Parquet.—Cabinet du juge d'instruction.

Il fit signe à son valet de se retirer, et dès qu'il se

vit seul, il déchira l'enveloppe d'une main impatiente et nerveuse.

Voici ce que contenait la lettre :

" Monsieur le comte Mario de Presles est invité à se présenter demain, de deux heures à trois, au Palais de Justice, cabinet du juge d'instruction, pour affaire qui le concerne."

Une sueur froide glaça ses tempes, et il relut, à deux reprises, ces quelques mots.

Ils étaient terribles dans leur laconisme administratif.

C'était donc son tour ?

Après Lambert, le comte de Presles !

Les juges allaient bien.

Qu'avait-on découvert cependant ? que lui voulait-on, quelle raison inconnue la justice avait-elle de le faire comparaître ?

Surtout, en cette extrémité, à qui s'adresser pour demander ce qui se tramait contre lui ?

Il n'hésita pas longtemps, et son parti fut vite pris.

Madame Pradié devait être dans le secret. Le juge d'instruction, qui était un ami de la famille, avait dû lui révéler la vérité. C'est elle qu'il fallait voir, c'est d'elle qu'il fallait obtenir un aveu complet.

Il n'avait plus de temps à perdre.

Son coupé était prêt ; il y monta immédiatement et se fit conduire rue Culture-Sainte-Catherine.

Une première déception l'y attendait.

Madame Pradié se dit souffrante ; elle se dérobait, et c'est Laura qu'elle chargeait de la remplacer.

Après tout, qu'importait ?

La partie était engagée, il fallait maintenant aller jusqu'au bout.

Toutefois, il ne se faisait pas illusion ; si madame

Pradié avait reçu les confidences de M. Ménager, il était évident qu'elle s'était bien gardée de les répéter à sa fille, sinon par pitié, au moins par prudence. Mais elle n'avait pas dû non plus conserver le secret tout entier pour elle. Laura l'avait interrogée sans doute, elle avait appris une partie de la vérité et elle ne lui cacherait rien de ce qu'elle savait.

Aussi, dès qu'il se trouva en présence de la jeune fille il s'empressa d'aller à sa rencontre.

—Laura! chère Laura! dit-il avec effusion; c'est vous surtout que je voulais voir.

—Cher Mario, balbutia la jeune fille.

—Vous savez quelle lettre cruelle on m'a écrite?

—Oui, ma mère me l'a dit.

—C'est horrible! quand j'ai lu cette abominable lettre, j'ai cru que mon coeur allait se briser.

—Ne dites pas cela.

—Eh! que voulez-vous que je dise... Moi, je ne vivais qu'avec cette pensée de vous aimer saintement, de devenir votre époux, de ne plus vous quitter que dans la mort.

—Mon Dieu!

—Et maintenant, tout est fini; il ne reste plus de ce beau rêve que la plus épouvantable des déceptions!

—Non, mon ami, non, ce n'est pas possible!... Ma mère reviendra sur sa détermination; elle est bonne; elle ne voudra pas faire le désespoir de toute ma vie...

—Ah! vous comptez sans M. Ménager.

—Comment?

—Cet homme me hait!

—N'en croyez rien!

—Il me hait, vous dis-je! Pourquoi? Dans quel but? Sous l'influence de quelles odieuses suggestions? Mais que lui ai-je donc fait à cet homme pour qu'il s'acharne ainsi à ma perte? Voyons, dites: vous l'a-t-on fait connaître?

On n'accuserait pas de la sorte, le plus misérable des criminels... les juges n'ont pas, que je sache, l'habitude de s'envelopper de mystère, pour mieux frapper un coupable! Comprenez-vous Laura, comprenez-vous bien, l'horreur d'une pareille situation? être lâchement attaqué par des ennemis invisibles, sans que je puisse me défendre; être frappé surtout dans ce qui m'est le plus cher au monde... dans ma Laura bien-aimée!... Non! non! Voilà ce que je ne leur pardonnerai jamais, et malheur à eux, si, quelque jour, l'occasion m'est donnée de me venger de tant d'infamies.

—Mario! Mario!

—Ah! vous ne savez pas, vous, tout ce que j'ai souffert depuis quelques jours et les projets insensés qui m'ont passé par la tête... Jamais je ne vous ai tant aimée, jamais je ne les ai tant haïs!...

—Par grâce!...

—Les misérables! Ils ne m'ont plus laissé qu'une issue, avec leurs lâches calomnies: fuir, quitter Paris.

—Que dites-vous?

—Et tout mon coeur se révolte et se brise à la pensée de vous abandonner seule, désespérée.

—Oh! vous ne partirez pas.

—Quel autre parti me reste-t-il?..

—Je ne sais pas... mais nous chercherons.

—Non! non! toute faiblesse serait à cette heure, dangereuse! et ce sont d'autres résolutions qu'il faut prendre, Laura!

Le comte attira la jeune fille dans ses bras.

—Chère enfant... continua-t-il, à voix ardente; écoutez-moi! Ceci est grave!... vous voyez bien, n'est-ce pas, que c'est mon honneur qui est ici en jeu, que je ne peux rester ainsi honteusement courbé, sous de pareils affronts;—qu'il faut à tout prix que je me relève...

—Ah! je vous y aiderai, mon ami, interrompit violemment Laura,—moi aussi, je ne veux pas demeurer

plus longtemps dans cette situation; dites-moi ce qu'il faut faire, et quoi que vous ordonniez, je le ferai!

—Merci... Merci, du plus profond de mon coeur.

—Parlez donc; parlez!

—Tout à l'heure, quand vous avez vu votre mère, elle venait de quitter M. Ménager. Il n'est pas possible que ce juge ne lui ait pas fait connaître de quel méfait on m'accuse.

—Elle ne me l'a pas dit.

—Il faut le savoir.

—Mais comment? Quel moyen?

—Eh! le sais-je! mais quelque respect que vous deviez garder pour votre mère, l'intérêt de votre honneur justifie surabondamment l'insistance que vous y mettrez.

Et puis, ajouta le comte, avec un pli sombre des sourcils; je vous l'ai dit, et ma résolution est irrévocable; si, ce soir même, madame Pradié ne vous a pas confié ce qu'elle sait, je ne resterai pas une heure de plus à Paris, et je retournerai au Brésil, où ceux qui me connaissent font encore quelque cas de mon honneur.

Laura eut un sanglot et se laissa tomber à genoux devant le jeune comte.

—Mario! dit-elle, d'une voix brisée; ne me torturez pas ainsi à plaisir. Voyez, j'implore avec des larmes; je n'ai plus de force, et c'est au nom de notre amour que je vous supplie de m'écouter. Je vous aime, Mario, vous le savez, je vous l'ai dit et je vous le répète à cette heure cruelle; c'est que moi aussi j'ai pris une résolution suprême, à laquelle je vous le jure; je ne manquerai pas!

—J'étais trop heureuse! et bien souvent je m'étais épouvantée à la pensée que ce bonheur pourrait ne pas durer!

Eh bien, aujourd'hui, cette effroyable perspective, je puis l'envisager sans effroi; car le jour où vous me

manqueriez, Mario, je sais maintenant où trouver un refuge assuré.

Et, en parlant de la sorte, elle tira de son sein un flacon qu'elle montra au comte.

—Qu'est-ce? s'écria ce dernier.

—Du poison! répondit Laura, avec un pâle sourire.

—Vous avez pensé à cela!

—Eh! à quoi voulez-vous que je pense en présence de ce qui se passe! Que voulez-vous que je devienne, vous, une fois parti! Non, Mario, non!... et j'ai assez de confiance en votre amour pour croire que, dans une pareille extrémité, vous agirez comme j'ai résolu de le faire.

Le comte ne répondit pas tout de suite; mais une expression étrange se répandit sur ses traits.

—Sans doute! sans doute! reprit-il, au bout d'un court silence; mais vous n'aurez pas à subir une si douloureuse épreuve, et j'espère encore que mes ennemis se lasseront enfin de conjurer ma perte.

Ah! qu'il y a loin, poursuivit-il d'une voix plus pénétrante et plus tendre, qu'il y a loin de cette dure nécessité au rêve que j'avais si longtemps bercé! Songez donc! partir tous les deux seuls, gagner, unis l'un à l'autre, un pays où nous serions tout à nous, rien qu'à nous! oublier le monde et ses cruelles calomnies, enfermés à jamais dans notre amour! Laura! ce rêve était le vôtre aussi, n'est-ce pas; et c'était là l'espoir sacré auquel votre vie était suspendue!

—Oui, oui, murmura Laura enivrée et défaillante.

—Et il faut renoncer à ce bonheur!

—Qui sait?

—Ne voyez-vous pas qu'ils ne veulent nous laisser ni repos ni trêve, qu'ils ne seront satisfaits que lorsqu'ils vous auront arrachée de mes bras.

La jeune fille se dégagea de l'étreinte passionnée du comte.

—Non ! dit-elle avec force ; non ! cela ne sera pas.

—Que ferez-vous ?

—Vous le verrez ! Vous avez raison. C'est aussi trop de patience et de longamité ; et je suis décidée à me défendre.

Laura pressa ses tempes de ses deux mains, pleines de fièvre.

—Vous m'avez dit, n'est-ce pas, poursuivit-elle d'une voix nerveuse, que vous désiriez savoir quelle accusation pèse sur vous et à quelles suggestions odieuses obéit M. Ménager ?

—C'est cela.

—Eh bien, avant ce soir, vous l'apprendrez.

—Comment ?

—Laissez-moi faire ! Je connais un moyen sûr et je l'emploierai !

—Vous ne voulez rien me dire !

—Non, Mario, partez ! Je veux être seule, mais comptez sur moi, et vous verrez, avant peu, quel amour profond, inaltérable, vous avez su inspirer à votre Laura.

—Alors, je me retire.

—C'est cela.

—Mais, je vous reverrai ?

Laura releva le front d'un air de défi farouche.

—Oui ! oui ! répondit-elle d'un ton énergique, quoi qu'il arive et quoi que j'apprenne, je vous jure que vous me reverrez !

Le comte s'éloigna sur cette promesse, et Laura resta seule, quelques secondes seulement.

Elle écouta, le corps penché, le bruit des pas de Mario ; puis, quand elle n'entendit plus rien, elle comprima sa poitrine de ses deux mains, secoua vivement la tête et marcha à pas fermes vers la porte.

Elle se rendait chez Raymonde.

XIV

Raymonde était loin de s'attendre à une pareille visite; elle en fut presque interdite.

La veille, madame Pradié avait fait appel à l'amitié qu'elle portait à Laura; elle lui avait fait connaître la crise douloureuse qu'elle traversait, et elle avait obtenu d'elle qu'elle remettrait la séparation projetée jusqu'au moment où la rupture avec le comte serait consommée.

Raymonde y avait consenti facilement.

Elle n'ignorait pas, elle, les graves événements qui se préparaient; elle avait même vivement insité pour que madame Pradié partit avec Laura pour Pratmeur, ou tout autre lieu, désireuse qu'elle était d'arracher son amie au spectacle de ce qui allait se passer.

Raymonde aimait Laura, comme elle eût aimé sa soeur; elle conservait saintement les souvenirs attendris de leur première liaison et n'avait jamais oublié les belles années qu'elles avaient passées ensemble dans ce couvent où leur amitié était née.

Aussi la froideur de Laura l'avait-elle troublée et émue, plus qu'elle ne le croyait elle-même, et quand madame Pradié la pria de ne pas la quitter, c'est avec une joie très vive, qu'elle accueillit sa prière.

—Qui sait!

Peut-être Laura, blessée dans son amour et son orgueil, trouverait-elle une consolation dans son amitié, et elle se sentait toute disposée à provoquer un retour qui devait ramener entre elles, la douce amitié d'autrefois.

La démarche de Laura allait précipiter le rapprochement, et, si elle en fut interdite tout d'abord, elle n'en éprouva pas moins une grande satisfaction.

—Laura! chère Laura! dit-elle, en allant à sa rencontre.

Mais elle s'arrêta inquiète, et la parole resta suspendue à ses lèvres.

Laura était pâle; ses mains étaient glacées, et un certain égarement brouillait son regard.

—Mon Dieu, qu'as-tu donc?

Mademoiselle Pradié passa sa main rapide sur ses yeux.

—Rien, ce n'est rien, dit-elle, l'émotion, le trouble... Je ne sais!... J'ai eu tant de torts envers toi... que j'appréhendais de te voir.

—Est-ce possible!... Ah! c'est mal ce que tu dis là.

—Pardonne-moi.

—Eh! tu es toute pardonnée, je savais que tu souffrais... ton caractère s'était un peu aigri; tu t'en es prise à moi, de tes chagrins que je ne pouvais consoler, mais, t'en ai-je voulu? je ne m'en souviens plus.

—Alors, c'est fini?

—C'est fini.

—Tu ne me quitteras plus, tu resteras toujours près de moi?

—Oui, oui, toujours, toujours.

Les deux amies se tinrent un moment tendrement embrassées.

Ce fut Laura qui revint la première à elle.

Elle dégagea sa tête des bras de Raymonde et, souriante à travers ses larmes, elle l'enveloppa d'un regard plein d'effluves:

—Ah! il y a longtemps que je n'avais éprouvé une pareille joie, dit-elle; et cela fait du bien de se retremper dans une amitié sincère et sûre!

—Tu n'as, j'espère, jamais douté de moi?

—Oh! jamais, je le jure.

—Et maintenant aucun nuage ne viendra jeter son ombre sur notre amitié?

—Je te dirai tout, comme autrefois, répondit Laura, toutes mes pensées les plus secrètes, tous mes bonheurs; hélas! et tous mes chagrins.

—Tu en as eu de bien gros depuis quelque temps!... dit Raymonde, sur un ton de douce compassion..

Laura se prit à frissonner et baissa le front.

—Oui! tu l'as appris, n'est-ce pas? dit-elle, et toi, au moins, tu m'as plainte.

—Pauvre amie...

—Vouloir me séparer de lui! poursuivre d'indignes calomnies l'homme que j'aime! lui refuser même jusqu'à la possibilité de confondre ses ennemis!

—C'est une bien dure épreuve sans doute, dit Raymonde; mais il n'est pas de douleurs que le temps ne finisse par atténuer, et nous serons là, ta mère et moi, pour te consoler et te soutenir.

—Ma mère! répliqua Laura avec amertume, loin de le défendre, elle semble l'accuser au contraire.

—Son amour s'est alarmé à juste titre.

—Qu'en sais-tu?... Moi, je trouve cela odieux... Et lui! lui! qui est seul ici, qui n'a point d'amis, qui n'a plus que moi au monde!... Que va-t-il devenir si je l'abandonne? Ah! si tu l'avais vu...

—Comment!

—Il était là, tout à l'heure...

—Le comte est venu ici?

—Il s'éloigne à l'instant.

—Cependant, ta mère lui avait écrit!...

—En effet.

—Une lettre qu'il devait considérer comme une rupture.

—Oh! ne parle pas de cette lettre, Raymonde; car, lui et moi, nous n'avons pu y voir qu'un outrage.

—Laura.

—Mario! la loyauté et l'honneur même, le traiter avec ce dédain, sans même lui faire connaître les raisons d'une pareille offense.

Raymonde l'écoutait: il se livrait en elle un douloureux combat: elle eût voulu tout dire, et elle se retenait, craignant d'ajouter encore aux souffrances de la pauvre enfant.

—Enfin! reprit-elle bientôt, pourquoi le comte est-il venu?

—Pour se justifier!

—L'a-t-il fait?

—Eh! comment l'aurait-il pu, puisqu'il ignore même de quoi on l'accuse.

—Il te l'a dit?

—Certes.

—Et tu l'as cru?

—Oh! Raymonde! Raymonde! voilà que tu deviens cruelle à ton tour. Mais songe donc que je l'aime! entends-tu, comme on n'aime qu'une fois dans sa vie, et que je mourrais, s'il me fallait jamais douter de sa parole.

Elle allait se laisser tomber défaillante sur le divan, quand un nouveau sentiment s'empara d'elle; elle releva la tête par un geste de défi, osa regarder son amie en face, et lui prit les mains avec une autorité presque farouche.

—Voyons! dit-elle d'un accent résolu, c'est assez de réticences et de subterfuges! je veux sortir de cette impasse! J'ignore ce qui se trame; on me cache ce qui se prépare, et je sens autour de moi, quelque chose de mystérieux et de fatal qu'un sombre voile me dérobe encore. Il faut en finir! et c'est à ton amitié que je m'adresse. Si tu as vraiment quelque pitié de moi, parle! Dis franchement toute la vérité, et fais cesser enfin cette horrible anxiété qui me tue!

—Mais, je te jure...

—Tu sais tout!

—Ce que tu demandes est impossible.

—C'est l'honneur, c'est la vie... que j'implore... à mains jointes, Raymonde?

—Alors, tu es bien résolue à tout entendre?

—Oui... parle... Je t'en conjure... et quoique tu aies à me dire, je te bénirai de m'avoir éclairée.

—Eh bien, assieds-toi là, sur ce divan; moi, je me placerai à tes pieds, et je te parlerai comme aux jours heureux de notre enfance. Veux-tu?

Laura obéit docilement, et un moment après elle abandonna ses deux mains à Raymonde qui s'était assise à ses pieds.

—Commence, commence! reprit mademoiselle Pradié, le sein gonflé, la voix haletante.

—Tu te rappelles, n'est-ce pas, comença Raymonde, le sanglant événement où M. Desgranges faillit périr et où il laissa sa raison?

—Oui, oui, je me rappelle, dit Laura en tressaillant involontairement.

—M. Desgranges était accompagné d'un homme de confiance nommé Beauchamp, qui fut trouvé assassiné à l'arrivée du train à Angoulême.

—Après... après.

—Pendant une année, malgré les recherches de la police, il fut impossible de découvrir le mystérieux assassin... mais, depuis quelques mois, certains indices ont été recueillis et il paraît qu'on est sur la piste... Toutefois, on hésite encore.

—Pourquoi?

—Parce que les présomptions qui s'élèvent contre lui, si redoutables qu'elles soient, n'ont point semblé suffisantes pour autoriser une pareille mesure, et que le juge d'instruction attend. En semblable matière, on

ne saurait procéder avec trop de circonspection, d'autant plus que l'homme soupçonné occupe une position relativement considérable dans la société parisienne.

—Ah !

—Et qu'une erreur serait terrible !

Laura eut un sourire ironique.

—Eh bien ! ceci est l'affaire de M. Ménager, dit-elle d'un ton contraint ; et j'avoue qu'il m'est impossible de m'associer à ses perplexités... j'ajoute que je cherche vainement dans quel but tu me racontes cette histoire, et je me demande en quoi elle peut m'intéresser.

—Je vais être plus explicite, alors : car on a tout lieu de croire que l'assassin de Beauchamp s'appelait Mario et qu'il portait à Paris le titre de comte de Presles.

A cette réponse, Laura jeta un cri épouvanté, et elle se dressa, les doigts enfoncés dans ses cheveux, livide, la gorge serrée, avec un regard où passèrent des lueurs de folie.

—Ah ! l'abominable blasphème ! s'écria-t-elle, éperdue et frissonnante. Mario ! le comte, assassin..... maintenant ! Ah ! les misérables... mais où sont-ils donc... au fond de quels repaires se dérobent-ils ? Mario ! ils osent accuser Mario ! Vraiment, c'est à se demander si cette accusation où le ridicule le dispute à l'infamie, ne vient pas de Bicêtre ou de Charenton. Et pour accueillir de semblables horreurs, on trouve des magistrats qui ne craignent pas de jouer avec l'honneur et la vie de leurs victimes !... Mais où se réfugier, si la vertu et la loyauté peuvent être exposées à d'aussi odieuses atteintes !

—Laura ! supplia Raymonde.

—Laisse-moi, répondit mademoiselle Pradié... Mon Dieu... quand il est venu tout à l'heure, peut-être devinait-il l'effroyable soupçon dont il est menacé ! et il me l'a caché, craignant de me faire horreur !

—Tu ne m'en veux pas, insista son amie ?

—Moi ! t'en vouloir. Ah ! je serais bien plutôt tentée de te remercier. Pauvre et cher Mario ! je n'aurais jamais cru que je pusse l'aimer davantage. Mais, désormais, puisque je sais ce dont on l'accuse, c'est moi qui le défendrai, en le couvrant de mon amour.

Et prenant brusquement les mains de Raymonde :

—Voyons ! poursuivit-elle, puisque tu sais tout ; dis-moi aussi pourquoi, le croyant coupable, on ne l'a pas encore arrêté ?

—Il le sera demain.

—Tu te trompes.

—J'en suis sûre.

—Demain, en prison !

—Il est mandé au cabinet du juge d'instruction, et à l'issue de son interrogatoire, il sera retenu.

Laura mordit ses lèvres, pour arrêter ses sanglots, ses mains se crispaient sur l'étoffe de son corsage, un voile obscurcissait sa vue, elle n'y voyait plus...

C'était poignant.

Enfin, tout à coup, une idée traversa son cerveau, et elle courut à une table où elle se mit à écrire quelques lignes à la hâte, qu'elle plaça sous une enveloppe.

—Que fais-tu ? interrogea Raymonde inquiète.

—Je lui écris, répondit Laura.

—Dans un pareil moment ! c'est te compromettre.

Laura jeta un éclat de rire qui sonna faux.

—Tout l'abandonne ! il n'a plus que moi, répondit-elle ; je veux qu'il sache que je lui reste fidèle.

—Quel est ton projet ?

—Tu le sauras.

Elle poussa en même temps le bouton de la sonnette électrique, et quand la femme de chambre fut devant elle :

—Cette lettre ! ordonna-t-elle, d'une voix impérieuse, tout de suite à son adresse.

Dans cette lettre il n'y avait que ces mots :

"Ce soir, à neuf heures, je serai chez vous, attendez-moi."

XV

Jardins de l'Alcazar, délices des rois Maures,
Que j'aime à promener, sous vos vieux sycomores,
Les rêves amoureux dont s'enivre mon coeur.

Les promeneurs qui passaient, ce même jour-là, vers six heures, sur le boulevard de Strasbourg, le long de l'*Hôtel Brady*, purent entendre une belle voix de baryton détailler avec art ce récitatif du roi Alphonse de Castille, dans la *Favorite*.

C'était Caminade, qui avait réintégré son domicile ordinaire, et qui envoyait aux échos les airs favoris du rôle dans lequel il avait établi sa notoriété.

Maintenant qu'il n'était plus détenteur de la précieuse cassette, l'ex-baryton pouvait aller et venir dans Paris, sans redouter aucune agression, et il s'était empressé de reprendre ses chères habitudes.

Il était retourné chez la Cagnotte où il avait constaté la douce intimité qui régnait entre le vicomte de Breuil et la jolie artiste ; on l'avait revu au café de la *Chartreuse* à l'heure de l'absinthe ; et sur l'invitation qui lui en avait été faite par Horace, il s'était même présenté au cabinet du juge d'instruction.

M. Ménager l'avait reçu avec une extrême bienveillance; Caminade lui avait raconté à son tour le voyage de Paris à Bordeaux; l'incident d'Angoulême, et ce qui s'était passé, quelques jours auparavant dans les souterrains du château de Pratmeur.

Cette partie de sa déposition était surtout importante, car ce qu'il avait vu, éclairait singulièrement le rôle que chaque acteur avait joué durant la terrible nuit.

Il n'était pas possible de nier.

M. de Presles et Lambert étaient bien là!... et Caminade n'était pas tout à fait bien remis encore de la blessure que lui avait faite le revolver du comte.

M. Ménager loua beaucoup l'ex-baryton du courage qu'il avait déployé en cette circonstance, et regretta que tant d'énergie et d'audace eussent été dépensées en pure perte, puisque la cassette lui avait été finalement enlevée!

—Et vous êtes certain que c'est Lambert qui a commis le vol? demanda le juge.

—Si j'en suis sûr!... répondit Caminade... Vous pouvez m'en croire; et celui-là ne le portera pas en paradis, je vous en donne mon billet.

—Espérez-vous donc rentrer en possession de la cassette?

Caminade cligna de l'oeil.

—Ca, c'est mon affaire! répondit-il avec un sourire narquois.

—Mais quel moyen?

—J'ai mon idée! et si vous le permettez... je la garderai pour moi.

—Je n'insiste pas... seulement... ne disparaissez plus sans nous prévenir... d'un instant à l'autre, nous pouvons avoir besoin de vous... et dans ce cas...

Caminade s'inclina.

—*Hôtel Brady*, monsieur le juge, répondit-il ; on me trouvera toujours, *Hôtel Brady*.

—C'est bien, vous pouvez vous retirer.

C'est à la suite de cet entretien que Caminade était rentré chez lui, et qu'il vocalisait agréablement en attendant l'heure du dîner.

Cela ne dura pas longtemps.

Comme six heures sonnaient, il quitta sa chambre et se rendit au café de la *Chartreuse*, où il alla prendre son absinthe ; puis, ayant allumé un cigare, il se dirigea vers le boulevard Sébastopol et gagna lentement la rue de Rivoli.

Une fois là, il tourna à gauche, traversa la place de l'Hôtel-de-Ville, et s'engagea sur les quais, jusqu'à la hauteur de l'église Saint-Gervais.

C'est en cet endroit qu'aboutit la rue Geoffroy-Lasnier.

Il n'alla pas plus loin.

Seulement, après avoir jeté un regard vif et prompt sur les premières maisons de la rue, il en avisa une qu'il reconnut probablement tout de suite, car il avança alors d'un pas résolu et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint cette maison dont l'aspect l'avait plus particulièrement frappé.

C'était celle dans laquelle Lambert s'était réfugié, la nuit du vol.

Elle lui avait été désignée par Bricole avec lequel il avait eu un intéressant colloque à ce sujet, et il savait, par le vieux camelot, que Lambert, porteur de la cassette au moment où il était entré, ne l'avait plus sur lui quand il en était sorti, deux heures plus tard !

C'était donc là qu'il avait dû la cacher.

Or, par une coïncidence bizarre, d'aucuns diraient providentielle, il se trouvait que Caminade connaissait ce garni.

Ce bouge !

Le pauvre garçon en avait connu bien d'autres.

Mais celui-ci était tenu par un ex-cabotin, ancien choriste famélique, qui avait roulé un peu partout, vivant avec une ancienne danseuse éreintée, laquelle avait fini par mourir en lui laissant une trentaine de mille francs gagnés par tous les moyens possibles!

Caminade avait connu le triste couple, à l'époque où il était, lui, dans toute la splendeur de sa renommée... et Lagardère lui avait voué une de ces admirations respectueusement naïves qui avaient résisté à la dégringolade du pauvre baryton.

De loin en loin, ils s'étaient revus; dans les moments de *dèche*, Caminade était toujours assuré de trouver le couvert et le gîte chez son ami Lagardère, et les deux anciens copains éprouvaient toujours un vif plaisir à se rencontrer. Ils parlaient du bon temps d'autrefois; des villes de province qu'ils avaient habitées, et repassaient attendris et souriants les gais épisodes de cet éternel roman comique des comédiens en voyage.

Aussi, quand Lagardère aperçut la joyeuse figure de Caminade dans le cadre de la porte qu'il venait d'ouvrir, ne put-il retenir un cri de satisfaction.

Il se leva vivement et courut à lui.

—Eh! c'est ce brave Caminade! s'écria-t-il de sa voix de basse profonde; ma foi, je pensais à toi, pas plus tard qu'hier.

—A quel propos? fit l'ex-baryton en répondant avec effusion aux avances de son ami.

—Il y a si longtemps qu'on ne t'a vu.

—C'est vrai.

—Tu as donc voyagé?

—Un peu.

—Enfin, te voilà de retour! et tu viens me voir; à la bonne heure.

Et il se mit à le regarder avec une sorte d'admiration attendrie.

—Ce diable de Caminade, ajouta-t-il d'un ton enthousiaste; je ne sais pas comment tu fais, toi! tu ne changes pas... Ah çà, j'espère que tu viens me demander à dîner! Justement, j'allais me mettre à table.

Caminade sourit.

—Ce n'est pas précisément cela, répondit-il; car, aujourd'hui, c'est moi qui régale.

—Toi... oh! oh! tu est donc riche?

—Il y a des momente comme ça, et il faut se hâter d'en profiter.

—Mais j'avais justement là un haricot de mouton qui mijote... tu sais! le haricot de mouton! je me rappelle que tu l'adorais!

—Je l'adore toujours et nous le mangerons, répondit Caminade, avec une belle humeur; seulement tu y ajouteras deux douzaines d'huitres, une choucroute bien garnie, un pâté, une bouteille de chablis et deux bouteilles de cacheté, que tu iras prendre derrière les plus vieux fagots... Tiens! voilà toujours un louis; nous règlerons après.

Lagardère reçut sans objections les vingt francs qu'on lui offrait, et immédiatement il donna des ordres pour que l'on mit la table et que l'on pressât le dîner.

Ce ne fut pas long.

Un quart d'heure plus tard, les deux amis étaient assis devant une petite table que l'on avait dressée dans la salle à manger, et après avoir avalé une bonne soupe à l'oignon, ils attaquèrent les huitres.

Pendant les premières minutes, on parla peu; Lagardère et Caminade avaient, l'un et l'autre un robuste appétit; la choucroute disparut rapidement, ainsi que les saucisses de Francfort, dont on l'avait flanquée et ce ne fut qu'en apercevant le haricot de mouton que les deux amis se permirent de souffler.

Ils choquèrent leurs verres, et burent à leur santé réciproque.

Jusque-là, Lagardère ne se possédait pas... et de temps en temps, entre deux bouchées, il enveloppait l'ex-baryton d'un regard brillant.

Il y avait longtemps qu'il ne s'était trouvé à pareille fête.

Le célèbre Caminade, celui qui avait été la gloire de Toulouse et l'ivresse de Bordeaux... il était là, devant lui; il le tutoyait, comme autrefois; il choquait son verre contre le sien.

Toutefois, quand la bonne eut déposé sur la table le nouveau plat dont le fumet invitant s'était répandu dans la petite salle, un voile passa sur ses yeux et une ombre glissa sur son front.

D'un geste mélancolique il indiqua le gigot de mouton et secoua la tête.

—Tiens! dit-il, d'une voix tendrement émue... Ca, c'est plus fort que moi... Chaque fois que l'on me sert ce plat-là, je pense à Séraphita!

—Ta femme! dit Caminade.

—Oui! ma pauvre défunte... C'était son plat préféré, à elle aussi... et il fallait toujours qu'elle y mit la main... te souviens-tu de cela?

—Parbleu.

—Pauvre Séraphita.

L'ex-baryton haussa les épaules et remplit les verres en fredonnant *mezzo voce* ce passage de *Faust*:

Allons, ami, point de vaines alarmes.
A ce bon vin ne mêlons point de larmes,
Buvons, trinquons, et qu'un joyeux refrain
Nous mette en train!...

Il n'en fallait pas davantage: la mélancolie du vieux choriste s'évanouit, et une béate satisfaction se répandit sur ses traits.

—Comme c'est envoyé, dit-il... Ah! ce Caminade, il n'y a que lui; tu avais cent mille francs dans le gosier.

—Oui, répliqua l'ex-baryton... mais je les ai avalés.

—Quel talent... et quel triomphe... te rappelles-tu?... Moi, je n'ai rien oublié... et que de lettres, tous les soirs, chez le pipelet du théâtre... Ah! mes amis!... il n'en restait plus pour les autres, quoi! ni pour Valguillier, le ténor; ni pour Tabard, le jeune premier... quels nez, hein!

Caminade souriait, modeste, et ne cherchait pas à imposer silence à son ami, il s'enivrait silencieusement à tous ces souvenirs de sa jeunesse enfuie et de son talent perdu.

Lagardère ne pensait plus au haricot de mouton, et il s'oubliait lui-même à l'évocation de ce passé lointain.

—Vois-tu, disait-il à Caminade, je vivrais cent ans, que je me rappellerais toujours le soir où tu chantas, pour la première fois, le roi Alphonse, dans la *Favorite*.

—Ah! la *Favorite*! murmura l'ex-baryton, comme s'il eût rêvé tout éveillé.

—C'était à Bordeaux.

—Le 20 janvieu 1860.

—Moi, je faisais au premier acte, un religieux de Saint-Jacques de Compostelle.

Pieux monastère,
De ton sanctuaire,
Que notre prière
Monte vers les cieux.

Puis, au *trois*, un des seigneurs de la cour; et c'est nous qui chantions le fameux choeur:

Ah! que du moins notre mépris qu'il brave
A son orgueil vienne mettre une entrave

Que nul de nous ne cherche sa faveur,
Qu'il reste seul!...

(une, deux, trois.)
avec son déshonneur.

—A ton tour, s'écria Caminade, sais-tu que tu as toujours un bon creux!

—Oui, répondit Lagardère et je l'ai joliment entretenu, ce creux-là!—Mais qu'est-ce que c'était que ça? Quand tu paraissais, il n'y avait plus que toi.

Léonor, pourquoi tristement baisser les yeux?

Et tout—et le reste.—C'était des bravos, des trépignements. Si tu avais eu une voiture, on l'aurait dételée.—Ah! c'est égal!... Ca été le bon temps, et maintenant...

—Maintenant, repartit Caminade, tu as une bonne maison dans les mains, de quoi te plains-tu? il y en a tant, des autres, qui traînent la savate, crèvent la misère, et ne savent pas le matin où ils coucheront le soir.

—Ca c'est vrai.

—Même, continua Caminade, j'en pourrais citer quelques-uns qui sont dans une situation plus triste encore.

—A qui le dis-tu?

—Tu dois en voir quelquefois de ceux-là.

—Pardieu! et pas plus tard qu'hier.

—Tu en as reçu un?

—C'est cela.

—Comment s'appelle-t-il?

—Lambert.

Caminade se disposait à prendre son café; il reposa la tasse sur la table.

—Lambert! répéta-t-il en tressaillant; tu le connais?

—Nous avons été ensemble en Algérie, avec Dubourquoy.

—Et il vient te voir?

—Quelquefois.

—Mais hier?

Lagardère posa un doigt sur ses lèvres.

XVI

—Ca, c'est une autre affaire, dit-il, en baissant instinctivement la voix.

—Qu'y a-t-il donc?

—Je ne sais pas si je dois le dire.

—A un vieux camarade!

—C'est que...

—Eh bien... ne te gêne pas, mon bon Lagardère; je vais te mettre à l'aise; car si je suis venu aujourd'hui, c'est précisément pour te parler de ce Lambert.

—Toi!

—J'ai appris bien des choses sur lui. Il file un mauvais coton; et j'ai craint un moment, que tu te fourres dans de mauvais draps. Voilà pourquoi je suis ici.

—Mais que peut-il avoir fait?

—Dis-moi d'abord ce que tu sais de Lambert, et moi je te dirai ensuite ce qui se passe.

En parlant ainsi, Caminade avala une longue gorgée de café mêlé d'un excellent cognac, pendant que, de son côté Lagardère se versait un verre de kirch.

—Il faut dire d'abord, reprit ce dernier peu après, qu'il y avait quelque temps que je n'avais vu ce Lambert; la dernière fois qu'il était venu, j'avais remarqué qu'il avait le gousset bien garni, et quand je lui eus demandé à quel métier il gagnait tant d'argent, il m'avait répondu d'une façon qui ne me satisfit que médiocrement.

—Que faisait-il?

—Rien ! Et nous savons, pas vrai, qu'à ce métier-là, on ne collectionne pas des titres de rente.

—Enfin...

—Enfin, ça m'avait paru louche... et nous nous étions quittés sans nous dire au revoir.

—Après, après...

—Après ? eh bien, il est revenu. C'était au milieu de la nuit : il était fait comme un voleur : il me demanda une chambre ; on lui donna le 25 et il y monta. Mais il paraît qu'il n'avait pas l'intention d'y moisir, car au bout d'une heure je l'entendis dégringoler l'escalier et frapper à la porte du bureau. Ça n'était pas naturel ; je le questionnai et il me répondit.

—Quoi ?

—Que, toute réflexion faite, il allait coucher ailleurs : que, pourtant, comme il portait des valeurs importantes sur lui, il ne tenait pas à être attaqué en route et dépouillé ; qu'il allait me faire le dépôt des valeurs en question, et que lorsqu'il viendrait les reprendre, il me donnerait une récompense honnête.

—Et tu as accepté ?

—Sans doute.

—De sorte qu'il t'a remis la cassette ?

Lagardère fit un mouvement et regarda Caminade avec une pointe de défiance.

—Qui t'a dit que c'était une cassette, interrogea-t-il stupéfait ; tu as donc eu connaissance de la chose ?

—Eh ! certainement...

—Lambert t'a dit...

—Lambert ne m'a dit rien, mais je t'expliquerai comment je sais tout.

—Cependant...

—Voyons ! réponds... quand Lambert doit-il revenir ?

—Aujourd'hui.

—Et tu ne l'as pas vu ?

—Pas encore.

—Eh bien! il ne viendra pas.

—Pourquoi?

—Parce que, à l'heure qu'il est, il doit être arrêté.

—Lui! qu'a-t-il fait?..

—Il a volé!

—Quoi donc?

—Cette cassette.

—A qui?

—A moi...

Lagardère se rejeta en arrière, et eut comme un éblouissement.

Caminade poursuivit.

—Ecoute, dit-il alors d'un ton sérieux; nous sommes deux vieux amis; j'ai toujours eu une grande sympathie pour toi, et je suis un des rares copains avec lesquels tu peux parler de ta femme en toute sécurité.

—Pauvre Séraphita, murmura Lagardère; elle t'aimait bien, elle aussi.

—Et moi donc!

—Je ne connais pas d'ami meilleur que toi et dont je sois plus fier.

—Ce cher Lagardère! Eh bien, c'est sous l'empire de ces souvenirs que je suis venu te trouver; l'affaire est plus grave que tu ne peux te l'imaginer, et je n'ai pas voulu que tu te fourrés dans un mauvais cas.

—Mais je suis honnête.

—A qui le dis-tu? Seulement il ne faut pas même prêter le flanc au soupçon; et si, au cours d'une perquisition, on découvrait chez toi la cassette volée, crois-tu qu'on se gênerait pour t'accuser de recel?

—Un recéleur!... moi!

—Eh! je ne prétends pas que tu le sois; je te connais, je sais que tu en es incapable, mais les autres!

—Tu as raison.

—Devant les apparences, on n'hésiterait pas et ce serait bien compromettant.

—Je ne dis pas...

—J'ajoute que, depuis quelques jours, le Lambert est suivi, épié; hier, en sortant d'ici, il a été *ligotté;* ce matin, il paraît devant le juge d'instruction.

—Et on l'a arrêté?

—Non, parce qu'on espère que, se voyant relâché, il se trahira plus facilement.

—Ca n'est pas bête.

—J'te crois.

—Mais de quoi l'accuse-t-on? que contient cette cassette.

—Caminade haussa les épaules.

—Ca, je n'en sais rien, répondit-il...: quoique je l'ai eue entre les mains, je n'ai pas eu la curiosité de l'ouvrir. Mais ce n'est pas précisément pour cela qu'il est recherché.

—Il y a autre chose?

—Oui... une grosse affaire: un assassinat!

Un assassinat?

—En chemin de fer...

—Il aurait tué quelqu'un?

—Pas lui! son complice.

—Tu m'en donnes le frisson! enfin, qu'est-ce que je dois faire?

—Une chose fort simple, et qui est à la portée de tout le monde... Je ne te demande pas de me confier la cassette... tu la garderas: seulement, demain matin, tu te rendras auprès de M. Ménager, le juge d'instruction,—un excellent homme,—tu lui diras que tu es mon ami, que tu viens de ma part, et il te recevra bien, je ne te dis que ça... tu comprends.

—A merveille... seulement.

—Quoi!

—Si Lambert revenait. S'il me redemandait le dépôt qu'il m'a confié... que lui répondrai-je?

—Tu lui répondras que la cassette a disparu... que tu ne l'as plus entre les mains; ou plutôt que l'on est venu la chercher de la part de M. Ménager qui s'est mis à collectionner les cassettes; tu verras si ça ne le fait pas loucher!

Lagardère baissa le front un peu soucieux.

—Il y aurait peut-être mieux encore, dit-il après un moment de réflexion.

—Parle... ouvre-moi ton coeur, fit Caminade avec une pointe d'enjouement.

—J'ai envie de sortir; d'aller faire un tour de balade; de sorte que lorsqu'il se représentera...

—Ca, c'est encore une idée... Mais ce sont là des subterfuges indignes de l'époux de Séraphita! D'ailleurs, que crains-tu, puisque je t'assure qu'il ne viendra pas!

Lagardère faisait déjà un geste de consentement, quand tout à coup, il se dressa de sa chaise.

Un roulement de voiture avait ébranlé le vieux garni et s'était arrêté à la porte.

Caminade eut un éclair dans les yeux.

—C'est lui! fit Lagardère fort peu rassuré.

Caminade lui saisit le bras avec énergie.

—Voilà le moment de se montrer, dit-il; tu vas aller te cacher!

—Où ça?

—S'il n'y avait pas de porte de derrière à l'établissement, ce serait incomplet.

—Il y en a une.

—Eh bien, ne laisse pas traîner les guêtres par ici. File sans discours, et fie-toi à moi pour le reste.

—Prends garde au Lambert, surtout! c'est un bien vilain b...andit.

—Je le connais, sois sans inquiétude; s'il s'avise de faire le méchant, voilà qui m'aidera à le calmer.

Et il montra à Lagardère un revolver qu'il venait de tirer de sa poche.

Lagardère n'en demanda pas davantage et disparut par la cuisine.

Cependant la portière de la voiture s'était ouverte et un homme avait sauté sur le pavé.

C'était bien Lambert.

Il se tourna vers le cocher:

—Vous allez m'attendre ici, dit-il à voix rapide; le temps d'entrer et de sortir, et nous repartons.

—Je vous attends, bourgeois, répondit le cocher.

Lambert entra.

Mais dès qu'il eut poussé la porte et qu'il se trouva en présence de Caminade, il s'arrêta stupéfait.

Il ne s'attendait pas à une pareille rencontre.

Il pâlit légèrement.

—Caminade... toi! ici! balbutia-t-il interdit.

—Eh! qui donc, repartit l'ex-baryton; ça fait plaisir de revoir un vieil ami!

—Mais... Lagardère?

—Il est sorti.

—C'est que je suis pressé.

—Il ne peut tarder à rentrer; tu l'attendras, et, en attendant, nous pourrons causer.

Lambert fit une grimace.

—Ça te contrarie, continua Caminade, eh bien, ça n'est pas gentil. Voyons, est-ce que nous n'avons pas quelque chose à nous dire depuis l'autre nuit?

—L'autre nuit?

—Eh! parbleu, rappelle-toi, rue Beautreillis, *Hôtel de Valence.*

—*Hôtel de Valence?*

—Tu as déjà oublié? moi, je m'en souviendrai toujours. Voyons, un petit effort. La cassette? Oh! tu

es du vice, et de la part d'un ancien camarade, c'est bien mesquin.

Lambert recula de deux pas et ses sourcils se contractèrent.

—La cassette! répéta-t-il la gorge serrée. Ah! je comprends tout.

—Ca ne m'étonne pas.

—C'est pour elle que tu es ici; tu l'as reprise à Lagardère.

—Si j'avais fait cela, je n'aurais usé que de mon droit strict.

—Tu l'avoues!

—Je me gènerais, peut-être!

—Lagardère te l'a rendue.

—Lagardère l'a gardée... mais, demain, sur mon conseil, il ira la remettre à M. Ménager.

—Tu mens.

—Bon! voilà les gros mots.

—Tu mens! dit encore Lambert. Cette cassette, je suis sûr que tu l'as sur toi, et il faudra bien...

En parlant ainsi, Lambert se rua sur son camarade, et de ses doigts affolés, il tenta de le prendre à la gorge.

Mais l'ex-baryton était solide, et il avait de l'oeil, comme il le disait lui-même.

Aussi prompt que son adversaire, il exécuta un bond de côté, et lui saisit les deux mains qu'il serra comme dans un étau.

Lambert proféra un effroyable juron.

—Ah! misérable! s'écria-t-il, la lèvre torve; tu vas me payer cette infamie.

—S'il ne s'agit que d'y mettre le prix, répliqua l'ex-baryton, on pourra s'entendre.

—Je te mangerai le nez.

—Ca, c'est une autre paire de manches.

—Mille millions de tonnerres!

La fureur de Lambert avait atteint son paroxysme;

ses yeux lançaient un feu sombre, sa poitrine râlait, ses joues étaient livides.

D'un geste violent, il dégagea brusquement ses mains et fouilla sa poche pour en tirer un revolver.

Caminade imita aussitôt son exemple.

—Soit! à deux de jeu! dit-il d'un ton gouailleur; si tu ne remisses pas ton aboyeur, je te tue comme un chien.

—Veux-tu me rendre la cassette! interrompit rageusement Lambert.

—Puisque je te dis qu'elle est entre les mains de Lagardère.

—C'est ton dernier mot? Tu ne veux pas! eh bien! tant pis pour toi.

Et sous l'influence d'un indicible désordre, Lambert serra la poignée de son revolver et lâcha la détente,

Mais le coup ne partit pas! Car à ce moment un coup de canne plombée vigoureusement appliqué avait frappé sa main droite, et l'arme qu'il tenait avait roulée à terre.

En même temps, le misérable avait été appréhendé au corps et mis dans l'impossibilité de bouger.

C'était Bricole, Filoche et le Grand-Sec qui avaient fait irruption dans le bureau et venaient de sauver Caminade.

—Là! là! dit Filoche, d'un ton ironiquement caressant, à Lambert qui essayait vainement de se débattre; ne nous tortillons pas ainsi, puisque ça sert à rien! D'ailleurs, si tu es gentil, il ne te sera fait aucun mal..

—Que me voulez-vous? grommela Lambert.

—Voilà la vraie question, répondit Bricole; comme l'a dit très judicieusement Filoche, nous ne sommes pas des tigres, nous autres, et si tu es raisonnable...

—Quelle est votre intention?

—Nos intentions sont pures.

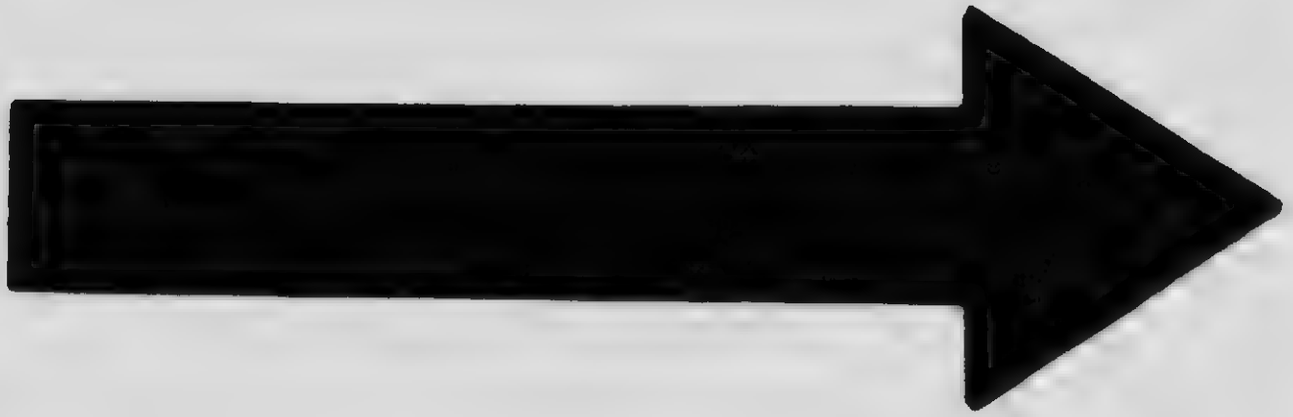
—Enfin.. pourquoi cette violence?.. qu'attendez-vous de moi?...

Bricole se prit à sourire.

—Ce Lambert! dit-il avec enjouement, il a toujours été intelligent; et c'est dommage qu'il ait si mal tourné!

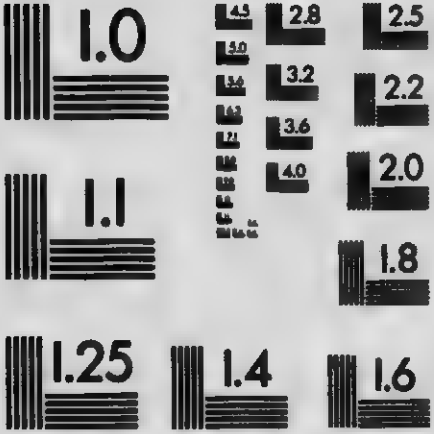
Enfin, il faut être indulgent; et puisqu'il demande ce que nous attendons de lui, nous allons le lui faire connaître.

Prenez donc, cher monsieur, la peine de vous asseoir, et veuillez, je vous prie, écouter ce que nous avons à réclamer de votre obligeance.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

XVII

Si le lecteur le veut bien, nous laisserons Bricole, Caminade et Filoche pour suivre la mission spéciale qu'il s'étaient donnée, et nous reviendrons à l'hôtel Pradié, où les événements vont se précipiter, dramatiques et poignants.

Après avoir quitté Raymonde, Laura était rentrée dans la chambre qu'elle occupait à l'hôtel, et elle s'y était enfermée, bien résolue à ne laisser approcher personne.

Ni sa mère, ni son amie.

Elle était dans un état de malaise indicible, dont elle-même ne parvenait pas encore à démêler le véritable caractère.

Quoi qu'elle fît, elle se sentait entourée de menaces, enveloppée par quelque chose d'invisible et de terrible à la fois.

On ne lui avait rien dit de précis, cependant; mais l'attitude de Raymonde, ses réticences, tout, la persuadait qu'un abîme allait tout à coup s'ouvrir sous ses pieds, et elle en éprouvait une sorte de vertige préventif.

Que faire, à qui s'adresser, par quelles prières conjurer ce danger inconnu qu'elle ne comprenait pas, mais dont la seule pensée remuait d'un frisson mordant sa chair tout entière?

Et elle se trouvait si malheureuse, qu'elle eût voulu mourir!

Elle se laissa tomber, accablée, sur sa chaise longue, et roula sa tête dans ses mains.

Qu'allait-elle devenir et quelle résolution allait-elle prendre ?

Ses yeux étaient grands ouverts, avec des lueurs intenses de folie ; ses regards attachés à l'un des coins ombreux de la chambre, brouillés et fixes, semblaient ne pouvoir plus s'en arracher.

On eût dit qu'elle avait subitement perdu toute sensibilité, et qu'elle n'appartenait plus au monde des réalités terrestres... un quart d'heure se passa alors, sans qu'elle fit un mouvement, perdue qu'elle était dans sa profonde rêverie.

Et alors, quelque chose d'étrange eut lieu.

Insensiblement, son bel oeil se fit plus doux ; une expression d'ineffable tendresse y resplendit, et sa lèvre s'éclaira d'un sourire d'extase.

La pauvre enfant, effarée des sombres perspectives que lui présentait l'avenir, s'était tout à coup tournée vers le passé... et son enfance, sa jeunesse, toute sa vie si courte encore ,repassait devant sa pensée attendrie.

Quel poème que ce passé, et que n'eût-elle pas donné pour y revenir !

Et d'abord, elle se revoyait, avec ses longs cheveux d'enfant, doucement bercée dans les bras de son père.

Son père !... Comme il l'avait aimée ! Comme elle l'aimait elle-même ! Son souvenir était toujours là, comme s'il s'était éteint, la veille seulement, et elle croyait voir encore ses yeux tristes et doux, quand il l'avait embrassée pour la dernière fois !

Puis, une nouvelle vie avait commencé pour elle.

Elle n'avait plus trouvé auprès de madame Pradié ces soins maternels auxquels elle s'était habituée... La jolie veuve était encore trop jeune pour renoncer au monde, et en la voyant, souriante et parée, accueillir

les hommages des hommes qui l'entouraient, Laura avait souvent pensé avec amertume que sa mère avait bien vite oublié.

C'est alors, qu'elle s'était réfugiée dans l'amitié de Raymonde; et cette liaison avait pour un temps du moins, distrait sa tristesse.

Mais un grand événement se préparait qui allait décider du bonheur de toute sa vie.

Un jour, à Trouville, pendant les vacances, un homme lui avait été présenté.

Il était beau, jeune, élégant, arrivait d'un pays lointain, bénéficiant de cet attrait de curiosité que présente toujours l'inconnu, et qui manque rarement son effet sur la femme.

Il s'appelait Mario: un singulier mystère l'enveloppait, qu'il mettait une certaine coquetterie à ne pas laisser pénétrer; on disait même — et il laissait dire— qu'il était prescrit ,et qu'il devait cacher son vrai nom et son titre, pour dérouter les recherches d'ennemis acharnés.

Laura fut profondément émue de cette rencontre; et quand, au cours d'un quadrille ou d'une mazurka, ils eurent échangé quelques paroles, elle trouva sa voix si tendre, son regard si expressif qu'elle n'eut par la force de se défendre et qu'elle s'abandonna, presque dès la première heure, au sentiment puissant et nouveau qui s'emparait d'elle avec une souveraine autorité.

C'était son premier amour! et Laura était de la race des femmes qui n'aiment qu'une fois en leur vie.

Ce fut une suite d'enchantements inouïs, immédiats, quelque chose d'inattendu et de foudroyant! Elle n'avait jamais rien éprouvé de pareil, et elle ne pouvait croire que cette ivresse qui la prenait ainsi et la pénétrait par tous les sens, dût jamais finir.

Ils se virent souvent à cette époque. Mario était sincère d'ailleurs; la beauté de la jeune fille ne l'avait

pas laissé indifférent; c'était une enfant encore, mais elle était riche, appartenait au meilleur monde. Il ne pouvait espérer un établissement plus désirable: quand la saison finit, il avait dit à Laura qu'il l'aimait, et mademoiselle Pradié n'avait plus à lui confier le doux secret de son amour.

Laura revint à Paris, dans toute la plénitude de sa joie.

Mario lui avait annoncé qu'il comptait demander sa main à sa mère, dès le retour à Paris, mais un accident vint mettre fin aux projets des deux amoureux.

Le jeune étranger avait reçu du Brésil des nouvelles très graves et on l'y rappelait par des dépêches pressantes: son titre, sa fortune allaient lui être rendus! et il voulait remettre à son retour la démarche qui devait assurer leur bonheur.

C'était son premier nuage... Laura sentit son coeur se serrer.

Il fallait se résigner, cependant, et c'est ce qu'elle fit.

Mario avait promis de n'être pas longtemps; et c'est sans inquiétude qu'elle le vit partir.

Et [illegible] il revint, radieux, et qu'on annonça le comte de Presles dans les salons de madame Pradié, la pauvre enfant fut près de défaillir d'orgueil presque autant que de joie.

Maintenant, l'avenir souriait; ils seraient unis sous peu de mois, et rien ne pourrait plus la séparer de l'homme qu'elle avait distingué!

Laura repassait tous ces souvenirs, un à un, se reprenant par instants aux enivrements au milieu desquels elle avait vécu naguère; mais la cruelle réalité ne tarda pas à la saisir de nouveau; l'ombre se fit autour d'elle: le bonheur rêvé s'évanouit tout à coup, et elle se retrouva éperdue et frissonnante devant les épouvantables insinuations de Raymonde et de sa mère!

Mario! on doutait de son Mario! Tout semblait s'u-

nir pour préparer sa perte, et son coeur se révoltait à la pensée d'une pareille infamie!

Elle se releva et se prit à marcher à travers la chambre, pour secouer la fièvre qui brûlait ses veines: à chaque instant ses yeux cherchaient la pendule, dont les aiguilles étaient trop lentes à son gré.

Sept heures! Il n'était encore que sept heures.

Où était Mario? que faisait-il à cette heure?

Qu'allait-il répondre quand elle lui ferait connaître ce que lui avait dit Raymonde?

Il avait reçu sa lettre: il l'attendait!

Un moment, elle suspendit sa marche.

On venait de s'arrêter à sa porte et une main essayait de tourner le bouton.

Elle courut et ouvrit la porte.

C'était sa femme de chambre.

—Que mademoiselle veuille bien m'excuser, dit la jeune femme; c'est madame Pradié qui m'a ordonné de prévenir mademoiselle que le dîner est servi.

Un amer sourire plissa la lèvre de Laura.

—Remerciez ma mère, répondit-elle, dites-lui que je suis souffrante, et que je ne descendrai pas aujourd'hui.

—Mais mademoiselle n'a déjà rien pris ce matin.

—Que l'on n'insiste pas. Je désire être seule; laissez-moi.

La femme de chambre se retira, sans ajouter un mot.

Quand elle se fut éloignée, Laura resta encore une demi-heure dans le même état d'agitation; mais à mesure que le temps s'écoulait, les impressions nouvelles, diverses, rapides surtout, allumaient un éclair dans ses yeux ou jetaient un voile sur son front.

A quels sentiments multiples attribuer ces impressions. Elle n'eut pu le dire.

C'était spontané, irréfléchi, insaisissable.

Elle souffrait, voilà tout.

Quelquefois, de grosses larmes emplissaient ses yeux et s'y séchaient ; des sanglots s'engageaient dans sa gorge et la serraient à l'étouffer.

Soudain elle porta ses deux mains à ses lèvres.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-elle, d'une voix brisée... et ma mère ! ma pauvre mère !

Mais à ce moment, huit heures sonnèrent à la pendule, et tout son être tressaillit.

Elle se dressa, haletante, la poitrine gonflée, le regard fauve.

Huit heures !... il n'y avait plus à hésiter.

Elle sonna ; la femme de chambre accourut.

—Mademoiselle Raymonde ? demanda aura d'un ton impérieux et bref.

—Mademoiselle Raymonde vient de rentrer chez elle.

—Elle est au pavillon ?

—Oui, mademoiselle.

—C'est bien...

Et, à la hâte, avec des gestes fébriles et heurtés, elle jeta une mante de soie sur ses épaules, et une capeline et un voile sur ses cheveux.

—Mademoiselle sort ! fit la femme de chambre, plus curieuse qu'étonnée.

—Je me rends auprès de mademoiselle Raymonde, répondit Laura ; si on me demandait, c'est là que l'on irait me chercher. Vous entendez ?

—Oui, mademoiselle.

—Cela suffit.

Et, marchant vers la porte elle disparut aussitôt par l'escalier qui conduisait au parc.

Raymonde avait quitté madame Pradié en proie aux plus sombres inquiétudes ; elle savait que des événements terribles se préparaient et elle s'effrayait à la pensée du coup, peut-être mortel ,dont Laura allait être frappée.

Mais que pouvait-elle faire en cette occurrence puisque Laura refusait opiniâtrement tout secours, qu'elle refusait de la voir, qu'elle s'enfermait chez elle pour n'avoir pas même à discuter les résolutions qu'elle croirait devoir prendre.

Raymonde s'était donc résignée à ne plus jouer qu'un rôle passif.

A tout événement cependant, dans la journée, elle avait mandé René auprès d'elle; et sur sa prière, René avait promis de venir pendant la soirée, lui apprendre ce qui se serait passé.

Raymonde était donc rentrée pour l'attendre.

Elle avait pris un livre.

Il y avait à peine quelques instants qu'elle se trouvait dans son petit salon, qu'elle crut percevoir un bruit de pas sur le sable des allées du parc.

Elle prêta l'oreile et s'assura bien vite qu'elle ne se trompait pas.

Ce ne pouvait être René, — elle ne l'attendait pas si tôt; — qui était-ce donc.

Alors, on monta l'escalier et son coeur se prit à battre violemment.

C'était Laura!

Elle l'avait reconnue à son pas et un espoir insensé s'empara d'elle.

Sans doute, elle venait se réfugier dans son amitié et lui demander de la soutenir dans l'épouvantable épreuve qu'elle traversait.

C'était le salut... et, d'avance, une immense joie emplit son âme.

Mais quand la porte se fut ouverte et qu'elle vit son amie s'arrêter défaillante, les traits convulsés, la face livide ,toute sa joie se glaça et elle courut à elle effrayée.

—Laura! Laura! toi ici ,dit-elle, s'obstinant cepen-

dant dans l'espoir qu'elle venait de concevoir. Ah! béni soit Dieu! qui t'a inspiré cette bonne pensée.

Elle chercha à la faire asseoir... mais Laura la repoussa un peu brusquement.

—Non! laisse-moi ,dit-elle; je suis si troublée; laisse-moi me remettre.

—Pourquoi ne t'es-tu pas rendue tout à l'heure à l'invitation de ta mère?

—Je désirais être seule.

—Et maintenant?

—Maintenant, j'ai besoin de te parler.

—A moi!

—A toi, qui es ma meilleure et ma plus sincère amie.

Raymonde la regarda... jamais elle ne l'avait vue les traits si bouleversés.

—Mais, qu'as-tu donc ? insista-t-elle, reprise par toutes ses inquiétudes.

—Ce ne sera rien... j'ai été bien éprouvée, depuis quelque temps ; j'ai peu dormi, j'ai beaucoup pleuré; je sens que la vie m'abandonne.

—Laura!

—Oh! ce sera un grand bienfait... toi seule tu peux bien me comprendre... et tu serais à ma place, que tu envisagerais la mort comme le seul lieu de repos qui me reste.

—Quelles pensées... mais tu n'as pas réfléchi à ceux que tu laisserais derrière toi!

—Qui donc?

—Madame Pradié.

—Ma mère! fit Laura.

Un flot de larmes monta à ses yeux et elle prit sa tête dans ses mains.

—Ma mère. Oui! continua-t-elle... Ah! elle a bien souffert aussi... et, quelquefois, enfermée dans mon amour exclusif, j'ai été bien injuste envers elle.

Elle ne t'en veut pas!

—Je le sais... mais ce n'est pas assez et j'entends qu'elle sache par toi qu'elle aime, combien je suis repentante de tous les chagrins que je lui ai causés.

—Tu le lui diras toi-même.

—Non.

—Pourquoi?

—Parce que... ce soir... tout à l'heure.

—Achève.

—Dans un instant... écoute avant!... et jure-moi surtout que tu rapporteras fidèlement à ma mère à ma mère ce que je vais te dire.

—Ah! Laura! Laura! tu m'épouvantes, parle, explique-toi... Quels projets as-tu donc formés...

Laura se tut un instant, l'oeil, les bras croisés sur ses genoux ; puis, reportant sur Raymonde son regard plein de fièvre, elle continua :

XVIII

—Tu sais, toi, n'est-ce pas, dit-elle, quel rêve heureux je berçais dans mon coeur: un jour, un homme était venu vers moi, et je m'étais mise à l'aimer avec tout l'enivrement que nous apportons, nous autres dans un pareil sentiment... Est-ce que j'avais demandé à cet homme ce qu'il était, ni quel nom il portait, ni s'il était riche ou pauvre! Cela m'était bien égal! je l'aimais; il m'aimait! je n'avais rien autre chose à demander à Dieu.

Laura respira profondément et un soupir rauque souleva sa poitrine.

—Depuis! reprit-elle peu après, et cette fois avec une contraction amère aux lèvres; depuis, des bruits terribles ont couru sur cet homme et l'on a dit et tu m'as répété qu'il était indigne de mon amour! Quoique je fusse bien résolue à ne pas ajouter foi à de pareilles calomnies, cependant, elles créaient une situation nouvelle, et pour le monde, pour ma mère, du moins, pour mes amis, il était convenable que j'en tinsse compte; c'est bien ainsi que je prétends agir. Seulement, on me laissera, je l'espère, le choix des moyens à employer ; chacun est juge de son propre honneur, et l'on verra avant peu comment je saurai traiter le mien!

—Que vas-tu faire? interrogea Raymonde.

—Ton exaltation m'épouvante.

—Vous n'avez rien à craindre de moi! Mais à ces situations suprêmes, il faut une solution prompte, et je l'ai trouvée.

—Explique-toi, au moins, je ne t'ai jamais vue ainsi... Mon Dieu! réponds-moi! Tantôt, tu as écrit au comte de Presles: que lui disais-tu?

—Tu veux le savoir?

—Parle! parle!

—Eh bien, j'ai dit au comte que ce soir j'irais le trouver... à neuf heures; et regarde!

—Malheureuse.

—Je n'ai plus qu'une heure pour m'y rendre.

—Ah! tu ne feras pas cela.

—Aucune puissance humaine ne pourra m'en empêcher.

—Laura...

—Laisse-moi!

—Mais si, enfin... le comte était coupable; si ce que l'on dit est vrai?

Un pli sombre contracta les sourcils de Laura.

—J'ai aussi pensé à cela! répondit-elle d'une voix acérée, et je n'en ai pas été ébranlée!

—Ah! permets au moins que je prévienne madame Pradié.

—Jamais... je te le défends... Si tu fais un pas, je pars à l'instant même, et ne prendrai plus conseil que de mon désespoir.

Raymonde demeura quelques secondes comme anéantie:

Laura se rapprocha.

—Ne m'abandonne pas, lui dit-elle alors, d'un ton un peu plus calme; que dans cet effondrement de mon bonheur, je trouve au moins en toi, une amie fidèle et sûre.

—Eh! que veux-tu que je fasse? interrogea Raymonde.

—Tu peux me rassurer.

—Comment?

—Je vais partir.

—Mon Dieu!

—Il faut que je le voie, que je lui parle, je le veux! Eh bien, d'ici là, promets-moi...

—Promets-moi de rester près de ma mère et de ne pas la quitter jusqu'à mon retour.

—Et que lui répondrais-je, si elle m'interroge?

—Tu lui diras tout; dis-lui surtout que je l'aime ardemment, profondément, comme je ne croyais pas que je puisse l'aimer; qu'elle soit sans crainte... que je serai digne d'elle... et surtout!...

La jeune fille s'arrêta oppressée, haletante; comprimant sa poitrine, près d'éclater en sanglots.

C'était effrayant.

Pourtant elle se contint, essuya ses larmes par un geste brusque, et ayant attiré Raymonde dans ses bras, elle appuya ses lèvres affolées sur son front et dans ses cheveux.

—Surtout! reprit-elle, dis à ma pauvre mère qu'elle me pardonne... Je n'ai pas toujours été bonne et soumise, comme j'aurais dû l'être; j'aurais dû n'écouter qu'elle; j'ai manqué de confiance quelquefois, trop souvent. J'ai eu tort. Je me repens, qu'elle me le pardonne! J'ai tant besoin de savoir qu'elle ne me gardera pas rancune pour le passé, qu'elle me rendra toute son affection, tout son coeur...

—Tu en doutes?

—Non, je n'en doute pas, mais j'ai peur! Et toi seule, toi qu'elle aime comme si tu étais sa fille, la meilleure!...

—Mais ce que tu me dis, répliqua Raymonde, tu le lui diras toi-même.

—Moi!

—Tu la verras ce soir... demain... et alors...

Laura baissa la tête, sans répondre, et Raymonde sentit un frisson glacé lui mordre la chair.

Elle se dégagea de l'étreinte de son amis, et se mit à la regarder avec un sentiment nouveau, comme frappée d'une idée subite.

—Ah! tu ne me dis pas tout! s'écria-t-elle au comble de l'effroi...

—Raymonde!... balbutia Laura.

—Quel projet est le tien?

—Tais-toi!

—Tu vas chez le comte?

—Oui.

—Que vas-tu y faire?

—Je ne sais... je ne puis...

—Laura, tu veux en vain me tromper! mon amitié ne te laissera pas accomplir tes funestes desseins, que j'ignore. Tu vas t'éloigner, dit-tu?... tu te rends chez le comte?... Eh bien... je ne te quitte pas; je m'attache à toi... et où que tu ailles, je t'accompagnerai.

—Jamais!

—Je vais prévenir madame Pradié.

—Non! non!... je ne veux pas... par pitié, ne me pousse pas au désespoir.

Au lieu de répondre, Raymonde s'était prise à écouter.

Au bas de l'escalier du pavillon, on parlait.

—Ma mère! fit Laura, en devenant blême.

—Ah! c'est le ciel qui l'envoie! s'écria Raymonde...

Et précipitamment, elle s'élança au-devant de madame Pradié.

Le dessein qu'avait formé Laura, elle ne le connaissait pas, — mais maintenant elle se sentait prise d'une peur folle, — à tout prix, il fallait l'empêcher de s'éloigner, et l'arrivée de madame Pradié était un secours providentiel.

—Laura! ma fille? interrogea avidement la jeune veuve, dès qu'elle aperçut Raymonde.

—Elle est là, se hâta de répondre cette dernière.

—Dieu soit loué! J'étais inquiète; on m'a dit qu'elle était sortie et je ne sais quelles folles idées m'ont traversé l'esprit. La malheureuse enfant, je veux la voir.

—Venez! venez!

Elles montèrent au premier étage. Raymonde était toute joyeuse de cette intervention inattendue.

Mais quand elle pénétra dans la chambre, elle recula d'épouvante.

Laura avait disparu.

Elle avait pris par l'escalier de service, et venait de gagner la rue.

—Laura! appela madame Pradié.

Mais rien ne répondit. Elle se sentit frappée au coeur, comme d'un coup de stylet.

Raymonde restait elle-même inerte et glacée et près de défaillir.

—Où est-elle donc? insista madame Pradié en jetant autour d'elle un regard égaré.

—Peut-être est-elle retournée à sa chambre, dit Raymonde hésitante; elle était bouleversée, elle m'a confié tous ses chagrins: avec moi, elle se livre sans réticences; mais quand elle a entendu votre voix...

—Elle s'est enfuie!

—Elle a eu honte.

—Je l'effraie!

—Non, elle vous aime profondément, elle me l'a dit! si vous l'aviez vue pleurer dans mes bras, au souvenir des chagrins qu'elle vous avait causés, me suppliant d'implorer votre pardon!

—Mais, pourquoi n'est-elle pas venue elle-même; est-ce que le coeur d'une mère n'est pas toujours ouvert à son enfant? il faut qu'on aille lui dire...

—Pas maintenant! Croyez-moi laissez le calme, l'apaisement rentrer dans son esprit, et plus tard, si vous voulez, nous irons toutes deux.

—La malheureuse enfant! soupira madame Pradié, qui s'assit sans trop savoir ce qu'elle faisait.

Elle ne croyait pas que Raymonde la trompât... elle ne pouvait supposer que Laura ne fût pas à l'hôtel, ainsi qu'on le lui assurait. et pourtant, elle était sourdement inquiète, et sentait comme un souffle de malheur passer autour d'elle.

Elles restèrent ainsi plus d'une heure, madame Pradié écoutant presque docilement ce que lui contait Raymonde, qui s'ingéniait à lui parler de Laura.

Mais elle-même était bien distraite... Tout en parlant, elle prêtait l'oreille aux bruits du dehors, cherchant à démêler quelque chose qui la rassurât.

Mais ce quartier est désert, et le silence y règne dès que la nuit vient.

Dix heures sonnèrent, qu'aucun incident ne s'était produit.

Raymonde devenait inquiète et agitée; à chaque instant, son regard consultait la pendule.

Tout à coup les deux femmes tressaillirent et se levèrent d'un même mouvement.

Une voiture lancée au galop effrené de son cheval, venait de s'arrêter brusquement à la porte de la rue Payenne.

Raymonde sentit une sueur froide perler à ses tempes.

—C'est elle! dit-elle, oubliant que la mère de Laura l'écoutait.

Madame Pradié eut un cri rauque et lui enfonça ses doigts dans le bras.

—Elle! Laura! interrogeait-elle... mais elle est donc sortie?... on me trompait!... répondez!

Ecoutez!

—Qu'y a-t-i donc?

—On marche dans le parc?

Les deux femmes se turent.

On entendait, en effet, des pas précipités sous les allées. Bientôt quelqu'un monta l'escalier.

Raymonde mordit ses lèvres pour ne pas crier.—Ce n'était pas Laura—et, en effet, presque aussitôt un homme pénétra dans la chambre, et s'arrêta frappé de stupeur, en apercevant madame Pradié.

Un grand désordre se manifestait dans sa tenue; à la vue de la mère de Laura, il avait baissé les yeux et n'osait plus les relever.

—Ma fille! ma fille s'écria madame Pradié, en allant à sa rencontre. Vous avez vu Laura, c'est d'elle que vous venez parler à Raymonde?

—Mais! balbutia René, en se tournant vers la jeune fille comme pour lui demander ce qu'il devait répondre?

Déjà Raymonde avait pris son parti et venait de se rapprocher du jeune homme.

—Quoi que vous ayez à nous apprendre, dit-elle avec fermeté, parlez en toute franchise; madame Pradié et moi, nous vous écoutons.

—C'est que... hésita René, ce que j'ai à vous dire.

—Dites! dites tout!

—Ma pauvre enfant !murmura madame Pradié.

Et comme René se troublait encore, Raymonde crut devoir venir à son aide.

Elle avait, elle, vaguement deviné une partie la vérité.

—C'est bien de Laura, qu'il s'agit? demanda-t-elle.

—Oui... oui... répondit René.

—Vous l'avez vue?

—Je la quitte à l'instant!

Et elle vous a dit de venir me chercher?

—C'est cela! venez! la voiture attend... venez.

—Mais quel malheur est-il donc arrivé? interrogea madame Pradié.

Raymonde avait pris un manteau, s'en était couvert

les épaules à la hâte, et s'était emparée du bras de madame Pradié.

—Partons ! dit-elle avec autorité ; ne perdons pas de temps, et en chemin, M. d'Harvile nous fera connaître ce qui est advenu.

Ce qui était advenu, nous allons le raconter.

XIX

Pendant que Raymonde se précipitait au-devant de madame Pradié, Laura n'avait pas eu une seconde d'hésitation. Le projet qu'elle avait formé, elle ne voulait pas que rien pût y mettre obstacle, et elle avait fui par l'escalier de service pour ne pas se trouver en présence de sa mère.

Elle avait gagné la rue Payenne et s'était dirigée vers la plus prochaine station de voitures.

Une fois là, elle s'était adressée à un cocher, lui avait donné l'adresse du comte, et était montée dans un coupé de remise.

—Partez! tout de suite, dit-elle en ramenant son voile sur ses yeux.

Le cocher comprit, et ne se fit pas répéter l'invitation; il fouetta son cheval qui avait encore quelque feu, et partit d'une allure exceptionnelle.

Il brûla littéralement le pavé.

C'est un miracle, s'il n'accrocha pas en route.

Laura ne songeait guère à cela.

Elle s'était rejetée au fond du coupé, ne pensant qu'à Mario, impatiente d'arriver, comprimant son coeur qui battait violemment.

Et elle franchit comme un trait le trajet qu'elle avait à parcourir.

Enfin, elle arriva.

Il était neuf heures.

Elle sauta sur le trottoir, ordonna au cocher de l'attendre et courut à l'hôtel.

Ses oreilles bourdonnaient; elle était comme sourde et aveugle; elle n'entendait et ne voyait plus rien.

—M. le comte? demanda-t-elle au valet qui la reçut.

—Si madame veut bien me suivre, répondit celui-ci, qui vraisemblablement était prévenu.

Il gagna aussitôt le vestibule, traversa l'antichambre, la salle à manger et ouvrit enfin une porte, sur le seuil de laquelle il s'arrêta.

—M. le comte est dans son cabinet, dit-il alors en s'inclinant.

Et Laura entra, pendant qu'il refermait la porte derrière elle.

Le comte s'était levé. Il s'empressa au-devant de la jeune fille et celle-ci alla se réfugier dans ses bras.

—Mario! Mario! murmura-t-elle, à demi défaillante.

—Chère Laura, répondit le comte, vous! chez moi, à cette heure!... ah! soyez bénie pour cette preuve d'amour. Je ne pouvais y croire! c'est une grande imprudence.

—Qu'importe!

—Pauvre enfant adorée!

—Je voulais vous voir.

—Quand tout le monde m'abandonne! quand des dangers terribles me menacent de toutes parts!

—C'est de cela que je viens vous parler. Ce sont ces dangers que je viens conjurer avec vous.

—Mais c'est impossible!

—Nous essayerons.

—Entreprise folle! puisque vous ne savez pas même de quel crime on m'accuse.

—Détrompez-vous.

—Comment?

—On m'a tout dit.

—A vous! quand cela?

—Tout à l'heure.

—Madame Pradié?

—Non, non, Mario: ma mère ne sait rien, elle, j'en suis sûre, on lui a laissé tout ignorer.

—Qui donc alors?

—Raymonde.

—Encore... toujours elle! Ah! je ne sais qui me retient...

—Mario...

Mais déjà Mario avait secoué le front et était redevenu maître de lui.

—Vous vous étonnez, reprit-il aussitôt, parce que vous ne comprenez pas la colère et la haine que ce seul nom de Raymonde soulève dans mon coeur...

—C'est ma meilleure amie.

—Elle!... eh bien! osez me répéter à moi!... à moi, que vous aimez, osez me répéter ce que cette amie vous a dit.

—Mais...

—Elle vous a parlé, n'est-ce pas, d'un assassinat commis, il y a un an, la nuit, dans le train de Paris à Angoulême.

—Mon Dieu...

—Et elle a ajouté que l'assassin... C'était...

—Taisez-vous.

—C'était moi!... Est-ce bien cela? répondez!...

Laura se laissa tomber à genoux, et leva ses mains jointes vers le comte.

—Ah! sur ma vie, Mario, dit-elle, sur mon salut éternel, je jure que je ne l'ai pas cru!

—Vraiment?

—Elle mentait!...

—Pourquoi donc?

—Vous! vous! vous!

Le comte releva le front par un geste farouche.

Ce n'était plus le même homme; un air d'audace irritée le transfigurait; une flamme intense brûlait

son regard; ses doigts se crispaient sur le bras de la jeune fille, épouvantée et pantelante.

—Tenez ,dit-il d'une voix forte; c'est assez de mensonges et de subterfuges... et parce que je vous aime, Laura, je veux que vous me connaissiez tout entier!... Ce crime, eh bien, oui! c'est moi qui l'ai commis.

—Horreur!

—M. Desgranges portait sur lui certains actes arrachés à la faiblesse de mon père, et à l'aide desquels on voulait consommer ma ruine et mon déshonneur! Si je n'avais pas agi comme je l'ai fait, on me volait un titre qui n'appartenait bien qu'à moi, une fortune qui ne pouvait aller à d'autres. C'était donc ma vie même qui était en jeu; je n'accomplissais là qu'un acte de vengeance légitime, et alors...

—Assez, assez! balbutia Laura.

—Alors, je n'ai pas hésité.

—Ainsi, c'était vrai, dit encore la pauvre enfant, on ne m'avait donc pas trompée!... O mon Dieu!... pourquoi ne suis-je pas morte avant de vous avoir entendu!...

Et elle se laissa tomber sur le tapis ,le corps inerte, les cheveux dénoués, la face livide comme une mourante.

Quelques minutes se passèrent alors; le comte avait pris la pauvre enfant dans ses bras, l'avait portée dans la salle à manger, où il l'avait déposée dans un fauteuil à haut dossier.

Puis, emplissant un verre d'eau, il l'approcha de ses lèvres....

Laura ne sentit rien... une torpeur sans nom s'était emparée d'elle... et c'est d'un mouvement machinal qu'elle repoussa le verre qu'on lui offrait.

—Laura! supplia le comte, ne me dites pas que je vous fais horreur! que puis-je ajouter!... moi, je suis né dans un pays où les coutumes, les usages diffèrent

de ceux des pays civilisés... Il ne faut pas nous juger, nous autres, avec vos idées et vos sensations européennes. Là-bas, notre soleil de flamme allume l'incendie dans nos veines, nos amours sont ardentes comme nos haines; nous allons à la vengeance, bravant les obstacles et les lois; et celui-là est honoré, qui n'a pas hésité à frapper son ennemi! Voilà ce qu'il faut vous dire, Laura!... et si vous faites cela, vous trouverez dans votre coeur assez de force pour me rendre votre amour, un moment épouvanté!

Pendant que le comte s'exprmait ainsi, Laura était peu à peu revenue à elle, cette voix qui lui parlait, elle n'avait jamais pu l'entendre sans émotion, et un sentiment singulier se dégageait, qui la pénétrait d'idées inattendues ou tout au moins ignorées jusqu'alors.

Ce que disait Mario, elle le comprenait!

Après tout, il est des responsabilités relatives, et sans chercher à analyser l'étrange sensation qu'elle éprouvait, une sorte d'apaisement se faisait en elle.

Mais, en même temps, d'autres pensées lui venaient à travers le désordre qui la troublait.

Pensées bizarres, mais puissantes, qui lui communiquaient de nouvelles résolutions.

Laura était d'une nature exceptionnellement ardente, et si la malheureuse enfant avait pu un moment s'abandonner à cet amour exclusif, plein d'oubli, elle devait se retrouver et se reprendre tout entière en présence des situations suprêmes.

Elle releva donc le front et osa regarder le comte bien en face.

—Soit! dit-elle d'un ton ferme, si vous ne vous justifiez pas... au moins, vous vous expliquez! mais dans l'extrémité où vous voilà réduit, dites-moi ce que vous comptez faire.

—Mais...

—Répondez!... Vous comprenez, n'est-ce pas, que

le temps n'est plus aux hésitations... Vous êtes accusé d'assassinat; quel parti allez-vous prendre?

—Eh! il n'y en a qu'un.

—Lequel?

—Tout est préparé pour ma fuite.

—Vous allez partir?

—Préférez-vous que j'affronte la honte d'un débat public, que je me livre à des juges prévenus qui me condamneront avant même de m'avoir entendu?

—Et dans ce péril, vous n'avez pas pensé qu'il y avait peut-être une autre issue.

—En connaissez-vous, vous-même?

—Sans doute, et je vais vous l'offrir.

Le comte poussa un cri enivré

—Vous! dit-il. Il serait vrai!... Vous pourriez me sauver!

—Oui, Mario, écoutez! Je vous ai dit souvent, n'est-ce pas, que j'étais prête à vous donner [illegible] ie, s'il le fallait? Eh bien, ce sacrifice, je vous p[illegible]se de l'accomplir aujourd'hui!

—Comment?

—Puisqu'il n'y a plus de bonheur possible pour nous dans la vie, allons chercher notre dernier refuge dans la mort!

Et en parlant de la sorte, elle présenta au comte le flacon qu'elle lui avait montré dans un précédent entretien.

Le comte recula instinctivement de deux pas.

—Vous avez peur?

—C'est de la folie!

—Vous préférez la honte?

—Je n'ai pas le droit de vous entraîner dans une aussi fatale résolution. Laura! vous êtes énervée; toutes ces émotions vous ont troublée... il faut revenir à vous.

—Vous refusez! insista la jeune fille avec amertu-

me; c'était cependant pour vous et pour moi la seule issue honorable.

—Vous n'y pensez pas!... Donnez-moi ce flacon.

—Jamais...

—Je vous en conjure!

—Laissez-moi!

Le comte avait fait un geste violent pour enlever le flacon à Laura, mais au moment où il allait l'atteindre un bruit s'éleva dans l'antichambre, qui détourna son attention.

Tout son être avait frissonné, car il venait de reconnaître la voix de Lambert.

Alors, il oublia tout, et avant qu'on ne fût venu le prévenir, il se précipita au dehors, sans plus s'occuper de Laura.

Celle-ci sentit une rougeur subite envahir ses joues et son front.

—Lâche! il est lâche murmura-t-elle la lèvre torve.

Et une lueur d'acier traversa son regard.

—O honte! ô honte! dit-elle encore, en pressant ses tempes et c'est là, c'est là, l'homme que j'aimais!

Elle se dressa droite et frémissante, la poitrine gonflée, les narines dilatées et se mit à parcourir la salle avec des mouvements heurtés.

Elle était méconnaissable... en un instant ses traits s'étaient altérés, ses dents mordaient ses lèvres jusqu'au sang, ses ongles irrités déchiraient les dentelles de son corsage.

Enfin, elle se laissa tomber à genoux, joignit les mains avec ferveur, et levant les yeux vers le ciel:

—Mon Dieu! dit-elle, à travers une explosion de sanglots... O ma mère... pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Et presque aussitôt, elle se leva résolue et farouche, et marcha d'un pas ferme vers la table.

XX

Cependant le comte avait gagné l'antichambre.

C'était bien Lambert qui venait d'arriver, et dès le premier regard, il comprit que quelque chose d'effrayant se passait.

Le comte l'entraîna vivement dans son cabinet.

—Eh bien dit-il à voix ardente, qu'as-tu fait? As-tu enfin cette cassette.

Lambert eut un geste négatif.

—Rasé! répondit-il, nous sommes refaits...

—Cependant...

—Ah! oui... cependant... je sais ça. Je croyais avoir bien pris mes précautions; mais nous avons eu affaire à de plus malins.

—Qui cela?

—Bricole, Caminade, Filoche... une bande, quoi!

—Malédiction! que faire... que faire?...

Lambert haussa les épaules.

—Il demande ce qu'il faut faire dit-il sur un ton intraduisible. Mais malheureux, vous ne vous doutez pas de ce qui se passe!

—Explique-toi.

—Ah! vous croyez, vous, que la justice va se contenter de vous regarder, les mains dans les poches, et qu'elle vous laissera prendre votre billet pour l'Amérique! Mais depuis deux jours, elle ne pense qu'à vous. Toutes les brigades sont sur pied. On en a mis partout, aux gares, aux ports d'embarquement, est-ce que je sais! Si vous perdez une seconde, vous êtes coffré!

—J'ai pris mes mesures, objecta Mario.

—Tant mieux.

—Ma voiture est à deux pas qui m'attend... avant deux heures j'aurai atteint une gare intermédiaire, et dès demain je serai embarqué.

—Je vous le souhaite... mais, croyez-moi, il n'est que temps!

Le comte resta quelques secondes encore, en proie à une horrible perplexité; il comprenait la justesse des observations de Lambert, et son hésitation venait surtout de la colère qu'il éprouvait à se voir vaincu sans espoir.

Au bout d'un instant, il releva le front; il avait pris son parti.

—Adieu! dit-il brusquement à Lambert.

—Et que la chance vous soit favorable ,répondit ce dernier.

Mario rentra dans la salle à manger.

Il était effrayant à voir. Des lueurs farouches traversaient son regard; sa poitrine haletait.

Laura cacha sa tête épouvantée entre ses mains.

Jamais elle ne l'avait surpris dans un pareil désordre; il ne prenait plus même la peine de dissimuler!

—Laura! dit-il à voix étranglée.

Et elle se leva, pâle ainsi qu'une morte.

—Mario! fit-elle à voix basse.

—Je vais partir.

—Tout est donc fini?

—Oui! Tout! Tout! Je suis perdu. D'un instant à l'autre ils vont venir.

—Arrêté! Ils vont vous arrêter?

—J'espère qu'ils n'en auront pas le temps. Avant qu'ils arrivent je serai loin.

Et il prit la jeune fille dans ses bras.

Elle ne se défendit pas! Elle était vaincue elle-mê-

me, à bout de forces à ce point qu'elle ne pouvait plus pleurer.

Cependant, elle tenta encore de réagir contre cette défaillance qui l'envahissait; et, se raccrochant de ses dix doigts au bras de Mario:

—Pourtant balbutia-t-elle à son oreille ,si vous vouliez!

—Quoi! que demandez-vous?

—La mort me serait si douce, si je la partageais avec vous!

Mario eut un mouvement d'horreur.

—Mourir! répéta-t-il, mourir allons donc!

—Mais, c'est votre honneur, songez-y, et si vous m'aimez!...

Le comte se dégagea vivement de l'étreinte de la jeune fille, et secoua la tête avec une sombre énergie

—Non! non! dit-il, ce que vous me proposez là est insensé. Il faut fuir; je leur échapperai, ils ne m'atteindront pas... et malheur à eux, car ils auront à compter avec ma vengeance.

—Mario!

Il n'écoutait plus rien: il était allé à un meuble qu'il ouvrit violemment, et où il prit un portefeuille qu'il glissa dans la poche de son paletot... puis, il fit quelques tours à travers la chambre, lex yeux égarés, la poitrine sifflante... saisi d'une suprême hésitation au moment de s'éloigner.

A plusieurs reprises il porta les deux mains à sa gorge; on eût dit qu'un râle s'y était engagé... et qu'il étouffait!

Laura le suivait d'un regard fauve... comme si toute sa vie eût été suspendue à ce qu'il allait faire.

Elle ne parlait plus, le front penché, courbée sur elle-même, attendant quelque chose...

Enfin, il s'approcha de la table ,respira profondé-

ment, saisit un verre plein d'eau qu'il porta à ses lèvres, et dont il but la moitié avec avidité ! !

Etait-ce là ce qu'attendait Laura?

C'est probable.

Car à peine eut-il touché le verre de ses lèvres, qu'un cri strident lui échappa sans qu'elle pût ou qu'elle essayât de le retenir.

Mario la regarda avec un frisson involontaire.

—Qu'avez-vous? demanda-t-il, en dardant deux yeux étincelants sur la pauvre enfant.

—Rien! ce n'est rien répondit celle-ci.

—Vous êtes bien pâle.

—J'ai eu peur.

—De quoi donc?...

Laura ne répondit pas tout de suite; mais elle s'empara à son tour du verre que Mario avait replacé sur la table, et vida d'un trait ce qui y restait.

Un soupçon terrible traversa l'esprit du comte avec la rapidité d'un éclair.

—Malheureuse! s'écria-t-il, pris de terreur subite; cette eau que je viens de boire était empoisonnée!

—Pardonnez-moi...

—C'est la mort...

—Oui... la mort à deux!... La réhabilitation... Comprenez, Mario!....Au lieu de la honte... c'est le pardon. et désormais, rien ne pourra plus nous séparer.

Mario labourait sa poitrine de ses ongles affolés; il allait et venait à travers la salle, cherchant une issue à l'épouvantable position dans laquelle il se trouvait.

Empoisonné! il était empoisonné!... la fuite était maintenant impossible et il allait mourir.

Un sentiment d'effroyable révolte s'empara de lui, et il s'arrêta devant Laura, l'attitude menaçante, les sourcils hideusement contractés.

—Ah! misérable! la misérable! dit-il, les bras levés,

comme s'il allait l'écraser; et rien ne l'a retenue... elle na eu ni amour, ni pitié! — mais non! non! cela ne sera pas... tu te seras abusée dans tes odieux calculs... il doit y avoir un contrepoison... On me sauvera... et alors.

Il n'acheva pas.

La porte de l'antichambre venait de s'ouvrir; plusieurs voix parlaient avec animation, Mario eut une exclamation d'espoir.

Ceux qui étaient là allaient le sauver peut-être.

Il se précipita, et alla ouvrir.

C'est tout ce qu'il put faire... Car à peine eut-il touché le seuil qu'une sorte de déchirement se fit dans sa poitrine et qu'il dut se retenir à la cloison pour ne pas tomber.

Du reste, deux hommes venaient d'entrer.

Horace et René

A la vue de Laura, assise accablée dans un coin de la salle, Horace comprit une partie de la réalité.

Il pensa tout au moins que mademoiselle Pradié, n'écoutant que son amour ,avait quitté l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, et qu'elle était venue vers le comte pour le protéger dans le péril dont il était menacé.

A tout prix il fallait sauver la situation.

Il se tourna vivement vers René.

—Il n'y a pas une seconde à perdre, dit-il à voix rapide, brûle le pavé, rends-toi rue Payenne, et amène ici mademoiselle Raymonde, dont la présence couvrira l'imprudente démarche de mademoiselle Pradié.

Et René était parti.

Seulement, il avait à peine quitté la salle, que les choses prenaient subitement une tournure à laquelle Horace était loin de s'attendre.

Son premier mouvement en apercevant Laura, avait été d'aller à elle et de l'éloigner d'une maison où son

honneur pouvait se trouver compromis... Mais quand il se fut approché de la pauvre enfant, et qu'il la vit roulée sur elle-même, les cheveux épars, le front dans les mains, il se sentit saisi d'une suprême pitié et se demanda ce qui avait bien pu se passer avant son arrivée.

Instinctivement, sans soupçonner encore la vérité tout entière, il comprit qu'il y avait là quelque chose de solennel.

—Laura! murmura-t-il, d'un ton affectueux et doux; c'est un ami qui vous parle, et qui connaît tous vos chagrins!... Ne le repoussez pas... il comprend l'horrible douleur que vous ressentez... et il n'éprouve pour vous qu'une pitié attendrie... écoutez-moi... je vous en prie; la démarche que vous avez faite est bien imprudente... Il faut que le monde l'ignore; si vous le voulez... nous quitterons à l'instant cette demeure, où vous n'auriez pas dû venir jamais... et nous retournerons rue Culture où votre mère vous attend.

—Ma mère! répéta Laura, comme malgré elle.

—Le voulez-vous?

—Oui... oui... je le veux.

—Eh bien... venez!

—Attendez!...

La jeune fille s'était levée à demi, mais elle retomba aussitôt sur le siège où elle était assise.

Avait-elle entendu ce que disait Horace? C'est douteux.

Depuis un moment, toute son attention était ailleurs, et son regard allait vers cet endroit de la salle où se tenait Mario.

Une plainte douloureuse s'était fait entendre de ce côté, et elle avait frémi.

Elle se leva tout à fait et s'appuyant sur le bras du vicomte, elle essaya de faire quelques pas.

—Soutenez-moi dit-elle d'une voix défaillante.

—Qu'avez-vous? interrogea Horace, interdit.

—Oh! qu'importe ce que j'ai! répliqua-t-elle avec un brusque mouvement. Mais lui! lui!...

—Qui vous retient?

—Voyez! Mon Dieu! C'est horrible... Vous ne devinez donc rien?... Regardez-le. Cette pâleur, cette altération. .. Il se meurt!

—Mario!

—Il se meurt, vous dis-je et c'est moi! moi!...

Alors, obéissant à un sentiment qu'elle ne pouvait contenir, elle se dégagea des mains du vicomte, et courut vers Mario qui, s'affaissant sur lui-même, venait de rouler sur le parquet.

Laura se laissa tomber à genoux et se pencha, oublieuse, sur le corps inerte, déjà, presque glacé par la mort.

—Mario! Mario! s'écria-t-elle; c'est moi! entends ma voix... Mario! c'est ta Laura bien-aimée.

Et comme le jeune homme demeurait insensible et sourd à ces appels passionnés, elle lui souleva la tête, l'entoura de ses bras, et baisa à plusieurs reprises son front de marbre.

Mais devant l'inutilité de ses efforts, une épouvante sans nom s'empara d'elle, et elle se redressa pleine de désordre et la gorge sifflante.

—Vite! vite! dit-elle, qu'on aille chercher un médecin. Vous ne pouvez laisser mourir ce malheureux plie. Vous ne pouvez laisser mourir ce malheureux sans secours. Horace...

Le vicomte avait déjà couru vers la porte, et donné quelques ordres rapides; puis il revint vers Laura, et s'étant pris à examiner Mario avec plus d'attention, il fut frappé de la transformation effrayante qu'avaient subie ses traits, en quelques minutes.

Le malheureux était méconnaissable.

Etendu, le corps raidi sur le parquet, on eût dit un cadavre.

Pourtant, il respirait encore.

Par instants, une trépidation énergique soulevait ses membres; un profonde contraction défigurait ses traits et quelques bulles d'écume teintées de sang apparaissaient au coin de sa lèvre.

A ces symptômes alarmants, Horace comprit tout.

L'intoxication était manifeste.

Mario, se voyant acculé dans une impasse sans issue, s'était empoisonné.

—Il est perdu! balbutia-t-il.

—Oui, perdu répétà Laura... et c'est moi.

—Vous!

—Ne pouvant vivre sans honte, j'ai pensé qu'il valait mieux mourir — et je n'ai pas hésité.

—Malheureuse!

—Au moins, nous mourrons ensemble!

—Que dites-vous?

Laura se tordit les bras dans une douloureuse convulsion.

—Eh! ne voyez-vous pas, répliqua-t-elle, que le même poison brûle mes veines, que le même feu dévore ma poitrine... nous mourrons de la même mort, n'ayant pu vivre du même amour!

—Ah! cela ne sera pas... le docteur va venir... il vous sauvera...

—Je ne veux pas être sauvée... mes instants sont comptés... ah! que la mort vienne vite, je l'accueillerai comme le suprême refuge... Seulement...

—Seulement?...

—A ce moment terrible, il n'y a dans mon coeur qu'une seule tristesse... un seul regret.

—Quoi donc?

—Ma mère!

—Madame Pradié!

—Pauvre mère! quelle douleur je vais lui causer; elle m'aimait tant. J'ai été bien cruelle. Qui sait si elle me pardonnera jamais!

—Ah! croyez-le... ne doutez pas de son amour; d'ailleurs elle va venir.

—Elle! ici?

—Je l'ai fait appeler.

—Quelle honte! et pourtant, ce me sera une douce consolation de mourir dans ses bras.

—Ecoutez, interrompit vivement Horace.

Et il fit un pas vers la porte.

Laura remua tristement le tête.

—Non, dit-elle, je l'aurais reconnue. C'est le docteur

C' ait en effet le docteur que l'on avait envoyé chercher et qui accourait.

Horace allait lui indiquer Laura, mais celle-ci désigna Mario d'un geste impérieux.

—Lui! lui! d'abord... ordonna-t-elle.

Et l'on obéit.

Mais le docteur ne s'attarda pas longtemps dans son examen... le poison absorbé était des plus violents, aucun antidote n'eût été assez puissant pour le combattre.

—Cet homme est perdu! dit-il au bout de quelques minutes. Avant une heure, tout sera fini.

Et comme il entendit alors derrière lui un sanglot déchirant, il se retourna surpris.

—Quelle est cette jeune femme? demanda-t-il à Horace.

Ce dernier mit un doigt sur les lèvres.

—Ces deux jeunes gens s'aimaient, dit-il à voix basse, ils meurent du même poison.

Cependant Laura avait pu retrouver une sorte d'énergie factice devant la déclaration du docteur, et elle avait voulu s'approcher du lit où l'on venait de déposer le moribond.

On eut bien de la peine de l'arracher au triste spectacle de l'agonie de Mario, et l'on n'y aurait peut-être pas réussi si, à ce moment, elle ne fût tout à coup revenue à elle-même.

Une voiture venait de s'arrêter à la porte de l'hôtel, et à ce bruit, elle s'était sentie comme galvanisée.

—Ma mère! balbutia-t-elle, pendant qu'un voile funèbre obscurcissait sa vue.

Et elle fit quelques pas.

Mais elle ne put pas même aller jusqu'à la porte... Car au même instant, madame Pradié, suivie de Raymonde et de René, se précipitait dans la chambre et recevait son enfant mourante dans ses bras!...

Près d'une année s'était écoulée depuis la triste fin de Mario et de Laura.

La mort du faux comte de Presles avait coupé court à l'instruction commencée, le prévenu s'étant fait justice, il n'y avait plus rien à lui demander, et l'affaire avait été naturellement abandonnée.

Le lecteur sait d'ailleurs avec quelle facilité ces drames s'oublient à Paris; on en parla bien avec une certaine curiosité pendant quelques semaines; puis, le bruit soulevé autour de cette affaire ne tarda pas à s'apaiser, un autre événement la remplaça bientôt dans l'attention publique, et une année plus tard, c'est à peine si quelques reponcers se rappelaient encore le drame de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le quartier nul ne s'en souvenait; on y avait bien autre chose à faire.

On était alors aux environs de Pâques, et c'est, comme chacun sait, l'époque de la traditionnelle foire aux jambons.

La place de la Bastille était en fête.

De nombreuses baraques s'élevaient le long du quai; la foule assiégeait les boutiques, attirée par les bateleurs

de toutes sortes qui exerçaient en plein vent, tout cela animé, égayé, amusé par les camelots qui ne pouvaient manquer une si belle occasion d'exercer leur industrie.

Pendant toute la journée, ce fut une véritable cohue bien parisienne, où les badauds émerveillés, bousculés, ne se lassaient pas d'admirer la merveilleuse adresse des bonneteurs, qui leur volaient leur argent sous l'oeil même des sergents de ville dépistés.

Les camelots étaient un peu partout et ,dominant le brouhaha assourdissant du populaire, on entendait, à chaque instant ,partir quelques coups de sifflet modulés, à la façon d'un signal.

Alors il se produisait une sorte de houle factice, qui permettait aux plus compromis de se dérober par quelque rue voisine, pour revenir bientôt reprendre leur travail interrompu.

Nous retrouvons là, la plupart des personnages qui se sont mêlés un moment à notre récit, et on les vit opérer jusqu'au moment où les boutiques fermèrent, c'est-à-dire jusqu'à la tombée du jour.

Seulement ,aux premières ombres de la nuit, ils se dispersèrent presque tous dans des directions différentes, et il ne resta plus sur la place que les individualités importantes de la corporation, le Grand-Sec, Filoche, etc., auxquels était venu se joindre leur chef respecté, Bricole!

C'est que, pour tout dire, la foire aux jambons n'était pas la seule distraction qui leur fût promise pour ce jour-là.

Le véritable *clou,* c'était la réouverture du théâtre Beaumarchais, où l'on allait chanter l'opérette, sous la direction de M. Caminade, ex-baryton des théâtres de Toulouse, de Bordeaux et de Marseille!

Caminade avait trouvé un capitaliste, et, grâce à la générosité du vicomte Horace de Breuil, il allait enfin réaliser le rêve de toute sa vie

On disait des merveilles de la troupe, et l'on assurait que l'ex-baryton ne dédaignerait pas de monter lui-même sur les planches et de se mêler à ses humbles pensionnaires.

Pour un *clou!* c'était un clou, et la première devait être surtout brillante.

Aussi, dès sept heures ,le théâtre était splendidement illuminé; un cordon de feu incendiait la façade, un beau transparent attirait les regards au-dessus de la marquise,—et chose inouïe, qui ne s'était jamais vue, une dizaine de camelots allaient et venaient sur le trottoir, offrant aux arrivants des billets *plus cher* qu'au bureau.

Ce fut du reste une soirée unique, et dont le souvenir n'est pas effacé encore à l'heure où nous écrivons ces lignes.

On refusa plus de trois cents personnes: un grand nombre de jeunes gens appartenant aux clubs les plus aristocratiques y arrivèrent dans leur coupé; des voitures de maître stationnèrent jusqu'à minuit devant le théâtre, et quand la représentation fut finie, ce fut une mêlée, un tohu-bohu élégant qui jamais depuis ne s'est renouvelé.

Toutefois pour rester fidèle à la vérité historique, nous devons mentionner un incident qui passa certainement inaperçu, mais que nous ne pouvons nous dispenser de relater.

Il était minuit; la foule s'était écoulée: le boulevard était désert.

Seul, un coupé de maître continuait de stationner le long du trottoir.

A ce moment, la porte du théâtre qui était fermée, s'ouvrit pour ainsi dire discrètement, et Caminade parut sur le seuil, marchant avec Horace derrière un jeune couple qui se dirigeait vers le coupé.

On s'arrêta sur le trottoir.

—Allons, voilà l'affaire lancée! dit Horace à *l'impresario;* maintenant, bonne chance!

—J'espère que vous viendrez quelquefois nous voir... dit Caminade.

—Je le promets.

—A bientôt alors.

—Au revoir.

Et Horace lui ayant serré la main, alla vivement au coupé.

—Tu ne viens pas avec nous? demanda le jeune homme qui était resté sur le trottoir.

—Non, mon cher René, répondit Horace, vous arrivez d'Italie, vous repartez demain, pour le château de Pratmeur. Je ne veux pas abuser de vous; seulement, quand j'irai prochainement présenter tous mes respects à madame Pradié, je compte que madame la comtesse de Presles voudra bien me recevoir comme le meilleur et le plus sincère de ses amis

—Nous allons vous attendre! fit la jeune femme, en lui tendant la main.

Horace la baisa en s'inclinant... puis la portière se referma et le coupé partit.

Il y avait trois mois qu'ils étaient mariés... Ils revenaient d'Italie où ils étaient allés promener leur bonheur.

Le lendemain ils devaient se rendre à Pratmeur où les attendait madame Pradié, qui n'avait plus que Raymonde à qui parler de sa fille!

FIN

n-

...

au

ne

ri-
de
nt,
ts
se
ur

en

se

re-
on-

où
ay-

MALADIES DE LA PEAU Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr. Rameau.** Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode du célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir de nombreux certificats constatant l'efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr. Rameau.** Entre autres, un cas de Rifle de 10 ans, guéri en jours, et une foule d'autres. Expédié par la poste sur réception de 1.00, pots d'essai **50c.**, argent, timbres ou mandat. PHARMACIE LECOURS & DÉCARY, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. En vente dans toutes les pharmacies.

ECZEMA

RIFLE

PUBLICITÉ - PUBLICITY

REVUE CRITIQUE ET PRATIQUE MENSUELLE DE L'ART D'ANNONCER

Recrute ses lecteurs dans le monde du Commerce, de l'Industrie et de la Finance.

Sa devise est :

"TOUJOURS EN AVANT"

EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS

S'ADRESSE AUX HOMMES D'AFFAIRES SEULEMENT

— L. J. FRANÇOIS, Editeur — 542 Parc Lafontaine, - Montréal, (Canada.)

$2.00 PAR AN

Les éditeurs de ***"LA LECTURE"*** *se mettent à la disposition de tous leurs lecteurs pour leur fournir, en aucun temps, tous les ouvrages publiés en France ou ailleurs . . . . . .*

Nous fournirons les renseignements sur demande à BOITE de POSTE 653

LA LECTURE

VOLUMES EN VENTE :

LOUIS JACOLLIOT — LE CRIME DU MOULIN D'USOR

HENRI CONSCIENCE — LE DEMON DU JEU

PONSON DU TERRAIL — LE CAPITAINE DES PÉNITENTS NOIRS

ENAULT & JUDICIS — LE VAGABOND
LA VENGEANCE D'UN FILS

PIERRE ZACCONE — LES PLAISIRS DU ROI

PAUL FÉVAL — LES COUTEAUX D'OR

MARY LAFON — LA BANDE MYSTÉRIEUSE

ROD. BRINGER — LES EXPLOITS DE CAPESTOC

FORTUNÉ DE BOISGOBEY — L'AUBERGE DE LA NOBLE-ROSE

P. ZACCONE — L'HOMME AUX NEUF MILLIONS

18
(2)
9087 4

Ces ouvrages sont en vente au bureau de LA LECTURE, et seront expédiés, franc de port, sur réception de 20 centins le volume.

E

SOR

IRS

ELS

OC

SE

S

LA
port,